LA VIE SPIRITUELLE

N° 352 Juin 1950

SOMMAIRE

★

LES MYSTÈRES DE DIEU

A. GRAIL. La place du baptême dans la doctrine de saint Paul 563

Alors que saint Paul ne parle qu'une fois de l'Eucharistie (1 Cor.), il est question du baptême dans la plupart de ses épîtres. L'importance qu'il donne au sacrement de l'initiation vient sans doute de ce qu'il a vu éclater la grâce baptismale dans l'âme et le corps du néophyte — après l'avoir vécu lui-même. C'est aussi l'effet de son sens si vif du péché, puis de la mort et de la résurrection du Christ.

C.-J. DUMONT. Le baptême dans le rite byzantin..... 584

Dans l'Eglise orientale, le baptême est normalement suivi immédiatement de la confirmation et de la première communion (même pour les enfants). De plus, il est donné par immersion. D'où l'exceptionnelle richesse symbolique et pédagogique du baptême chez nos frères orientaux.

NOTRE SANCTIFICATION

M. ZUNDEL. Le respect des passions 595

Il semble à beaucoup que les passions ne sauraient être que mauvaises. Dans la ligne de pensée de saint Thomas, au contraire, il faut dire qu'au commencement de sa vie l'homme est surtout un faisceau de passions qui le gouvernent tant qu'il n'a pas passé par la seconde naissance qui fait de lui un homme et de ses passions des actes humains. Cette participation des passions à l'esprit ne les détruit pas, mais les satisfait à un niveau supérieur.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M. WINOWSKA. Saint Vincent-Marie Strambi, Passioniste. 610

« Le Seigneur a choisi votre fils pour en faire un grand saint », écrivait saint Paul de la Croix au père irrité du jeune novice qui devait, en effet, religieux, puis évêque, faire preuve d'une sainteté que l'Église va proclamer le 11 juin de cette année. Dans le style alerte que nos lecteurs ont apprécié, Maria Winowska fait revivre les étapes de cette sainteté.

CHRONIQUES

A. PLÉ. L'Église, éducatrice de la charité 650

A TRAVERS LES REVUES

Evangéliser. — La Semaine religieuse de Paris. — Les Cahiers du Clergé rural. — Bulletin de la communauté chrétienne de Saint-Séverin. — Témoignages de la Pierre-qui-Vire, p. 653.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés, p. 659.

La place du baptême dans la doctrine de saint Paul

Les lettres de saint Paul ne sont point un ensemble de thèses. L'Apôtre écrit pour répondre à des questions précises, à des besoins déterminés de ses Églises. Même les Épîtres aux Romains et aux Éphésiens n'échappent point totalement à cette exigence. L'enseignement doctrinal le plus élevé vient à l'occasion de questions concrètes. Les abus dans la célébration de la Cène à Corinthe nous ont valu la doctrine de Paul sur l'Eucharistie; les doutes sur la résurrection, son témoignage sur la résurrection du Christ. Suivant les situations, suivant les cas à résoudre, tel ou tel grand principe chrétien est amené comme facteur de solution.

Si cela permet de reconstituer dans son ensemble la doctrine de l'Apôtre, cela est insuffisant pour faire revivre son enseignement oral, la vie, le culte de ses communautés. Aussi ne faut-il point s'attendre à trouver sur le baptême un exposé complet et systématique. Il serait vain de demander aux Épîtres comment se faisait la préparation au baptême dans les Églises pauliniennes, les rites en formation que l'on y pratiquait; vain de chercher une réponse formelle à la question, si débattue dans le protestantisme contemporain, du baptême des enfants. Paul n'a pas élaboré un traité du baptême, pas plus qu'aucun autre traité.

Cependant, nous sommes plus favorisés sur ce point que sur bien d'autres. Malgré le caractère occasionnel de l'enseignement, il est possible de reconstituer la grandiose doctrine élaborée par Paul sur ce sacrement, doctrine prêchée par lui, comprise par les siens, à laquelle il peut faire appel comme à une chose connue. Nous le devons à la fréquence de la mention du baptême dans son œuvre, à l'extraordinaire richesse des thèmes impliqués, et, fondamentalement, à l'expérience partout sous-jacente : expérience personnelle de Paul, expérience acquise dans son ministère apostolique. Tout cela peut nous permettre de nous rendre compte, dans cet article, de la place première que l'Apôtre accordait au baptême dans la vie chrétienne. Cela doit nous obliger à prendre conscience des richesses inclues dans notre propre baptême.

De l'Eucharistie, Paul ne parle qu'une seule fois. C'est dans la 1re Épître aux Corinthiens (10 et 11). Au contraire, les Épîtres où il n'est point fait mention formelle du baptême sont les moins nombreuses : les deux aux Thessaloniciens[1], celle aux Philippiens, les Épîtres à Timothée. Dans toutes les autres, il est nommément question du baptême; parfois à plusieurs reprises et dans des contextes très différents. De plus, nombreux sont les passages où, sans mention explicite, Paul argumente, de fait, à partir du baptême. Il sera utile de parcourir rapidement les textes proprement baptismaux.

---

1. Nous disons : mention formelle. Car l'étude des éléments constitutifs du baptême, dans les textes explicites, oblige à le reconnaître sous-jacent en d'autres passages. Ainsi en 2 Thess., 2, 13, on lit : *Il vous a choisis dès l'origine pour vous donner le salut par l'action sanctifiante de l'Esprit et par la foi en la vérité. C'est à cela qu'il vous a appelés par notre prédication...* Dans la doctrine paulinienne, c'est au baptême qu'est donné ce salut décrété de toute éternité, et justement par ces deux éléments : effusion de l'esprit et foi du baptisé. Celle-ci suit à la prédication. Certes, ces deux facteurs caractérisent toute la vie chrétienne, mais ils sont en œuvre avant tout et surtout dans le baptême.

Dans l'Épître aux Galates, Paul combat des judaïsants qui veulent imposer la Loi mosaïque aux Gentils convertis. Au chapitre 3, après avoir rappelé à ses fidèles qu'ils ont reçu les dons de l'Esprit sans s'être préoccupés des œuvres de la Loi, mais en ayant simplement adhéré à la foi, Paul leur explique le rôle de cette Loi qui ne fut qu'un pédagogue jusqu'à la venue du Christ. Là intervient le baptême.

> Ainsi la Loi a été pour nous un pédagogue chargé de nous mener au Christ en vue de notre justification par la foi. Mais la foi venue, nous ne sommes plus sous la garde d'un pédagogue. Vous êtes tous fils de Dieu par la foi au Christ Jésus; *vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ.*
>
> Désormais, plus de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni d'homme libre, plus d'homme ni de femme ; vous n'êtes tous qu'un dans le Christ Jésus. Mais si vous appartenez au Christ, vous êtes la « descendance » d'Abraham, les héritiers suivant la promesse.... Mais une fois les temps révolus, Dieu envoya son Fils né d'une femme, né sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi et faire ainsi de nous des fils adoptifs. Et la preuve que vous êtes bien des fils, c'est que Dieu a envoyé en nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : « *Abba*, Père. » Tu n'es donc plus esclave, mais fils; et si tu es fils, tu es héritier de par Dieu (3, 25; 4, 7).

Dans l'une des plus anciennes épîtres, nous trouvons ainsi un passage extraordinairement riche de doctrine. Cela est encore plus sensible dans l'Épître aux Romains qui, iréniquement, reprend les thèmes développés dans la lettre aux Galates.

Après avoir montré l'universalité du péché et l'impossibilité du salut par la Loi, Paul traite des débuts et de l'épanouissement de la vie chrétienne à partir de la justification par la foi, dans les chapitres 6, 7 et 8. Or cette section essentielle s'ouvre par le rappel du baptême et de sa nature.

> Que dire alors ? Allons-nous demeurer dans le péché pour que la grâce abonde ? Non, certes. Nous qui sommes morts

au péché, comment y vivrions-nous encore ? *Ignoreriez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ?* Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême, qui nous plonge en sa mort, afin que, comme le Christ a été ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi d'une vie nouvelle. Car si nous sommes devenus un avec lui par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une semblable résurrection. Nous le savons bien : notre « vieil homme » a été crucifié avec lui pour que fut détruit le corps qui appartenait au péché et que nous ne fussions plus désormais les esclaves du péché; car ce qui est mort est affranchi du péché. Mais si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons bien que nous vivrons aussi avec lui... Vous de même, regardez-vous comme morts au péché, mais vivants pour Dieu dans le Christ Jésus (6, 1-11) [2].

Ce début de chapitre où le baptême est présenté comme une participation à la Mort et à la Résurrection du Christ, réalisant en nous mort au péché et vie nouvelle, n'est point secondaire, accidentel. Bien que le mot lui-même n'apparaisse que dans ces premiers versets, l'idée domine les trois chapitres de cette section. Il y a une double libération par la mort : libération du péché (6), libération de la Loi (7) : *Vous êtes morts à la Loi par le corps du Christ* (7, 4). Quant à l'exposé du chapitre 8 sur la vie dans l'Esprit, il n'est que le développement des effets positifs du baptême. Tout au long, celui-ci est la clef du raisonnement. De lui, de sa nature profonde d'incorporation au Christ mourant et ressuscitant, découle toute la vie chrétienne avec toutes

---

2. Pour souligner encore l'intimité de cette union avec le Christ dans le baptême, Paul use ici avec insistance de mots composés avec la préposition « avec », les créant au besoin. Ils sont denses de sens, extrêmement expressifs; malheureusement, souvent, seule une périphrase peut les traduire. Ainsi v. 4 : *nous avons été ensevelis avec*; v. 5 : *nous sommes unis à lui pour croître*; v. 6 : *a été crucifié avec lui*; v. 8 : *nous vivons avec lui*. En 8, 17, il s'en trouve trois : *souffrir avec — être glorifié avec — nous vivrons avec lui*. Dans un contexte parallèle en Eph., 5, 5-6, on lit : *il a vivifié avec — il a ressuscité avec — il a fait asseoir avec*.

ses exigences. C'est sans doute là le texte le plus important de Paul sur ce sacrement.

La première Épître aux Corinthiens se signale bien plus par le nombre de mentions du baptême. C'est là qu'elles sont le plus abondantes. Tout d'abord au chapitre 1er, v. 13-17. Des dissensions s'étaient produites dans l'Église. Peut-être les Corinthiens avaient-ils été tentés de mettre un lien entre baptisé et baptiseurs et de constituer ainsi des partis. De toute façon, Paul argue du fait que nul n'a été baptisé en son nom, bien plus, qu'il n'a baptisé presque personne.

Plus loin, en 6, 11, après avoir rappelé aux Corinthiens dans quel état moral ils étaient avant leur conversion, il leur décrit en quelques mots le changement opéré en eux :

> Et c'est bien cela que vous étiez quelques-uns. *Mais vous avez été lavés*, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés par le nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu.

Le terme employé : « lavés », la double mention du nom du Seigneur et de l'Esprit-Saint, tout le contexte obligent à reconnaître ici le baptême.

En 10, 1-5, Paul met en garde les chrétiens contre une illusion : penser que le salut est assuré par la seule profession de foi chrétienne et la participation aux sacrements. Pour cela, il rappelle ce qui est advenu à la génération sortie d'Égypte. Elle a eu son baptême — et Paul, pour la clarté de l'exemple, du « type », n'hésite pas à l'appeler « baptême en Moïse » —, elle a eu sa nourriture spirituelle. Pourtant, Dieu n'a pas mis sa complaisance en tous. La leçon se dégage d'elle-même.

> Car je ne veux pas que vous ignoriez, frères, que nos pères, tous, furent sous la nuée et passèrent tous à travers la mer, et furent tous baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, et mangèrent tous le même aliment spirituel et burent tous le même breuvage spirituel... Mais ce n'est pas dans le plus grand nombre d'entre eux que Dieu mit sa complaisance,

Au chapitre 12, v. 12, 13, le baptême apparaît comme le rite constitutif du Corps mystique du Christ, comme le lien de l'unité :

> Car de même que le corps est un tout en ayant plusieurs membres et que tous les membres du corps, en dépit de leur multiplicité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Tous, *en effet*, nous avons été baptisés en un seul Esprit pour former un seul corps [3], Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres ; et nous avons tous été abreuvés d'un même Esprit.

Cette énumération rappelle celle de Gal., 3, 28, celle aussi de Col., 3, 9-11.

Enfin, cette épître nous réserve une dernière mention, restée jusqu'ici pleinement mystérieuse, d'un baptême. Parmi les preuves de la Résurrection, Paul en appelle à une pratique corinthienne : *S'il en était autrement* (s'il n'y avait pas de résurrection), *que signifierait la conduite de ceux qui se font baptiser pour les morts ?* (15, 29).

C'est ainsi qu'à cinq reprises Paul, dans cette épître, parle du baptême. Ce n'est nulle part *ex professo;* il ne rappelle son existence et sa nature que pour en tirer des applications concrètes.

Dans la deuxième épître adressée à cette Église, la plupart des commentateurs actuels s'entendent à reconnaître le baptême en 1, 21-22 [4] :

> Or celui qui nous rend fermes avec vous dans le Christ et

---

3. Nous gardons la traduction traditionnelle : *pour former un seul corps.* Il ne semble pas que l'interprétation de M. le chanoine Cerfaux (*La Théologie de l'Eglise selon saint Paul*, p. 219) : « A un unique corps » — « au corps du Christ voué à la mort », puisse être retenue. Cela en raison du parallélisme de pensée avec Gal., 3, 28; en raison aussi de l'étrangeté de l'ellipse : Paul dit volontiers que nous sommes baptisés en sa mort, nulle part en « son corps » (mort). Très tôt d'ailleurs l'Apôtre a été attiré vers cette image du corps pour désigner un groupe social.

4. L'interprétation de ce passage a connu bien des variations (cf. Allo, in l.). Il s'agit manifestement d'une action déterminée dans le passé, accomplie une

qui nous a donné l'onction (c'est) Dieu, lui qui a aussi mis sur nous (son) sceau et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs [5].

Parmi les Épîtres de la Captivité, c'est l'Épître aux Colossiens qui nous donne l'enseignement le plus formel dans un passage (2, 6 — 3, 4) fortement apparenté à Rom., 6. C'est la même idée centrale d'ensevelissement dans le baptême, de participation à la mort et à la résurrection du Christ. C'est la même construction générale, la même démarche de pensée. La note christologique est accentuée : il s'agit de notre participation à la plénitude de la divinité qui habite corporellement dans le Christ (2, 9). On retrouve la délivrance du péché (13), la libération des observances légales (16) des éléments de ce monde (20), la vie d'en haut (3, 1-2), la vie dans le Christ (3), l'assurance de la gloire finale (4). Le passage essentiel est en 2, 11-13 :

Il vous a conféré une circoncision que n'opère point la

---

fois pour toutes. Mais laquelle : baptême — baptême et confirmation — confirmation seule ? Il nous semble, avec Windisch, Flemington, etc., que ce texte s'applique entièrement au baptême. Le sceau du baptême correspond au sceau de la circoncision de Rom., 4, 11. Les arrhes seraient l'effusion baptismale de l'Esprit. En effet, dans les Épîtres, Paul ne distingue nulle part les éléments rituels de l'initiation chrétienne : bain d'eau et imposition des mains. Il faut recourir pour cela au livre des Actes, où les deux moments du rite sont clairement marqués.

5. Saint Paul emploie à diverses reprises le mot « sceau » : *sphragis*, et le verbe correspondant, termes rares dans le Nouveau Testament. Seuls pour notre sujet sont à retenir : 2 Cor., 1, 21; Eph., 1, 13, et 4, 30. Il a divers sens dans le monde grec; mais il était employé aussi en milieu juif. Le Talmud appelle la circoncision « le sceau d'Abraham » et comporte une prière avec cette formule. Il en est de même dans les Targum. L'appartenance au peuple élu était indiquée par là; c'était aussi le signe auquel Dieu reconnaissait les siens. Paul applique ce terme à la circoncision (Rom., 4, 24). Il appelle le baptême *la circoncision du Christ* (Col., 2, 11). Pareils rapprochements, — le contexte où le sceau est imprimé *après avoir cru*, — l'idée d'appartenance, le fait que dans la littérature chrétienne ancienne (jusqu'au III[e] siècle) le terme désigne uniquement le baptême, tout cela fait penser que dans ces trois passages, sous ce mot, Paul entend formellement le baptême (cf Dölger, *Sphragis. Eine christliche Taufbezeichnung*).

> main de l'homme; elle consiste dans le dépouillement du corps de la chair, c'est la circoncision du Christ. *Ensevelis avec lui par le baptême*, avec lui aussi vous êtes ressuscités par la foi en la puissance de Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts. Vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, Dieu vous a fait revivre avec le Christ en vous pardonnant tous vos péchés.

C'est dans ces versets que réside le nœud de tout le passage.

Nous trouvons — et cela n'a rien d'étonnant — passage correspondant dans l'Épître aux Éphésiens, chapitre premier. Le mot « baptême » n'apparaît pas, il est remplacé par « sceau » :

> C'est par lui aussi qu'après avoir entendu la parole de vérité de l'Évangile qui nous sauve, vous avez été marqués d'un sceau par l'Esprit-Saint de la promesse qui est les arrhes de notre héritage en attendant la rédemption de ceux que Dieu s'est acquis pour sa glorification (1, 13).

Le chapitre 2 présente le même caractère de résumé des effets de l'initiation chrétienne. Il y a tableau de l'état antérieur (1-3), rappel de l'initiative divine (4), description de la transformation (5-6) : *alors que nous étions morts par suite de nos fautes, Dieu nous a fait revivre avec le Christ, car c'est par grâce que vous avez été sauvés. Il nous a ressuscités avec lui...* Le rite n'est pas nommé, en tant que rite, mais il est évident que Paul le rappelle en ces deux versets.

Il apparaît par contre, au chapitre 4, v. 5, dans un logion d'unité :

> Il y a un seul corps et un seul esprit, de même que vous avez été appelés par la vocation que vous avez reçue à une seule espérance. *Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême.* Il y a un seul Dieu père de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit et demeure en tous.

Enfin, au chapitre 5, v. 26, traitant des devoirs récipro-

ques des époux, il demande aux maris d'avoir envers leurs femmes les attentions du Christ envers l'Église. C'est là qu'est introduit le baptême :

> Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église; il s'est livré pour elle *afin de la sanctifier par le bain d'eau, grâce à la vertu de la parole*, et de la placer auprès de lui glorieuse, sans tache, sans ride ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable.

Là encore, l'exhortation morale fait appel à un point central de doctrine[6].

La dernière mention formelle se trouve dans l'Épître à Tite. Parmi les conseils donnés à son disciple, Paul lui demande de rappeler à ses chrétiens d'être d'une entière douceur envers tous les hommes. Puis, avec une terminologie nouvelle, mais dans un schème de pensée à lui familier il ajoute (3, 3-7) :

> Nous étions jadis, nous aussi, insensés, rebelles, égarés, etc. Mais quand la bonté et l'amour des hommes de notre Sauveur Dieu se manifestèrent, il nous sauva, non pas en raison des œuvres dans la justice que nous avions faites nous-mêmes, mais dans sa miséricorde, par un bain de régénération et de renouvellement dans l'Esprit-Saint qu'il répandit sur nous abondamment par Jésus-Christ Notre-Seigneur, afin que, justifiés par la grâce du Christ, nous devenions héritiers en espérance de la vie éternelle.

---

6. Un autre passage de cette épître est souvent mis en relation avec le baptême. Il s'agit d'une strophe à trois stiques avec assonances en 5, 14 : *Réveille-toi, toi qui dors; Lève-toi d'entre les morts; Et le Christ t'illuminera.* Dans son commentaire, Théodoret (Ve siècle) note que plusieurs de ses devanciers ont vu en ce verset le reste d'un hymne chrétien primitif. De nos jours, cette opinion est généralement reçue. Plusieurs auteurs : Von Soden, Dibelius (*H. Z. N. T.*, XII, p. 69), Dölger (*Sol Salutis*, p. 395), Hunter (*Paul and his predecessors*, p. 44), Scott (*M. N. T. C.*, p. 232), Davies (*Paul and Rabbinic Judaism*, p. 29), pensent qu'il s'agit d'un hymne baptismal. Les idées exprimées : mort, résurrection, illumination, favorisent cette hypothèse. Le terme « illumination » devait devenir rapidement classique pour désigner le baptême.

Ce sont ces passages qui permettent de connaître la doctrine baptismale de l'Apôtre. Leur simple énumération, un bref rappel de leur contexte les montrent relativement nombreux. On est frappé par la diversité des cas qui amènent mention du baptême; frappé surtout, et dès première lecture, par la richesse des thèmes impliqués par Paul dans ce sacrement.

Le baptême n'est point, en effet, pour Paul, un rite parmi d'autres aussi importants. Si toute vie chrétienne est « conversion », transformation totale, c'est au baptême qu'elle se réalise tout d'abord. Elle y est tout entière résumée. La suite ne sera que développement, explicitation, accomplissement. Tout est déjà virtuellement accompli dans cette première saisie par le Christ. Aussi toutes les idées de Paul, toutes ses intuitions sur la vie chrétienne sont-elles centrées chez lui, comme en un foyer, sur le baptême : depuis l'initiative divine du salut jusqu'à la consommation finale dans la résurrection glorieuse. Et c'est dans les textes formellement baptismaux que nous les retrouvons rassemblées.

Ce sont ces thèmes qu'il faut brièvement parcourir.

Dans le baptême, tout est initiative divine. C'est Dieu, c'est-à-dire, en terminologie paulinienne : le Père, qui agit là comme dans toute l'œuvre du salut. C'est de lui, de son Amour, que tout vient; lui qui envoie son Fils *afin que nous recevions l'adoption* (Gal., 4, 4); lui qui, dans le Christ, dans la mort de ce Fils de son amour, nous réconcilie avec lui-même (2 Cor., 5, 18-19). Au baptême, il est le principal acteur. La même puissance divine qui a ressuscité le Christ d'entre les morts fait revivre le baptisé avec le Christ (Col., 2, 13). Le Père envoie l'Esprit transformateur, cela apparaît dans presque tous les textes baptismaux (v. g. Gal., 4, 6; 1 Cor., 6, 11; Rom., 8, etc.). En un mot, dans le baptême, par le bain de la régénération c'est lui qui sauve (Tite, 3, 5).

L'efficacité de ce baptême, Dieu a voulu qu'elle vînt de la Mort et de la Résurrection du Christ. Ce double mystère domine toute la pensée de Paul : *Je n'ai pas jugé bon de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* (1 Cor., 2, 2). Or, le baptême est l'union au Sauveur dans cet acte même du salut. Nous sommes plongés, incorporés au Christ dans sa mort et nous participons à sa Résurrection. C'est la doctrine de Rom., 6, 1-11; celle de Col., 2, 11 seq. Il ne s'agit pas ici d'une mort à soi-même qui dure aussi longtemps que toute vie chrétienne, il s'agit d'un acte premier, donné une fois pour toutes au baptême, qui est participation réelle à la Mort et à la Résurrection salvifiques du Christ[7].

C'est par la foi que le baptisé s'assimile cette vertu, ce salut. Il est impossible de disjoindre — comme ce fut longtemps le cas dans le protestantisme — foi et rite. C'est dans le rite baptismal que la foi agit. Elle s'adresse, à travers la personne du Christ établi comme Seigneur, à la puissance vivificatrice du Père, à son Amour. *Avec lui* (le Christ) *vous êtes ressuscités par la foi en la puissance de Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts* (Col., 2, 12. De même Rom., 4, 24, 10, 9; 1 Thes., 4, 14, etc.). Dans la résurrection baptismale, la foi en la Résurrection, en celui qui fait ressusciter, est organiquement première.

Elle est certes réponse de l'homme. Mais elle n'échappe pas au don divin : *Car Dieu vous a fait la grâce non seule-*

---

7. Cette formulation : mort par le baptême, mort au péché, mort à la Loi, suivie d'une vie nouvelle, première résurrection, n'empêche point Paul de décrire la vie chrétienne, et à plus forte raison la vie apostolique, comme une mort continue. Déjà en Rom., 8, 17 : *S'il est vrai que nous souffrons avec lui pour être associés à sa gloire.* Mais, plus clairement, en 2 Cor., 4, 10-11 : *Nous portons toujours dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans notre corps. Quoique vivants, nous sommes constamment livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus transparaisse aussi dans notre chair mortelle.* De même en Phil., 3, 10-11 : *Je communierai avec ses souffrances en reproduisant en moi l'image de sa mort afin de parvenir s'il est possible à la résurrection des morts.* C'est ainsi qu'après la première conformation dans le baptême se réalise à longueur de vie la conformité à l'image du Fils (Rom., 8, 29).

ment de croire dans le Christ, mais de souffrir pour lui (Phil., 1, 29). *Cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu* (Eph., 2, 8).

Tout cela réalise dans le baptisé une transformation totale. Il y a l' « avant » et l' « après », le « jadis » et le « maintenant ». De nombreux passages baptismaux sont construits sur ce schème (v. gr. Rom., 6; Col., 2; Eph., 2; Tite, 3, etc.). Entre les deux, le baptême marque la rupture, et une rupture totale. « Autrefois », c'était le temps du péché : *lorsque vous étiez esclaves du péché* (Rom., 6, 20; Col., 3, 7; Eph., 2, 2, 3). C'était le temps où nous étions dans la chair (Rom., 7, 5), où nous étions païens (1 Cor., 12, 2); le temps de l'enfance aussi (Gal., 4, 3), le temps de la désobéissance, de la rébellion, de l'éloignement, du service des faux dieux, des mœurs corrompues.

« Maintenant », c'est le temps de la justice, de la réconciliation (Rom., 6, 19, etc.), du service de Dieu (6, 22), de l'absence de condamnation (8, 1), etc.

Cette opposition, cette rupture, Paul, dans une formule énergique, la traduit : « L'homme ancien — l'homme nouveau. » Le baptême a fait passer de l'un à l'autre : *Nous savons que notre vieil homme a été crucifié avec lui afin que notre corps de péché fut anéanti* (Rom., 6, 6, 7). C'est de ce vieil homme que nous sommes dépouillés (Col., 3, 9). C'est la nature déchue et corrompue. L'homme nouveau est celui qui est passé par le baptême, qui est « dans le Christ » : *Si quelqu'un est dans le Christ, il est nouvelle créature* (2 Cor., 5, 17). Il marche *en nouveauté de vie* (Rom., 6, 4).

Le passage de l'un à l'autre, Paul le décrit par une image qu'il affectionne : dépouillement et revêtement. Cela lui est propre dans le Nouveau Testament. Le baptisé a dépouillé *le corps de la chair* (Col., 2, 15), *l'homme ancien* (Col., 3, 9). Il a revêtu *l'homme nouveau* (Col., 3, 10; Eph., 4, 14). Et cet homme nouveau n'est, fondamentalement, par assimilation du chrétien à son maître, que le Christ : *Vous avez revêtu le Christ* (Gal., 3, 27). *Revêtez le Seigneur Jésus-Christ* (Rom., 13, 14).

De là suit le « *revêtement* » *des armes de lumière* (Rom., 13, 12), de *la panoplie de Dieu* (Eph., 6, 11), etc., en attendant de revêtir définitivement *l'incorruptibilité et l'immortalité* (1 Cor., 15, 53, 54).

De circoncis suivant la chair, ou d'incirconcis, le baptisé devient circoncis de la circoncision du Christ (Col., 2, 11).

Toutes ces formules, toutes ces images veulent rendre ce renouvellement total qui, dans l'Épître à Tite, sera appelé une régénération, un renouvellement dans l'Esprit-Saint (3, 16).

L'essentiel de ce renouvellement n'est d'ailleurs pas d'essence morale, mais religieuse. C'est une transformation en quelque sorte ontologique du baptisé. Paul a résumé l'essentiel de la mission du Fils en ces mots : *pour que nous recevions l'adoption*. Il emploie ce dernier terme pour distinguer notre filiation de celle du Fils par nature, non pour la réduire à un aspect simplement juridique. Or, c'est au baptême que nous recevons cette adoption, que nous devenons *fils de Dieu : Vous êtes tous fils de Dieu par la foi, dans la communion du Christ Jésus; vous tous qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ* (Gal., 3, 26, 27). *Il nous a prédestinés à devenir ses fils par Jésus-Christ* (Eph., 1, 5). *L'Esprit que vous avez reçu ne fait pas des esclaves, il fait des fils, et sous son influence nous crions :* Abba, *Père* (Rom., 8, 15). Le baptisé devient ainsi membre de la famille de Dieu (Eph., 2, 19).

C'est cette qualité de fils qui va gouverner, déterminer toute la vie chrétienne : la vie des fils doit être à l'image de celle du Fils :

> Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, qui devient ainsi l'aîné d'un grand nombre de frères (Rom., 8, 29).

Si le baptisé devient ainsi Fils de Dieu, c'est qu'il reçoit l'Esprit-Saint. Celui-ci est appelé aussi bien l'Esprit du Christ que l'Esprit de Dieu. C'est au baptême que se fait cette effusion de l'Esprit. Nulle part dans les Épîtres pau-

liniennes on ne trouve distinction d'un rite d'eau d'une part et, d'autre part, d'une imposition des mains collatrice de l'Esprit-Saint. Les deux sont toujours liés. La chapitre 8 de l'Épître aux Romains montre ainsi dans le baptisé un être sous la mouvance de l'Esprit. Dans les divers passages baptismaux, cette influence de l'Esprit est souvent soulignée : *Vous avez été lavés... dans le nom du Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu* (1 Cor., 6, 11). C'est *dans un seul Esprit que nous avons été baptisés* (1 Cor., 12, 13. De même 2 Cor., 1, 21-23, etc.). Ce don de l'Esprit, caractéristique essentielle de la vie chrétienne, s'opère au baptême; partout il est lié avec lui.

C'est lui qui opère en nous la transformation, qui nous conforme au Christ, qui nous assure l'héritage. Pénétré de toute l'espérance du peuple juif, Paul voit dans les chrétiens les authentiques descendants d'Abraham. Ils le sont parce qu'ils sont *dans le Christ*, unique descendance et unique héritier (Gal., 3, 16) et aussi parce qu'imitant la foi d'Abraham ils parviennent eux aussi au salut par la foi (Rom., 4, 23-25). Comme tels, ils sont héritiers des promesses faites au Père des croyants. Mais Paul élargit cet héritage; ce n'est plus héritage terrestre, mais céleste. La possession plénière en est à la fin des temps, elle est eschatologique. C'est la possession de la gloire dans la résurrection des corps. *Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ* (Rom., 8, 17). Celui *qui a ressuscité le Christ Jésus d'entre les morts fera aussi revivre vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous* (8, 11). *Ainsi justifiés par sa grâce, nous sommes devenus ses héritiers dans l'espérance de la vie éternelle* (Tite, 3, 7. De même Col., 4, 4, etc.). On sait la place centrale occupée par la Résurrection — celle du Christ puis la nôtre — dans la catéchèse paulinienne. Cette résurrection, l'Apôtre la voit à deux degrés : elle commence au baptême par l'entrée dans une vie nouvelle, authentique résurrection à partir de la mort du péché. Cette première résurrection n'est cependant que le préambule, l'ouverture sur cette résurrection finale qui nous mettra en possession de l'héritage

du Royaume. Le baptême est ainsi sacrement de Résurrection, sacrement de l'héritage. Il fait participer initialement à tous les *biens à venir*.

Cette vie chrétienne, ainsi rattachée au baptême par l'Apôtre, n'est point présentée par lui comme une vie purement personnelle, au sens d'individualiste. Tout, dans Paul, est partout communautaire. Sa notion du baptême comme toutes les autres. Dès le premier texte baptismal, dans l'Épître aux Galates, c'est l'affirmation de la suppression dans le Christ de toutes les barrières : *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus mâle et femelle, car vous êtes tous un dans le Christ Jésus* (4, 28). En Col., 3, 9-11, il parle d'homme nouveau créé par le baptême : *là où il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre, mais où le Christ est tout en tous* (*id.*, 1 Cor., 12, 13). Cette énumération semble bien avoir été une formule chère de la catéchèse paulinienne.

Le baptême est ainsi le moyen dont Dieu se sert pour créer la communauté chrétienne. Quand Paul veut ramener ses fidèles à l'unité, il leur rappelle simplement l'unité du baptême reçu : *Car c'est en un seul Esprit pour former un seul corps que nous avons été baptisés* (1 Cor., 12, 13). Et, dans l'Épître aux Éphésiens : *Il y a un seul corps et un seul esprit, de même que vous avez été appelés par la vocation que vous avez reçue à une seule espérance. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême...* (4, 5). Cette communauté, c'est le corps du Christ, dont nous sommes les membres. Elle est animée par l'Esprit-Saint. Elle vit d'une même foi. Elle a été constituée par un seul et même baptême. Et celui-ci est ainsi sacrement de la communauté comme du salut personnel.

Cela constitue le peuple nouveau, réunion de deux peuples : les Juifs et les Gentils (Eph., 2, 14). C'est l'*Israël de Dieu* (Gal., 6, 16). Les choses anciennes sont passées, tout est renouvelé. Tout est l'œuvre de Dieu qui nous a réconciliés à lui par le Christ (2 Cor., 5, 15-18). Toute l'attente messianique d'Israël, cette attente d'un renouvellement to-

tal, est initialement réalisée. C'est une eschatologie commencée — pour l'individu et pour le peuple — dans l'espoir d'un achèvement plénier pour ceux qui seront fidèles aux exigences de leur baptême.

Ainsi se trouvent réunis dans la doctrine paulinienne du baptême, et même ordinairement dans les passages formellement baptismaux de son œuvre, tous les thèmes essentiels de l'Apôtre.

Dieu veut sauver les hommes. Il aime ces hommes, qui sont tous pécheurs, quelle que soit leur appartenance raciale ou leurs privilèges religieux. Pour les sauver, il veut en faire ses fils, les adopter. Pour cela il envoie son Fils, qui, par amour, meurt pour eux tous. Ressuscité par la puissance du Père, il est le Seigneur dont toute grâce dérive. Le chrétien s'assimile ce salut par la foi. Et cette foi s'incarne en quelque sorte dans le baptême, rite d'application et représentation symbolique de cette mort et de cette résurrection. Il réalise l'union totale du croyant avec celui qui est l'objet de sa foi. Aussi foi et rite ne peuvent-ils se séparer. La transformation dans le baptisé est alors totale. D'ennemi de Dieu, il devient son enfant. Soumis jadis au péché, il devient soumis à la justice et, plus profondément encore, à la mouvance de l'Esprit. Il est renouvelé : *Si quelqu'un est dans le Christ, il est créature nouvelle.* Ayant revêtu le Christ, sa vie n'est plus sa vie propre, mais en quelque sorte celle même du Christ. Il devient par le fait même héritier de droit du Royaume. En même temps, dans ce rite unique, dans cette foi unique, dans cette unique motion de l'Esprit, tous les chrétiens sont rassemblés pour former le corps du Christ dans une égalité religieuse totale. Et cela n'est que l'attente du royaume complètement soumis au Père qui sera la part de leur héritage.

Tout commence donc par le baptême dans la foi. Toute la vie chrétienne en dérive. C'est pour cela qu'il est dans l'œuvre de Paul un centre, un foyer où tout converge, d'où tout part.

D'autant que cette doctrine n'est point pour Paul simple considération de l'esprit, mais avant tout et surtout objet d'expérience. Si Paul est dialecticien, parfois fort subtil et digne en tous point de sa formation rabbinique, il est d'abord un spirituel, un mystique, qui a vraiment expérimenté ce dont il parle. Il dira un jour aux Corinthiens quelque chose des grâces extraordinaires reçues, comment il a entrevu *des choses ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme de dire* (2 Cor., 12, 4).

C'est en fonction de cette expérience personnelle, de ces révélations reçues que sa doctrine s'est formée. Or, la première de ses expériences, celle qui fut pour lui le tournant décisif, l'instant essentiel fut sa conversion sur le chemin de Damas. Elle va dominer tout le reste de son existence, elle va inspirer sa catéchèse. Le nombre de récits que nous en avons le montre, semble-t-il, clairement. Il y fait sans cesse allusion comme au moment décisif de sa vie :

> Je rends grâce à celui qui m'a fortifié, le Christ Jésus, en ce qu'il m'a tenu pour fidèle en m'établissant son ministre, moi qui auparavant me livrait au blasphème, aux persécutions, aux injures (1 Tim., 12-13).

La transformation intérieure, comme l'événement, fut soudaine (Act., 22, 3, 6). Il fut saisi par le Christ Jésus (Phil., 3, 12). Lorsqu'il tomba à terre sur le chemin de Damas, il n'y eut pas seulement son corps à être renversé, mais tout en lui. Il rencontra le Christ devant lui, vivant, ressuscité. Et instantanément il y adhéra, il crut en lui. Or cette adhésion, cette foi, furent sanctionnées par le baptême donné par Ananias : *Ce Jésus qui t'est apparu sur le chemin m'envoie pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint* (Act., 9, 17), *Et maintenant pourquoi tarder? Lève-toi, sois baptisé et purifié de tes péchés en invoquant son nom* (Act., 22, 16). Paul ne nous a point dit l'invasion de grâces à ce moment, ni si son baptême fut accompagné de manifestations charismatiques. Quel qu'il fût, il resta, pour l'Apôtre, lié, indissolublement lié au re-

tournement intérieur, à la foi découverte. Il en fut comme le sceau sur son corps.

Aussi nul mieux que lui ne devait avoir un sens aigu de cette totale gratuité du don divin, de l'initiative divine, lui qui subitement avait été transformé de persécuteur en apôtre. Nul ne pouvait mieux réaliser la place de la Croix du Christ et de sa Résurrection dans l'économie du salut : il avait rencontré le Ressuscité, et ce Ressuscité était le Crucifié du Calvaire. Nul ne devait mieux saisir l'insertion, l'incorporation des chrétiens dans le Christ : il avait entendu et compris la parole qui soulignait cette identification : *Je suis Jésus que tu persécutes* (Act., 9, 5).

Sa vie avait été aussitôt changée. Il avait expérimenté en lui la présence de l'Esprit : la liberté qu'il créait, la force qu'il apportait à tous les efforts humains. Il découvrait, plus que personne ne pouvait le faire, le sens de l' « avant » et de l' « après », de la rupture : il avait été vidé en un instant de l'homme ancien pour revêtir l'homme nouveau. Les autres apôtres avaient reçu de Jésus une formation échelonnée sur des années. Petit à petit, ils l'avaient découvert, avaient pénétré dans son intimité et, malgré leurs incompréhensions, avaient deviné quelque chose de sa grandeur. Les apparitions du Ressuscité, l'effusion pentecostale de l'Esprit avaient achevé l'œuvre depuis si longtemps entreprise. Pour Paul, ce fut exactement le contraire : il rejette violemment, il persécute, puis — d'un coup frappé — il se relève croyant et reçoit alors le baptême.

Dans cet instant décisif, c'est un renversement intérieur total, renversement de toute sa mentalité religieuse, cela par gratuite intervention divine. Sa réponse est l'adhésion intérieure de sa foi, scellée, trois jours après, par le baptême. Ce fut l'expérience majeure de Paul. Toutes les autres, même les plus hautes (2 Cor., 12, 1-6) ne sont, en comparaison, que secondaires, que dérivées : la première est fondamentale. Le clair génie de Paul, qui a par-dessus tout le sens de l'essentiel, ne devait pas s'y tromper. Aussi dans tout ce qu'il enseignera plus tard sur le baptême, il

y aura toujours à l'arrière-plan le souvenir vécu de sa propre conversion, de son propre baptême.

D'autant que cette expérience personnelle s'enrichissait, d'année en année, de ses expériences apostoliques. Sa propre prédication était appuyée par les manifestations charismatiques de l'Esprit. Il le rappelle souvent : *Notre prédication ne s'est pas effectuée chez vous en paroles seulement, mais en puissance avec toute la plénitude d'action qu'assure l'Esprit-Saint* (1 Thess., 1, 5). *Ma parole, ma prédication n'avaient rien des éloquents discours de la sagesse, mais c'était une manifestation de la puissance de l'Esprit, afin que votre foi ne reposât point sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu* (1 Cor., 2, 4, 5). Au chapitre 19 des Actes, dans l'épisode des Johannites d'Éphèse, on lit : *Là-dessus, ils se firent baptiser au nom du Seigneur Jésus. Paul leur imposa les mains et l'Esprit-Saint descendit sur eux, ils se mirent à parler en langues et à prophétiser* (5, 6).

Cette puissance de l'Esprit, les chrétiens l'expérimentaient lors de leur conversion, lors de leur baptême. Aux Galates, tentés par la prédication judaïsante, l'Apôtre écrit :

> Je voudrais apprendre de vous une seule chose : est-ce pour avoir accompli les œuvres de la Loi que vous avez reçu l'Esprit ou pour avoir écouté l'Évangile avec foi ?... Est-ce pour rien que vous avez fait de telles expériences ? Car ce serait en effet pour rien. Celui donc qui vous octroie l'Esprit et qui opère des miracles parmi vous agit-il ainsi parce que vous avez pratiqué la Loi ou parce que vous avez prêté l'oreille à la foi ? (3, 3-5).

Cette expérience initiale de l'Esprit, ainsi rappelée aux Galates, est celle de leur baptême, de ce merveilleux changement intérieur opéré en eux, et aussi des signes miraculeux qui l'accompagnaient souvent. L'effusion de l'Esprit est dans Paul liée au baptême. Rappeler aux chrétiens leur baptême, c'est leur rappeler cette effusion première, et inversement. Aussi peut-il arguer, en partant de cette expérience initiale, les ramener à elle pour leur faire mieux

comprendre les devoirs qui en découlent. La vie chrétienne n'est plus moralisme, mais exigence interne de l'Esprit alors reçu.

C'est surtout par les récits des Actes que nous connaissons ce qu'était cette expérience baptismale dans l'Église primitive. Mais elle est partout sous-jacente dans l'enseignement de Paul sur le baptême. Il l'a vécue, il l'a vu vivre autour de lui. Son enseignement baptismal prend toute sa valeur quand on lui donne comme fond cette expérience concrète de l'effusion de l'Esprit. Ce fut pour Paul, ce fut sous ses yeux, le grand envahissement de l'homme par l'Esprit : *Esprit de Dieu, Esprit du Christ*, envahissement transformateur. *Si quelqu'un est dans le Christ, il est nouvelle créature.*

On se rend compte par tout cela de l'importance du baptême dans la catéchèse de Paul. Juif, il a le sens du péché, de ce péché à ce point inhérent à l'action humaine que tous les hommes sont pécheurs. Il sait qu'un Dieu transcendant, créateur, est juge et qu'il est un juge sévère. Il a poursuivi, dans l'accomplissement de la Loi, la recherche d'une justice totale devant ce Dieu. Il a été *pour la justice légale irréprochable* (Phil., 3, 6). Or, il prend conscience de son échec en découvrant tout d'un coup dans la personne du Christ mort et ressuscité la merci, l' « agapè » divine. Non seulement il en prend conscience, mais il l'expérimente, il la sent en quelque sorte dans les manifestations de puissance, dans la transformation intérieure dont il est l'objet. Tout cela s'actualise de façon définitive dans son baptême. Comment celui-ci ne serait-il pas « le » rite, le moyen sensible d'adhésion à ce Dieu d'amour, qui le sauve dans la mort du Christ, et maintenant le lave, le sanctifie, le justifie, le met sous la mouvance de l'Esprit. Sa vie chrétienne, sa vie d'apôtre a commencé là. De là découle toute sa richesse, qui n'aura pas à changer de nature, mais simplement à s'épanouir au *jour du Christ*, lors de la Résurrection finale. Dès maintenant, tout est changé, tout est

transformé. Il est devenu Fils, il est devenu réellement héritier dans celui qui est le seul Héritier.

Aussi va-t-il prêcher sans cesse cette vie ainsi commencée sous le signe de l'Esprit et qui est une vie de ressuscité. Si lui-même ne baptise que fort peu, d'autres, de par son ordre, le font. Tous ses disciples inaugurent de la même façon leur vie chrétienne. Aussi, quand il parle de celle-ci, quand il veut en rappeler la nature et les obligations, il revient tout naturellement au baptême qui, en germe, la contient toute.

De là vient le nombre de passages formels, de rappels, d'allusions; de là, l'importance centrale, le baptême étant une sorte de foyer où convergent toutes les grandes lignes de son enseignement. Mais il en est ainsi parce que Paul a d'abord vécu cette expérience, qu'il a vu autour de lui éclater la grâce baptismale dans l'âme et sur le corps de ses néophytes.

Saint-Alban-Leysse.

Fr. A. Grail, O. P.

Le baptême dans le rite byzantin

Dans un précédent article[1], nous nous étions efforcés de montrer que la piété de nos frères chrétiens d'Orient baignait dans une atmosphère de sacramentalisme. Nous avions souligné combien leur est familier l'usage de rites symboliques par l'intermédiaire desquels ils se savent par la foi en contact réel avec le mystère de l'au-delà. Il est clair que c'est dans les sacrements proprement dits que se réalise au maximum la jonction de ce double élément de symbole et de réalité. Nous voudrions ici, à propos du sacrement de baptême, faire toucher à nouveau du doigt ce trait caractéristique de la piété de nos frères d'Orient.

Dans la pratique de l'Église byzantine le baptême et la confirmation sont en principe donnés simultanément soit au nouveau-né, soit éventuellement à l'adulte[2]. Ces deux

1. *Sacramentalisme et Vénération des icones dans l'Orient chrétien*, dans *La Vie Spirituelle*, janv. 1950, pp. 13-23.

2. Sauf, évidemment, le cas du baptême d'urgence conféré par un laïc.

rites sont si bien unis que les fidèles ne les distinguent ordinairement pas et que seul le premier est mentionné sur les registres de paroisse et les extraits qui en sont délivrés aux fidèles. Le ministre habituel de l'un et l'autre sacrement est donc évidemment le prêtre, à la différence de la discipline latine qui réserve à l'évêque — sauf exceptions prévues par le Droit Canon — l'administration du sacrement de confirmation.

Le rite selon lequel est conféré le baptême est d'une grande richesse. Nous y retrouvons cette abondance de symbolisme que vous venons de rappeler. Nous ne nous arrêterons pas aux exorcismes qui précèdent le baptême proprement dit, car ils n'offrent aucune différence notable avec la partie correspondante du rituel latin. C'est du baptême lui-même que nous allons parler.

Dans les deux rites, naturellement, la matière de ce sacrement est l'eau. Mais dans le rite byzantin l'emploi en est différent et sa signification, exprimée par les rites et les prières, en reçoit une plénitude que ne connaît pas le rite latin [3].

Tout d'abord, la pratique s'est conservée du baptême *par immersion*, alors que la coutume s'en est perdue en Occident pour faire place à l'infusion qui n'en est qu'un vestige. Dans notre rite latin, c'est le symbolisme de l'ablution qui non seulement domine, mais paraît seul avoir été retenu : le baptême est essentiellement le sacrement qui efface le péché originel (et, chez l'adulte, les péchés actuels), qui nous lave de cette tare spirituelle et, comme l'enseigne notre catéchisme, nous fait du même coup « chrétiens, enfants de Dieu et de l'Église ». Dans le rite

3. Nous parlons de la *signification exprimée* par les rites, car le sens réel profond du sacrement est, bien entendu, le même.

byzantin, si ce symbolisme de l'ablution n'est pas exclu, ce n'est pas cependant lui qui ressort en premier lieu. Le baptême y apparaît bien plutôt comme le rite par lequel, grâce à la foi, se réalise et se manifeste notre *incorporation au Christ*.

Ceci ressort tout d'abord de l'interrogatoire qui suit les exorcismes. Alors que dans le rite latin il n'y est question que de renoncer au démon, dans le rite byzantin le catéchumène, après avoir fait acte de renoncer « à Satan et à toutes ses œuvres, et à tous ses anges, et à tout son culte, et à toute sa pompe », est invité par le prêtre à déclarer qu'il s'unit au Christ :

« Vous unissez-vous au Christ ? — Je m'unis à lui.

« Vous êtes-vous uni au Christ ? — Je me suis uni à lui.

« Croyez-vous en lui ? — Je crois en lui comme Roi et Dieu. »

Il récite ensuite le Symbole de Nicée-Constantinople.

Après que cette cérémonie s'est répétée trois fois, le prêtre l'interroge à nouveau :

« Vous êtes-vous uni au Christ ? — Je me suis uni à lui.

« Adorez-le donc. — J'adore le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible[4]. »

---

4. Nous empruntons la traduction de ces textes à l'excellent ouvrage des Pères Bénédictins de Chevetogne : *La Prière des Églises de rite byzantin*, t. I, *L'Office divin, La Liturgie, Les Sacrements*, par le R. P. F. Mercenier et M. le chanoine F. Paris.

Il est intéressant de constater que si cette formule d'adhésion au Christ ne figure pas dans le rituel latin du baptême, elle a été cependant reprise en certains de nos diocèses dans la formule de *rénovation* des vœux du baptême : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et *je m'attache à Jésus-Christ* pour toujours. » Une autre formule porte : « Et je m'attache à Jésus-Christ et à son saint Évangile. » Cette addition nous paraît affaiblir la portée de l'expression, en assimilant l'adhésion au Christ à celle que l'on professe pour son Évangile alors que, en réalité, il s'agit de l'adhésion à une personne, adhésion d'une tout autre nature.

Le prêtre dit alors cette prière qui rappelle également cette union au Christ.

> Seigneur Maître notre Dieu, appelez votre serviteur N. à votre sainte illumination, et rendez-le digne de cette grande grâce de votre saint baptême; dépouillez-le du vieil homme, renouvelez-le pour la vie éternelle et remplissez-le de la force de votre Saint-Esprit, *dans l'union de votre Christ*, afin qu'il ne soit plus enfant de la chair, mais enfant de votre royaume, par la bienveillance et la grâce de votre Fils unique, avec lequel vous êtes béni, avec votre très saint, et bon, et vivifiant Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Le catéchumène étant ainsi préparé, le prêtre procède à la bénédiction de l'eau. En cette prière de bénédiction déjà les effets du baptême sont évoqués :

> [...] Seigneur de toutes choses, faites que cette eau soit une eau de repos, une eau de rédemption, une eau de sanctification, une purification des souillures de la chair et de l'esprit, un relâchement des liens, une rémission des péchés, une illumination des âmes, un *bain de régénération*, un renouvellement de l'esprit, un don d'adoption filiale, un vêtement d'incorruption, une source de vie. Car c'est vous qui avez dit, Seigneur, lavez-vous et vous deviendrez purs, enlevez les iniquités de vos âmes. C'est vous qui nous avez donné d'en haut la régénération par l'eau et l'Esprit. Manifestez-vous dans cette eau, Seigneur, et accordez à celui qui va être baptisé d'être transformé jusqu'à déposer le vieil homme corrompu par les appâts de la concupiscence et à se revêtir d'un homme nouveau, renouvelé selon l'image de Celui qui l'a créé, *afin que, devenu par le baptême un même plant avec vous par la conformité à votre mort, il devienne aussi participant à votre Résurrection*, et que, ayant conservé le don de votre Saint-Esprit et fait fructifier le dépôt de la grâce, il reçoive le prix de la vocation céleste et soit compté parmi les premiers-nés inscrits dans les cieux, en vous, ô notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ. Car c'est à vous que revient la gloire, la puissance, l'honneur et l'adoration, avec votre Père éternel et votre saint, et bon et vivifiant Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

C'est bien en effet ce mystère de l'incorporation au Christ que va évoquer en tout premier lieu le rite du baptême par immersion. Mais, auparavant, le prêtre bénira encore l'huile des catéchumènes :

> Maître Seigneur, Dieu de nos pères, vous qui avez envoyé à ceux qui se trouvaient dans l'arche de Noé une colombe portant dans son bec un rameau d'olivier, en signe de réconciliation et de la délivrance du déluge, et qui, par eux, avez figuré le mystère de la grâce; vous qui avez fourni le fruit de l'olivier pour l'accomplissement de vos saints mystères; vous qui, par lui, avez rempli de l'Esprit-Saint ceux qui étaient sous la loi, et qui perfectionnez ceux qui sont sous la grâce : vous-même, bénissez aussi cette huile par la puissance, l'opération et la descente de votre Saint-Esprit; qu'elle devienne une onction d'incorruptibilité, une armature de vérité, un renouvellement de l'âme et du corps, une préservation contre toute opération diabolique, une immunisation contre tous les maux, pour ceux qui s'en oindront avec foi ou en goûteront pour votre gloire et celle de votre Fils unique et de votre saint, bon et vivifiant Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Il oindra de cette huile le corps de celui qu'il va baptiser.

Par trois fois celui-ci sera plongé dans la piscine baptismale, jusqu'à être *complètement* recouvert par l'eau, tandis que le prêtre prononcera les paroles sacrées :

« Le serviteur de Dieu N. est baptisé
(*première immersion*) au nom du Père,
(*deuxième immersion*) et du Fils,
(*troisième immersion*) et du Saint-Esprit,
maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen. »

Après avoir été revêtu ensuite d'une tunique blanche, le nouveau baptisé reçoit l'onction du saint chrême. Le prêtre dit d'abord cette prière :

> Vous êtes béni, Seigneur tout-puissant, source de biens,

soleil de justice, qui avez fait luire sur ceux qui étaient dans les ténèbres la lumière du salut, par l'apparition de votre Fils unique et notre Dieu; vous qui nous avez donné, malgré notre indignité, une purification bienheureuse dans l'eau sainte et une sanctification divine dans l'onction vivifiante; vous qui, maintenant encore, avez daigné faire renaître votre serviteur qui vient d'être illuminé, par l'eau et l'esprit, et lui avez donné la rémission des péchés volontaires et involontaires; vous-même, Seigneur, Roi universel et tout miséricordieux, donnez-lui aussi le sceau du don de votre saint, tout-puissant et adorable Esprit et la communion du saint Corps et du précieux Sang de votre Christ[5]. Gardez-le dans votre sanctification, fortifiez-le dans la vraie foi, délivrez-le du malin et de toutes ses œuvres et, par une crainte salutaire, conservez son âme dans la pureté et la justice, afin que, vous étant agréable en toute œuvre et en toute parole, il devienne fils et héritier de votre céleste royaume. Car vous êtes notre Dieu, un Dieu qui a pitié et qui sauve, et c'est à vous que nous rendons gloire, Père, Fils et Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

Puis il fait avec le saint chrême, sous forme d'une croix, une onction sur le front, les yeux, les narines, la bouche, les oreilles, la poitrine, les mains et les pieds du baptisé en disant : « Sceau du don de l'Esprit-Saint. Amen. »

L'essentiel de ce double sacrement est achevé. Mais les cérémonies qui vont suivre ne vont pas peu contribuer à en expliciter le symbolisme. En effet, c'est au milieu de l'église, en principe, que s'administre le baptême. Devant la piscine baptismale a été déposé un pupître où repose l'Évangile et à l'entour duquel brûlent des cierges. Voici que le prêtre va conduire l'enfant accompagné de ses parrain et marraine autour de ce baptistère en une procession au cours de laquelle le chœur va chanter par trois fois :

---

5. Nous soulignons plus loin cette tradition selon laquelle la sainte communion est donnée aussitôt après le baptême, même aux nouveaux-nés (à ceux-ci toutefois sous la seule espèce du vin).

« Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Alleluia. »

Pour bien comprendre la portée psychologique de ce texte, il faut savoir qu'il est chanté très solennellement à la place du Trisagion à la liturgie de deux des plus grandes fêtes de l'année : Pâques et la Pentecôte. Il s'établit ainsi dans l'esprit des fidèles une association très étroite entre le sacrement de baptême et ce double mystère du passage du Christ de la mort à la vie et de la descente de l'Esprit-Saint. La formule de saint Paul est d'ailleurs très forte. Il faudrait, pour la rendre exactement, traduire : « Vous tous qui avez été baptisés *au* Christ; le slave, comme le grec, emploie ici l'accusatif qui indique le terme d'un mouvement. C'est bien dans l'eau que le catéchumène a été plongé, mais cette eau n'est ici qu'un symbole : en réalité, c'est dans le Christ que le nouveau chrétien a été inséré, et c'est du Christ qu'il est désormais revêtu. Le sens de ce verset trois fois chanté est d'ailleurs aussitôt explicité par la lecture de ce passage de l'Épître de saint Paul aux Romains (6, 3-11) :

> Frères, nous tous qui avons été baptisés dans le Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés. *Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort*, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle. *Si, en effet, nous avons été greffés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa Résurrection*, sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché; car qui est mort est libéré du péché. Mais si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus; la mort n'a plus d'empire sur lui. Car la mort qu'il a subie fut une mort au péché une fois pour toutes, et sa vie, c'est une vie pour Dieu. *Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

Vient ensuite le chant de la péricope de l'Évangile selon saint Matthieu (28, 16-20), qui se termine par ces paroles :

> Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Amen.

Tous les textes que nous avons cités sont assez clairs par eux-mêmes, et il pourrait paraître superflu d'y ajouter le moindre commentaire. Nous croyons cependant qu'il ne sera pas inutile d'en dégager quelques conclusions.

1) Cette profession d'adhésion au Christ et ce rite qui la réalise à la fois et la manifeste de façon symbolique mettent en évidence le rapport très étroit qui existe entre le baptême et la foi. On s'efforce de nos jours de remettre en valeur, et à très juste titre, ce caractère essentiel de la foi qui est d'être précisément *adhésion à une personne*, et (puisqu'il s'agit de la foi chrétienne) à la Personne du Christ, Homme et Dieu. Le baptême apparaît donc comme le rite par lequel s'exprime extérieurement et socialement la réalité du mystère qui s'opère en nous intérieurement par la foi, à savoir notre adhésion au Christ. Mais, en même temps qu'il exprime cette démarche de notre part et le terme où elle tend, ce rite comporte et exprime un acte de l'Église, agissant au nom du Christ dont elle est le Corps, acte qui opère notre incorporation; dans l'économie présente du salut, en effet, être incorporé au Christ et devenir membre de l'Église c'est tout un. Il va de soi, est-il besoin de l'ajouter, que cette manière d'envisager la foi n'exclut point son contenu intellectuel, car en adhérant au Christ nous le recevons dans la plénitude de son mystère et dans la fidélité à la révélation qu'il nous a apportée : croire, c'est adhérer à sa Personne avec tout ce que celle-ci com-

porte (à savoir : la dualité de ses natures) et à tout ce qu'elle engage (à savoir : toute la réalité du mystère de l'Église).

2) Le symbolisme de l'eau dans l'administration du baptême par immersion nous paraît multiple.

Être plongé dans l'eau jusqu'à en être recouvert, c'est être rendu conforme au Sauveur dans son ensevelissement au sein de la terre; en émerger, c'est lui être rendu conforme en sa Résurrection.

Mais l'eau, c'est encore l'évocation de la mer Rouge, qui préfigurait elle-même le passage du Seigneur de la mort à la vie, passage dans lequel il devait entraîner son peuple à sa suite, le faisant passer de l'état d'esclavage à l'état de liberté. Délivrés par Moïse de la servitude soufferte en Égypte, c'est à travers l'eau de la mer Rouge que, miraculeusement, les Hébreux avaient gagné le désert d'où, après maintes vicissitudes, ils devaient parvenir à la Terre promise. Ainsi faisons-nous avec le Christ à travers l'eau du baptême, depuis que lui-même, notre Pâque, a été immolé.

L'eau, c'est encore, nous l'avons dit, le Christ lui-même. En lui nous sommes comme plongés, et cette eau qui ruisselle sur notre corps au sortir de la piscine baptismale, c'est encore le Christ dont nous sommes revêtus comme d'un vêtement.

3) Nous avons souligné, dans la prière de bénédiction de l'eau, un autre caractère du baptême, qui est d'être un *bain de régénération*. Cette idée de ré-engendrement est étroitement liée à celle de l'incorporation au Christ. Plongés dans l'eau, nous sommes pour ainsi dire ré-introduits dans le sein de la terre d'où nous avons été tirés lors de la création. Mais c'est pour y trouver une ascendance nouvelle, celle du Christ, le nouvel Adam. Avec lui et en lui, nous sommes morts au péché et nous vivons désormais d'une vie nouvelle pour Dieu.

4) Si le rite du baptême évoque la fête de Pâques, le sacrement de confirmation rappelle la Pentecôte. Il ne faudrait certes pas voir dans ce rapprochement étroit de ces deux sacrements une minimisation des effets du baptême proprement dit, comme si celui-ci n'était qu'un baptême d'eau, la confirmation réalisant le baptême de l'Esprit. Le Rituel est explicite à ce sujet, car dès avant le rite de la confirmation, le prêtre prie ainsi :

« Maître Seigneur (...), qui avez daigné faire renaître votre serviteur, qui vient d'être illuminé par l'eau *et par l'Esprit* (...), donnez-lui aussi le sceau du don de votre Saint-Esprit. » Ce sceau, cependant, apparaît comme une confirmation de ce don de l'Esprit conféré déjà par le baptême; il en indique une meilleure plénitude. C'est bien aussi, sans doute, la signification de ce sacrement dans le rite latin; mais il est intéressant de noter que si l'Église d'Orient a jugé préférable de ne point séparer dans le temps le baptême et la confirmation, c'est sans doute en raison du prix qu'elle attache au rapport étroit qui, dans l'Écriture, a toujours existé entre l'eau et l'Esprit, depuis la création du monde, alors que « l'Esprit planait sur la surface des eaux », jusqu'au baptême du Seigneur, où l'Esprit est apparu donnant à jamais à l'eau sa vertu sanctifiante. Il faudrait évoquer ici la place que tient dans la piété de nos frères d'Orient la fête de l'Épiphanie, dont l'objet principal est précisément de commémorer le baptême du Seigneur. Les coutumes populaires qui marquent cette fête autant que les rites religieux eux-mêmes manifestent bien que l'intelligence de ce rapport est demeurée vivante dans la spiritualité orientale.

En réalité, par la confirmation se poursuit — nous ne disons pas s'achève, car c'est là l'œuvre de toute la vie — notre incorporation au Christ inaugurée par le baptême, car cette incorporation n'est pas statique : ce n'est pas l'in-

corporation au Christ en tel état déterminé de son être, mais dans l'économie toujours vivante de son mystère — sa Mort, sa Résurrection, et l'envoi de son Esprit[6].

5) C'est bien précisément parce que cette incorporation ne serait pas parfaite en dehors de la communion au Corps et au Sang du Sauveur que l'Église d'Orient prescrit aux fidèles qui reçoivent le baptême, fussent-ils nouveaux-nés, la communion eucharistique[7]. Ainsi se trouve manifestée, nous semble-t-il, l'identité profonde de ces sacrements majeurs qui, sous des formes diverses et à travers des symboles différents, n'ont pas d'autre finalité que de nous agréger au Christ, de nous enraciner toujours davantage en lui[8].

Telles sont les quelques réflexions que nous inspire la pratique du baptême dans le rite byzantin, rite dont on voit la richesse théologique. Nous serions heureux si ces quelques lignes avaient donné à nos lecteurs le goût de se reporter aux textes mêmes qui mettent aujourd'hui à leur portée les rites sacramentels de l'Église d'Orient.

C.-J. Dumont, O. P.

---

6. Nous ne saurions trop regretter, pour notre part, que la théologie de la confirmation, qui s'est développée en Occident durant ces dernières décades pour répondre au besoin de donner un fondement théologique à l'Action catholique, ait complètement négligé ce « lieu théologique » que représente le rituel des Églises d'Orient. Le Moyen-Age en avait déjà usé ainsi. C'est bien dommage.

7. Cette première communion traduit aussi l'insertion au Corps mystique qu'est l'Église, corps dont les membres sont unis les uns aux autres par cela même qui les unit à son Chef.

8. Dans cette même perspective, il serait intéressant de montrer dans le sacrement de l'Ordre une incorporation au Christ dans l'exercice de son sacerdoce.

LE RESPECT DES PASSIONS

Je me demandais, il y a bien longtemps, au cours de controverses religieuses, d'ailleurs parfaitement stériles, pourquoi les mêmes arguments déjà réfutés, avec pourtant le maximum de déférence, étaient, après un certain intervalle, de nouveau présentés avec une conviction accrue par des hommes dont il était impossible de suspecter la sincérité. C'est en réfléchissant sur cette situation que j'ai été amené à prendre conscience de l'*option fondamentale*, du jugement de base qui commande tous nos jugements, et qui se confond, en chacun de nous, avec ce que Sartre appellerait le projet du pour-soi, c'est-à-dire avec la *prise de position* qui est l'affirmation de nous-même dans le monde et dans l'humanité.

Voici donc comment raisonnait celui qui croyait être notre adversaire. Si vous aviez raison, je devrais changer de camp, mais si je changeais de camp, je perdrais toutes mes raisons d'être, je ne serais plus ce que je suis; mais cela est impossible, je ne puis pas ne pas être ce que je suis. C'est donc que vous avez tort. Votre position réelle n'est pas ce que vous dites. Vous ne pouvez la voir objectivement, vous êtes prévenu en sa faveur, puisque c'est la vôtre. Moi qui la regarde d'un point de vue désintéressé, puisque je suis en dehors, suis seul en état de l'apprécier selon la vérité. C'est pourquoi mes arguments gardent toute leur valeur. Si vous croyez les avoir réfutés, c'est parce qu'ils dénoncent une erreur que vous êtes, par principe, incapable de percevoir. Tout cela revenait à dire en somme : Il faut que vous ayez tort pour que je puisse avoir raison, ou, ce qui est la même chose,

il faut que je puisse croire aux raisons d'être ce que je suis. Ce qui est sans réplique, car il ne s'agit plus, à ce niveau, d'engager une discussion académique, mais de défendre et de justifier *son existence.*

Ce rapport essentiel qui lie nos convictions à notre manière d'exister éclate dans l'*Apologie* de Newman. Newman, anglican, défendait l'Église d'Angleterre sous l'enseigne de l'*Apostolicité.* Elle devait être une des branches authentiques de l'Église du Christ, puisqu'elle acceptait la tradition dérivée des apôtres et recueillie dans les écrits des Pères et les décisions des premiers conciles. Quand il crut s'apercevoir qu'au V^e^ siècle c'est l'accord des Églises locales et l'unanimité de leur foi qui étaient invoqués dans les débats, il conclut que les anciens ne se réclamaient pas de l'apostolicité, mais bien de la *catholicité*, et il entrevit avec terreur l'obligation éventuelle de donner raison à l'Église romaine et de joindre sa communion. Quelle que soit la portée de ce débat, il suffit de lire l'*Apologie* pour comprendre qu'il engageait cette grande âme tout entière. Cinq ou six ans d'agonie devaient l'amener au dépouillement qui lui permettrait de s'attacher à une communauté dont toutes les fibres de son être rejetaient les doctrines et les pratiques et dont il allait devenir un des membres les plus insignes.

Personne plus que lui n'éprouva la solidarité du regard et de la vie. *Je vois comme je suis.* Si je dois voir autrement, il faut que je cesse d'être ce que je suis et que je devienne un autre.

Il est vrai que Newman constitue un cas privilégié. Il était naturellement spirituel, et c'était pour les plus nobles motifs qu'il se faisait le champion de l'apostolicité. Parce qu'il aimait le Christ d'un attachement unique, il voulait de toutes ses forces que cette Église où il était né fût son Église, ou du moins un des rameaux vivants de son Église. Il semblait donc que rien ne dût être plus facile pour lui que d'adopter le point de vue de la catholicité pour continuer d'être au Christ, avec la certitude d'être enfin dans son Église. Et pourtant il lui fallut endurer tout ce long combat qui avait pour lui l'amertume de la mort.

C'est donc qu'il y avait en lui des résistances dont une expérience imprévisible devait lui révéler toute la puissance. Il y avait sans doute son amour du Christ, qui avait la première place,

mais il y avait aussi sa sensibilité anglaise, son optique d'Oxford-man, l'accent doucement calviniste d'une piété formée à l'école et à l'image de sa mère, l'attachement à des maîtres vénérés, l'emprise sur des disciples enthousiastes, la responsabilité d'un mouvement dont il était l'âme et le chef, toute la joie enfin des amitiés délicates où l'austère clergyman trouvait son foyer.

Tout cela n'était pas le Christ, il est vrai, mais tout cela était tellement lui-même. Pour qu'il n'y eût plus que le Christ, fallait-il donc renoncer à tout cela ?

C'est à un tel renoncement, en effet, que sa sincérité l'engagea. S'il l'éprouva comme une mort, c'est qu'en effet il se *quittait lui-même* et qu'il ne comprenait pas pourquoi il devait s'arracher à toutes ces choses qui semblaient si légitimes et avec lesquelles il s'identifiait avec une si parfaite ingénuité.

Mais là est justement la question. Tous ces attachements qui semblaient si légitimes, l'étaient-ils réellement ? J'ai l'air d'énoncer un paradoxe en posant une telle question. Et pourtant si nous recensons tous les éléments qui conféraient à sa sensibilité une telle capacité de souffrir, il apparaît immédiatement que plusieurs tenaient aux conditions de sa naissance, à des circonstances qu'il n'avait point choisies et qu'ils représentaient, par conséquent, des déterminismes, c'est-à-dire, au sens étymologique, des *passions*, des choses souffertes ou subies qui n'ont point été passées au crible de la liberté.

Et voilà peut-être le nœud du drame. Cet être presque désincarné avait des passions dont les objets irréprochables masquaient la nature de passion. C'est-à-dire qu'il adhérait à des choses, bonnes en elles-mêmes, sans s'être quitté suffisamment lui-même pour qu'une telle adhésion n'eût pas le caractère d'une *nécessité* et ne fût point un obstacle à la liberté d'une vocation conforme à son génie. Il adhérait *à soi*, autrement dit, à travers des objets en eux-mêmes excellents, comme d'autres adhèrent à soi à travers des objets médiocres ou vulgaires et sous le coup de passions dont l'esclavage éclate au grand jour. Il n'empêche que ces attachements, au niveau de grandeur qui était le sien, pouvaient entraver d'autant plus sûrement sa liberté qu'ils paraissaient mieux compatibles avec le don de soi auquel il était résolu, comme l'épreuve devait le lui révéler.

Ceci ne diminue en rien la figure de ce grand homme, puisqu'il consentit héroïquement à tous les dépouillements qui lui furent demandés. Au contraire, nous le sentons plus authentiquement humain au cœur même de ce conflit, où nous pouvons puiser tant d'enseignements précieux pour notre propre conduite. Car enfin, si une âme de cette qualité eut tant de peine à reconnaître et à surmonter ses déterminismes, il ne faudra pas nous étonner de la difficulté que nous éprouvons à reconnaître et à surmonter les nôtres. Il ne faudra pas nous scandaliser de l'inconscience et des résistances de nos passions, puisque ce cœur très pur se sentit mourir en se quittant lui-même. Et qu'il s'agisse de nous-même ou d'autrui, il nous faudra entourer du respect le plus silencieux ce débat solitaire où toute conscience humaine est engagée, en nous rappelant le cri de Newman, suppliant, comme une bête traquée et blessée, qu'on le laissât mourir en paix.

Pour commencer, n'oublions pas que c'est d'un débat d'existence qu'il s'agit. *Être ou ne pas être :* voilà toute la question. Mais toute réalité veut être — pour autant qu'elle peut vouloir — ou — cela revient au même — pour toute réalité, dans la mesure où elle est, le non-être est inacceptable.

Or nos passions sont des *réalités* dont l'existence ne se laisse pas nier. Elles s'affirment, au contraire, avec d'autant plus de violence que nous aurons fait semblant de les ignorer. Il faudra sans doute y introduire un certain *ordre*, mais elles n'accepteront pas d'être frustrées. Elles revendiqueront leur accomplissement *jusqu'à leur entière satisfaction*, et se vengeront par de terribles explosions de n'avoir été ni comprises ni réalisées.

Pour bien saisir leur importance et introduire un peu de lumière dans ce sujet, il nous faut rappeler premièrement : que les passions constituent notre être premier, que tout homme est d'abord, dès sa naissance, un faisceau de passions; deuxièmement : que tout homme est *nécessairement* mû et gouverné par ses passions tant qu'il n'a pas passé par la seconde naissance, tant qu'il n'est pas né à la vie de l'esprit ou, ce qui revient au même, à la vie proprement *humaine*; troisièmement : que cette seconde naissance ne s'opère point par la négation des passions ou par leur mépris, mais par leur *réalisation* à un niveau supé-

rieur où elles s'accomplissent, dans une joie qui dépasse infiniment tout ce qu'elles auraient pu obtenir en se déclenchant à leur niveau primitif.

Reprenons ces trois points.

I

Les passions constituent notre être premier. Tout homme est d'abord, dès qu'il a vu le jour, un faisceau de déterminismes. C'est-à-dire que l'homme est d'abord un végétal ou un animal, — un morceau d'univers, — qu'il est traversé par les courants cosmiques, qu'il participe à tous les états de l'univers, à tous les besoins des végétaux et à tous les instincts des animaux. En vertu de sa naissance *physique*, il n'est pas et ne peut pas être autre chose. Sa liberté n'est pas *donnée*, son humanité ne se trouve pas dans son berceau. La grande erreur de la Déclaration des droits de l'homme, qui prélude à la Révolution française, est justement d'affirmer que les hommes naissent libres. Tout ce qu'ils apportent au monde est une *possibilité* et une *exigence* de liberté. C'est là une conquête à faire qui durera autant que la vie. Cette conquête constitue, précisément, tout notre devoir, notre seul devoir : *le devoir de la liberté*. Mais au départ le petit enfant est simplement une espérance d'humanité. Il n'est pas encore humain, sinon en germe et en puissance. C'est pourquoi il est nécessaire de l'*élever*, c'est-à-dire de le porter à un autre niveau, de l'enfanter à la vie de l'esprit, de le promouvoir à son être humain.

La plupart du temps, il est vrai, ce qu'on appelle l'*éducation* se borne à *masquer* les passions de l'enfant en le soumettant à des convenances sociales et en ajoutant à ses propres déterminismes les déterminismes du groupe : famille, milieu, nation, religion. L'être profond, à travers tout cela, n'a pas été touché; la seconde naissance ne s'est pas produite; la nature animale ne s'est pas *humanisée*, et par conséquent l'enfant, l'adolescent, et l'adulte enfin, continue à être régi par *ses passions*. Il a appris sans doute à les camoufler : le jeu en est plus compliqué et plus tortueux, mais tôt ou tard il agit selon *ce qu'il est* réellement :

comme un faisceau de passions, comme une somme de déter minismes. Aucune *feinte* n'est possible à la longue. On peu feindre un temps : on ne peut feindre toute sa vie. La passion semble vaincue : elle est simplement masquée ou endormie L'*occasion* la fera éclater.

Une femme scrupuleusement vertueuse, mariée et mère de plu sieurs enfants, presque sur le retour d'âge, s'éprend d'un jeune homme à peine majeur et se livre, sans réserve, à une vie com mune que sa conscience approuve et justifie par les plus nobles arguments étoffés de références bibliques. Descartes, le grand philosophe, fuit l'agitation et les intrigues de Paris pour préser ver la solitude de sa pensée et il tombe dans les bras d'une ser vante hollandaise qui lui donne une fille. Un artiste qui est un pilier d'église et grand convertisseur abandonne son foyer après la quarantaine et renie tous ses engagements pour une maîtresse qui lui a révélé le monde des sens et qu'il finit par épouser.

Chacun, ainsi, rejoint un jour sa vérité. Et cela se vérifie dans tous les domaines. Un savant brigue une chaire universitaire Pour écarter un concurrent, il publie une abondante bibliogra phie des travaux qui concernent sa discipline. Les plus « érein tés » sont ceux de son rival. Il n'a accompli tout ce labeur que pour faire échouer une candidature qui le gêne. Il a été amené ainsi, à montrer ce qu'il est : un arriviste et non un savant. Un assyriologue, consul de France en Mésopotamie, a identifié un site avec une ville ancienne grâce à des textes qu'il a pu déchif frer. Il refuse de livrer sa découverte simplement parce qu'il ne peut souffrir le directeur du département asiatique, au Louvre en qui il voit un intrus, et il emporte son secret dans la tombe Une prieure de couvent, que j'ai connue, se maintient plus de quarante ans à la tête de son monastère en s'arrangeant pour que les religieuses qui lui sont opposées ne puissent se rencontrer pour concerter des élections qui la déposséderaient de sa charge tout cela, évidemment, pour la plus grande gloire de Dieu.

Rien n'est plus pathétique que d'observer ce cheminement infaillible des passions, qui finissent toujours par triompher — si elles n'ont pas été réellement transformées — en dépit de tou les déguisements qu'elles sont contraintes de s'imposer.

Ce que nous disons des passions de l'individu est encore plu

vrai, d'ailleurs, des passions collectives, des instincts du groupe qui prennent beaucoup moins soin de se camoufler. Il suffit que vous alliez, le matin, aux alentours d'un kiosque à journaux pour savoir que le même événement est blanc ou rouge suivant la couleur du parti, et pour apprendre que le fameux rideau de fer cache toutes les servitudes ou abrite toutes les libertés.

Je dis cela sans la moindre ironie, car nous sommes tous mus par nos passions et gouvernés par nos déterminismes. Nous nous arrangeons simplement pour ne pas les appeler par leur nom. Tel se glorifie de sa luxure au nom de sa sincérité, et tel se fait un mérite de sa chasteté qui ne perçoit point la dureté de son cœur et le pharisaïsme de sa vertu. Tel recouvre sa paresse des voiles légers de la fantaisie, tel autre étale ses charités qui refuse à ses ouvriers un juste salaire, tel enfin décore ses peurs de religion, ou fait passer ses haines pour amour de la vérité, ou prétend sauver sa vie quand il sauve simplement sa peau. Nous faisons tous, en un mot, la toilette de nos passions pour nous donner l'air de ne les point subir et pour nous y livrer en toute paix de conscience.

Mais ceci est plutôt un *indice favorable*. Si nous n'étions que passions, que déterminismes, s'il n'y avait pas, en nous, une exigence de liberté, une vocation d'humanité, nous n'aurions ni la possibilité ni le besoin de *justifier* nos instincts individuels ou collectifs. Il n'y aurait pas de *problème*, nous serions des animaux, *sans plus*, et l'automatisme de nos impulsions réglerait *nécessairement* toute notre conduite. Si le problème se pose, c'est qu'il y a une issue, c'est que nous pouvons *ne pas subir* nos instincts, que nous pouvons rompre le cercle de nos déterminismes en humanisant nos passions, en les personnifiant, en leur donnant un visage, en les *réalisant* à une telle hauteur qu'elles jaillissent comme l'expression de notre liberté.

Mais pour que nos passions cessent d'être un obstacle, qu'elles ne nous empêchent pas de faire notre métier de créateur, pour qu'elles s'*intériorisent* — comme le fait notre sensibilité en se reposant dans la musique des grands maîtres — il nous faut d'abord les *comprendre* et les *respecter*. Si nous les violentons sans intelligence, elles prendront une revanche d'autant plus sauvage que nous les aurons plus brutalement comprimées. Nous

aurons fabriqué du *refoulement* et nous paierons chèrement notre imprudence.

Rien de ce qui est, aussi bien, accepte de ne pas être. Tout ce qui est veut être encore. Et ces forces primitives, ces forces cosmiques que sont nos passions ne céderont à l'appel de la *raison* que si l'ordre de la raison leur apparaît comme *leur bien* le plus précieux, leur réalisation la plus haute, que si les vertus signifient, pour elles, un *accroissement d'être* et une plénitude de joie.

Pascal nous amuse quand il écrit : « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs; et les philosophes mêmes en veulent; et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui lisent veulent avoir la gloire de les avoir bien lus; et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront... »

Mais cette analyse paraît bien superficielle si nous écoutons le cri déchirant de Nietzsche devant le silence des hommes où s'ensevelissait sa pensée : « Après un appel comme était mon Zarathoustra, issu du plus intime de l'âme, ne pas entendre un seul mot de réponse; rien, rien, toujours la solitude muette, désormais mille fois plus pénible, il y a là quelque chose qui dépasse toutes les horreurs, et le plus fort peut en périr. Et je ne suis pas le plus fort. Il me semble parfois que je suis blessé à mort. »

Vouloir être compris, et approuvé, pour être bien sûr de tenir une valeur *universelle* : ce peut être le désir inassouvi qui couve sous la vanité, comme la revanche maladroite et tragique d'une solitude impossible à supporter. Comment un être aurait-il le courage de vivre, aussi bien, s'il ne croyait pas à la valeur de son existence, et comment n'en chercherait-il pas un témoignage dans le regard d'autrui pour en avoir une attestation objective ?

Il s'agit, sans doute, de respecter la règle du jeu et de ne pas escroquer l'admiration par une grandeur truquée de quelque ordre qu'elle soit. La médiocrité montée sur des échasses et qui demande qu'on applaudisse à sa grandeur nous semble assurément ridicule. L'épicier qui a volé ses clients et qui élève un somptueux orphelinat dont le fronton porte son nom est aussi un voleur de réputation et il ne mérite pas le nom de bienfaiteur qu'il se fait décerner. Mais qui ne sent que le cri de Nietzsche est d'un autre

ordre et qu'il exprime l'agonie d'une âme devant l'universelle absence ?

II

Il faut donc prendre garde à tout ce qu'un instinct peut contenir de vérité et de grandeur. Il est toujours plus ou moins l'amorce sensible d'une vocation capable de se déployer jusqu'aux plus hauts sommets de l'esprit. L'erreur capitale est de le heurter et de dresser, contre la vertu, la formidable résistance d'une passion blessée. Le réel ne pardonne jamais le *refus d'exister* qu'on lui oppose.

Les moralistes les plus sévères admettent, sans conteste, que l'on ne fait jamais le mal pour le mal, mais que l'on s'y attache toujours sous l'aspect d'*un bien*, d'un don, par exemple, d'une liberté, d'un équilibre, d'un risque où se satisfait le goût de l'aventure — ou pour tel autre motif que l'on voudra. C'est justement sous cet aspect *positif* qu'il faut aborder toute passion pour délivrer tout ce qu'elle a d'éternel. Il ne se peut que des forces naturelles soient *en elles-mêmes* radicalement mauvaises. Elles demandent simplement à être *ordonnées* pour devenir le clavier des vertus, pour orchestrer non plus l'élan aveugle d'une convoitise *inhumaine*, mais la mélodie diaphane de la musique intérieure, où un Amour plus grand que nous-même est chanté. Elles exigent, en d'autres termes, pour entrer dans l'unité de notre personne, d'être affranchies de leur inconscience et de leur fatalité, d'être dégagées de leur matrice cosmique, en étant associées à la joie créatrice de l'esprit.

Cette *promotion à un ordre supérieur*, qui offre à la passion un accomplissement imprévisible et infini, en écartant toute limite et tout désordre, — ce qui est la même chose : le désordre consistant, justement, à vouloir *moins que l'infini*, — cette promotion éclate dans la vie de saint François, dont l'impulsion première est un immense appétit de gloire. Ce bourgeois, fils de marchands, qui veut devenir un grand seigneur et épouser la plus belle princesse du monde, découvrira un jour que l'honneur de servir sous les ordres d'un grand capitaine est trop peu pour son

ambition. Il suffit qu'il prenne sa passion au sérieux, qu'il la dilate aux dimensions de son esprit, qu'il la remplisse de cet *appétit d'infini* auquel notre intelligence est ordonnée, pour que son rêve se décolore. Il s'arrête alors, il attend : mais il ne renonce pas pour autant à la conquête du monde. Il rencontre, enfin, la divine Pauvreté sous les traits du Christ en croix, et il comprend que la seule grandeur est *d'aimer*, d'aimer, comme dira un de ses disciples, l'*Amour qui n'est pas aimé*, et il entre dans sa carrière de chanteur de Dieu. Sa passion a atteint sa majorité : en s'humanisant, en devenant *rigoureusement infinie*, et elle n'est plus que le cri de son amour. Identifiée avec l'Objet qui la comble en la délivrant, elle n'exprime plus que le *don de lui-même*, qui l'entraîne vers toute créature : pour lui apporter la joie de Dieu.

Il y a sans doute, dans son cas, quelque chose d'extraordinaire. Tout s'est passé entre Dieu et lui. Pour l'ordinaire, c'est par une intervention *humaine* que la passion demandera à être délivrée et promue à son niveau d'éternité.

Ceci exige quelque réflexion. On ne peut demander à un homme de faire un saut *hors de l'être* — et on ne peut le demander davantage à ses passions. Tant qu'il n'est pas né à l'esprit, tant qu'il n'a pas passé par la seconde naissance, tant qu'il est un faisceau d'instincts, une collection de déterminismes, cela seul est *réel* qui correspond à ses passions. Pour qu'il entrevoie autre chose de *plus réel* que ce qu'il considérait comme la *seule* réalité, il faut qu'une certaine lumière tout ensemble amplifie son désir, le fasse déborder tout objet, et lui révèle, au moins en creux, le *seul* Objet désormais capable de le combler. Cela n'est normalement possible que si un être humain consent à faire *l'avance d'amour* nécessaire pour franchir l'abîme qui sépare l'inhumain de l'humain et le déterminisme de la liberté. Ou — cela revient au même — il faut que quelqu'un lui communique la force de monter jusqu'au niveau de *l'esprit*. Autrement dit, s'il doit naître de nouveau, il faut que quelqu'un consente à l'enfanter : *au prix du don de soi*. Sinon, tout ce monde de l'amour et de la liberté lui restera fermé. Il n'y verra que formules hypocrites et frauduleuses, derrière lesquelles se cachent les égoïsmes qui s'efforcent de l'exploiter. Et il opposera la solide réalité

de sa vie instinctive aux billevesées idéalistes des gens qui *feignent* le désintéressement pour mieux faire prévaloir leurs intérêts.

C'est à quoi nous ne prenons pas garde. Nous exigeons d'êtres qui ne sont pas encore nés, qui n'ont jamais rencontré un amour vraiment *gratuit*, d'opter pour une *gratuité* qui n'est pour eux qu'une chimère, en leur demandant d'*être ce qu'ils ne sont pas*, ce qu'ils ne *peuvent* être, tant qu'une générosité *sans réserve* ne les a pas élevés *au niveau* d'horizons inconnus.

Comment voulez-vous, par exemple, qu'un enfant idolâtré pendant trois ou quatre ans par la sotte passion de ses parents accepte l'arrivée d'un nouveau-né ? Il a été le centre du monde, il a été l'unique, il entend le rester. Et s'il prend du vitriol pour flamber les yeux du bébé devant lequel on s'extasie, il est dans la logique de son égocentrisme naturel, que l'on a si soigneusement cultivé. Il ne peut avoir, au stade biologique où il est encore tout engagé, plus d'altruisme que le chêne, dans la forêt, qui absorbe les sucs de la terre en étouffant l'essor de ses voisins! Il apprendra sans doute à manifester plus prudemment sa jalousie, mais si une conscience délivrée ne l'aide à découvrir le monde des valeurs et à acquérir le *sens de la gratuité*, il restera toute sa vie tourmenté par ce besoin morbide d'unicité et il réalisera le type de l'arriviste sans scrupule dont nous avons déjà rencontré la figure.

Dans une perspective tout opposée, Oscar Wilde, au comble du déshonneur, dans un procès scandaleux qui étalait sa vie intime aux yeux de toute l'Angleterre, ne dut son salut qu'à la profonde révérence, à son passage, du seul ami qui lui fût demeuré fidèle et dont le respect, en cette occasion, lui apparut comme une promesse de rédemption. Il y avait donc quelqu'un qui ne le condamnait pas et qui rendait hommage à quelque chose que la flétrissure publique n'avait pas atteint et dont l'épanouissement lui *rendrait la liberté*. Ce geste illumina sa captivité, cette avance d'amour lui permit de découvrir le grand Amour, jusqu'à lui faire écrire que le jour le plus précieux de sa vie était celui où la société l'avait envoyé en prison.

Quelques siècles auparavant, en Espagne, un gentilhomme du nom de Mañara, un des prototypes du don Juan de la littérature, poursuivait de ses ardeurs toutes les beautés qui passaient sur

son chemin et il semblait n'y avoir femme andalouse qui n'eût cédé à sa passion. Un jour, comme il poursuivait dans la rue une dame qu'il se proposait de séduire, celle-ci se retourna subitement : « Que cherchez-vous ? » Il lut cette question dans la pureté tranquille d'un regard qui le pénétrait jusqu'au fond. Il n'avait rencontré jusqu'ici que la femelle : il venait de découvrir la femme, qui lui révélait la possibilité d'un amour où les âmes s'échangent en échangeant Dieu. Il l'épousa et, sanctifié par son contact, il reçut d'elle un sentiment si profond de la dignité humaine que, devenu veuf, il consacra tous ses biens et toutes ses forces au service des pauvres avec le même génie de la charité que devait déployer plus tard Monsieur Vincent, en suscitant jusqu'aujourd'hui le même culte de vénération dans la cité de Séville où repose sa dépouille.

Ces exemples, trop connus, ont du moins l'avantage de nous bien montrer que le crédit que l'amour le plus spirituel fait aux passions est le seul espace ouvert à leur affranchissement, comme le parti pris de les heurter et de les contraindre est le plus sûr moyen de les exaspérer et de confirmer leur servitude *en la justifiant.*

Ce dernier point doit retenir maintenant toute notre attention.

III

Nul, s'il est sage, ne s'amusera à provoquer un chien qui aboie furieusement. C'est en gardant tout son sang-froid, en opposant la sérénité de son calme à la colère de la bête qu'il aura le plus de chance de la rendre inoffensive. Ainsi en est-il des passions des nôtres comme de celles d'autrui. C'est pourquoi nous ferons sagement, quand une tempête éclate dans leur sensibilité ou dans la nôtre, de nous tenir sur le rivage pour que notre raison ou la leur ne soit pas entraînée dans la tourmente des instincts, au risque d'y perdre le peu d'équilibre qu'elle a pu conquérir.

Tout cela est parfaitement sensé. Mais le drame humain est plus compliqué que l'affolement d'un chien ou la détresse d'un navire. Les impulsions de notre sensibilité, les désirs de notre

chair, les déterminismes collectifs des groupes auxquels nous appartenons, les grandes vagues cosmiques qui nous replongent au sein de l'univers, tout cet ensemble d'appétits obscurs qui constitue nos passions est, en nous, trop près de l'intelligence pour se passer de son approbation et pour ne pas tenter de la rendre complice. Nos passions deviennent donc toujours, plus ou moins, mais infailliblement, *métaphysiciennes*. Elles tissent, de toutes les images accumulées dans le trésor de notre mémoire sensible, une philosophie magique où leurs tendances, magnifiées, réclament et souvent obtiennent la consécration de l'esprit. Ainsi chacune parvient à déguiser sa servitude sous le fard où elle prend le visage du bien. On sait, du reste, comment tous les fanatismes se transfigurent en devoir sacré à l'égard d'une grande cause. Mais cela est vrai, sous un certain aspect, de toutes les passions. Il n'en est pas une qui ne trouve, en réclamant le bénéfice des circonstances, sa pleine justification. C'est le seul moyen, pour nous, de vivre avec une certaine unité que de trouver des raisons pour céder sans partage aux désirs opaques qui nous envahissent sans offrir aucune prise à la raison, mais qui l'intimident et la neutralisent par leur violence, en la désarmant par cela même qu'ils lui demeurent incompréhensibles, et donc hors d'atteinte. Il est vrai que la volonté peut opposer un frein à leurs divagations. Mais sa vigilance ne peut indéfiniment les contenir et il arrive presque toujours un moment où les hésitations de la raison contaminent la volonté et lui rendent suspect son acharnement à persévérer dans un *refus* qu'elle est seule à prononcer. Les motifs abstraits de la morale commune seront bientôt surclassés par les motifs concrets fournis par un dynamisme vivant. Nos passions sont d'étonnantes magiciennes auxquelles aucune opportunité n'échappe. Elles ne manqueront pas de profiter de la plus belle occasion de séduire à la fois l'intelligence et la volonté, qui est d'apparaître comme les championnes de la liberté.

Or cela se produira infailliblement toutes les fois qu'autrui se mêlera de nos affaires ou que nous nous mêlerons des affaires d'autrui. Dites à un homme jaloux qu'un article sur le travail d'un confrère est simplement l'expression de son ressentiment et n'a rien à voir avec le souci de la vérité. Et vous verrez aussitôt

sa volonté, blessée par cette intrusion, se redresser avec indignation en trouvant de nouveaux motifs d'aggraver sa critique, tandis que sa jalousie se dissimulera vertueusement sous le masque de la justice, de la probité scientifique et, dans son for intérieur, du génie méconnu.

Un homme qui s'avouerait peut-être à lui-même ses faiblesses dans le silence de sa conscience sera ainsi amené à les défendre et à les canoniser, si peu qu'on veuille le forcer du dehors à les condamner.

Et c'est cela qui est le plus grave dans nos interventions prétendument charitables. Nous obligeons les autres à durcir en principes et à justifier en droit des attitudes où ils engageaient *surtout* leur sensibilité en détresse, et où ils engagent maintenant leur volonté blessée et leur intelligence complice. Ils ont une raison nouvelle d'y persévérer, plus puissante que toutes les autres, qui est de ne pas céder à une volonté étrangère. Leur revendication de liberté a maintenant partie liée avec leurs passions. Ils sont tout entier bloqués dans leurs instincts, tant que le respect d'un amour silencieux n'aura pas ouvert une brèche dans leur amour-propre. Je ne connais pas de manière plus sûre de tuer Dieu dans les âmes que ces agressions vertueuses où l'ignorance et l'oubli de nos propres déterminismes nous induit à infliger aux autres un avertissement qu'ils ne demandent pas et dont ils sont incapables de profiter.

Toucher à la liberté, c'est toucher à Dieu. L'obliger à se replier sur soi, c'est la fermer à Dieu.

Des passions désordonnées supposent une liberté captive, ou plus sûrement encore une liberté encore embryonnaire qui n'a jamais pris conscience de son ampleur.

Pour la désentraver, pour la faire venir au jour, il n'est qu'une seule méthode, avec les enfants comme avec les adultes, c'est de lui présenter le *seul objet* qui puisse éveiller et combler, tout ensemble, la capacité d'infini qu'elle est : l'Amour qui n'a pas de frontière et dont le Cœur veut se révéler à travers le nôtre. C'est ce que dit magnifiquement le mot du brahmane au sbire qui l'assassine : *Toi aussi tu es cela*. C'est-à-dire : Toi aussi tu es Brahma, toi aussi tu es Dieu ou porteur de Dieu. Comment exprimer d'une manière plus émouvante : la compréhension du déter-

ninisme, le pardon accordé au meurtrier qui ne savait pas ce qu'il faisait et l'impossibilité d'échapper aux dictées de l'instinct *sans changer de plan*, sans atteindre au niveau de la Vérité et de l'Amour ?

Il faut apprivoiser les passions en les ouvrant à l'esprit, et, pour les ouvrir à l'esprit, il faut respecter en elles tout ce qu'elles pourront devenir quand l'amour les aura pénétrées de liberté. Ce sont des désirs d'être qui ne s'apaisent qu'en se réalisant dans la plénitude de l'Être — qui les dépasse, les élève et les comble infiniment. Toutes nos passions, comme les voix de la nature, crient vers Dieu, dont le sourire à travers nous en fera le clavier des vertus. Car, ainsi que le dit si profondément Patmore : les vertus ne sont que des passions ordonnées et les vices des passions en désordre.

Maurice Zundel.

SAINT VINCENT-MARIE STRAMBI
PASSIONISTE
Évêque de Macerata et de Tolentino

Il est de la lignée des très grands évêques, belle figure clair se détachant sur le fond sombre d'une époque tourmentée. Et il faut admirer le divin à-propos de l'Esprit de lumière qui le signale, aujourd'hui, à notre ferveur et à notre attention. Les nuages s'amoncellent, et déjà, au loin, l'orage gronde. C'est l'heure des évêques, invités, comme jamais peut-être dans l'histoire, à la suprême épreuve des vertus pastorales et au témoignage du sang. Défenseurs et signes de l'Unité, de toute leur force et de tout leur amour, contre tout ce qui divise et tout ce qui sépare, ils se dressent et s'arc-boutent. A la suite des apôtres, lorsqu'on les oblige à choisir entre la vie et le silence, ils rappellent aux sanhédrins multicolores les droits imprescriptibles de Dieu à cette Parole qui leur fut confiée. On a beau les enfermer : à travers les murs des casemates, leurs chaînes crient... Stepinacs, Mindszenty, Béran, tant d'autres dont nous n'osons pas formuler le nom, présents dans toutes les mémoires! Martyrs, *parce que* évêques. Le pasteur donnant sa vie pour son troupeau n'est plus une pieuse parabole, et chaque nouveau sacre est une promotion aux dures et splendides exigences des Béatitudes! Plus que jamais les saints évêques, et surtout les évêques martyrs, les évêques confesseurs sont d'une poignante actualité.

Voyons un peu comment la Providence s'y prend à façonner un saint évêque! Je dois avouer que j'ai eu du mal à le déchiffrer. Comme documents de première main — presque rien. Quelques rares et très beaux fragments de lettres çà et là insérées — tout ce qui reste d'un trésor épistolaire presque entièrement détruit. Une vie de saint Paul de la Croix, selon toutes les règles de l'époque, qui a subi, hélas! certaines retouches. Quelques biographies de style courant qui s'appliquent à nous faire croire qu'il fut saint depuis son berceau. Les actes du procès, çà et là cités au petit bonheur de « thèses à démontrer » et non point du « saint en chair et en os à faire revivre », qui certainement constitueront une source de premier ordre pour une biographie définitive : c'est tout.

Il était originaire de Civitavecchia, où son père était commerçant. De quatre enfants, lui seul survécut. Rien d'étonnant qu'on le couvât avec des soins jaloux! Sa mère était une sainte femme, qui l'initia bien vite à la prière et aux choses de Dieu.

Ses biographes firent l'impossible pour nous le présenter comme un petit saint, bien plus saint qu'enfant. Heureusement il n'en fut pas ainsi : l'Esprit-Pédagogue respecte les lois de la croissance (qu'il a faites), les saints ne se fabriquent pas en quelques jours et nous respirons de voir tout de même le petit Vincent s'amuser comme d'autres garçons de son âge... avec une fronde. Gêné, l'un des biographes a tu ce détail charmant et point du tout édifiant : l'enfant prenant pour cible les cruches des femmes allant à la fontaine. Ne me dites pas qu'elles ramassaient les débris comme des reliques! Je le vois détalant à toutes jambes devant les lamentations bruyantes de ses victimes. Ce qui l'intéressait, dame, c'est d'avoir touché juste! Bien des années après, en causant avec un de ses compatriotes, l'évêque lui demandera : « Vous rappelez-vous comment je tirais des pierres sur les femmes qui s'en allaient à la fontaine ? » Très sérieusement le biographe ajoute : « Il le dit pour s'humilier », mais moi je ne puis m'empêcher de voir un petit clignement amusé dans les yeux de Monseigneur.

Donc, il savait fort bien jouer et n'était pas un enfant prodige! D'un tempérament vif et même violent, il apprenait doucement

à se vaincre, par amour bien plus que par obéissance. Car ce petit garçon avait avec le ciel de ravissantes intimités, et la prière lui venait tout simplement, comme cet air qu'il respirait.

Sa maman le surprit à plusieurs reprises s'enfermant à clef dans un réduit où il avait dressé un petit autel. Prise de curiosité, elle fit ce qu'on interdit d'habitude aux petits enfants et regarda par le trou de la serrure. Quel ne fut pas son étonnement de voir l'enfant tantôt prosterné, tantôt ses petites mains levées vers le ciel, priant avec ferveur.

Il était très charitable et la vue des pauvres l'émouvait jusqu'au fond du cœur. Sans réfléchir, d'un beau geste spontané, il donnait à qui lui demandait la charité tout ce qu'il avait, même ses vêtements. Un jour il se dépouilla si bien et en pleine rue qu'il ne lui resta que la chemise : pris de honte il se sauva à toutes jambes et, de retour à la maison, s'enveloppa d'un vieux rideau en attendant qu'on lui apportât des vêtements de rechange.

Cette charité débordante sera un des traits les plus saillants de son caractère. Il passera sa vie à batailler pour les pauvres. Dans un siècle corrompu et assoiffé d'or, face à des structures qui s'effondrent de toutes parts comme un mur crevassé, sa haute silhouette se profile, comme celle, jadis, de saint Jean Chrysostome, son maître préféré, qui se fit le champion des déshérités. Mgr Strambi trouvera lui aussi pour stigmatiser les riches avares des paroles qui claquent comme des fouets.

Mais n'anticipons pas. Pour le moment, ce petit garçon vif et espiègle ne fait que pressentir l'appel souverain et obéit docilement à la grâce prévenante qui se fait de sa taille.

Trait significatif : il aime prêcher. Chose plus significative encore : à l'écouter, ses petits compagnons ne s'ennuient pas ! Gravement il les fait asseoir devant lui et leur adresse d'émouvantes exhortations. Cet auditoire ne lui suffisant pas, il s'en va avec une clochette à travers les rues de sa ville et invite tous les enfants à ses « leçons de la doctrine ». Le curé de Sainte-Marie, frappé par ce zèle précoce, l'observe, l'écoute, puis l'engage comme catéchiste des enfants de sa paroisse. Le petit Vincent a un vrai don de la parole que la grâce ne fera qu'affiner.

Quand eut-il conscience de sa vocation ? Il semble que le jour

de sa première communion coïncida avec de solennels engagements. Depuis, son amour pour l'Eucharistie grandissait sans cesse. A plusieurs reprises on le surprit à la fenêtre donnant du côté de l'église, debout et les mains jointes, tout plongé dans un colloque silencieux. Ses parents durent bien se rendre à l'évidence : Vincent ne sera pas commerçant comme son père. Vincent sera prêtre!

Un biographe récent de saint François d'Assise a plaidé la cause du Père Bernadone. Il n'est ni facile ni commode d'être père ou mère d'un saint ! Les biographes de saint Vincent Strambi s'efforcent « d'arranger les choses » par de pieux et touchants stratagèmes. Comme quoi, en la contrariant, le père ne voulait que mettre à l'épreuve la vocation de son fils, qui le ravissait.

A quoi bon compliquer ce qui est si simple ? Vincent est fils unique. C'est lui qui a la vocation, non point son père qui est âgé, qui est commerçant, qui n'a pas à qui transmettre son négoce et qui n'est pas un saint. Toutes ces données suffisent amplement pour nous situer le conflit. Point besoin de faire de Joseph Strambi un ogre! Reconnaissons plutôt que Dieu révèle à son égard de terribles exigences.

Il ne se résigne qu'avec peine à voir son fils prêtre. Et encore, en pleines études, il lui propose un brillant parti ! Serait piètre psychologue qui ne verrait là qu'une « épreuve ». Il en coûte certainement au jeune Vincent, si affectueux, de résister à son père. La grâce ne dispense pas les saints des déchirements de la nature sacrifiée !

Ses études théologiques sont assez mouvementées, il change souvent de résidence, et son père semble y être pour quelque chose, en proie à deux désirs opposés : de l'avoir auprès de soi et de lui faciliter de brillantes études à Rome. Tour à tour il le fait aller et revenir, jusqu'au jour où, enfin, le pas définitif sera franchi.

La veille de son sous-diaconat le père tentera encore une fois la chance en lui proposant un splendide mariage. Il lui aura envoyé quelque miniature de la belle, puisque, pour toute réponse, le jeune séminariste lui fit parvenir une image de la Sainte Vierge avec ces mots griffonnés en-dessous : « C'est elle mon épouse. » Qui oserait faire concurrence à la Toute-Belle ? Le père

se rendit et se consola en pensant que les plus hautes charges ecclésiastiques attendaient certainement ce fils remarquablement doué.

En effet, Vincent se distinguait en tout et partout : les témoignages sur ce point sont unanimes. Il décrochait les prix comme en se jouant. Son éloquence naturelle, si prenante, faisait prévoir un insigne prédicateur. Son ardeur pour les études était telle qu'il ne s'accordait que de rares loisirs. Tout faisait croire que Dieu le destinait à de hautes dignités qui feraient valoir ses magnifiques talents.

Mais la grâce a des méthodes déconcertantes, et avant de « parfaire » la nature semble parfois vouloir la détruire. Ce jeune clerc si doué sent depuis longtemps un attrait irrésistible pour la vie religieuse et pour le plus austère dépouillement. Le grain est promis à de splendides moissons, mais avant il doit mourir. Si la nature se cabre, la grâce réclame puissamment ses droits.

C'est un panégyrique en l'honneur de saint Nicolas de Tolentino — évêque de son futur diocèse — qui a fait jaillir la flamme consumante. L'ayant entendu, le jeune clerc — il n'était même pas encore diacre — ressentit « comme un coup en plein cœur », se retira un instant et prit conscience, dans un tête-à-tête solennel avec le Maître, de l'appel. Ce fut très simple et tout à fait définitif. Depuis ce jour, Vincent ne se demanda plus s'il devait se faire religieux, mais uniquement quel était l'Ordre où Dieu l'attendait.

Il se tourna instinctivement vers le plus austère de sa ville natale : vers les Capucins. Ceux-ci refusèrent, car — écrit placidement le chroniqueur, — le sachant fils unique, ils prévoyaient de grandes contrariétés de la part de son père et préférèrent ne pas se mettre à dos un personnage aussi influent : petit fait qui jette une lumière significative sur le caractère de M. Strambi et sur les mœurs de l'époque.

A Rome, Vincent tenta encore une fois la chance en demandant son admission chez les Pères Lazaristes — qui refusèrent net, pour des raisons de santé. Ce fut un coup pour le jeune séminariste. Il est d'une constitution délicate et ne paie pas de mine, mais il suffit de voir ses yeux pour se rendre compte qu'une volonté de fer supplée déjà, suppléera toujours, à ce qui manque

au corps, tout assoupli par les dures exigences d'une âme de feu. La Providence l'attend ailleurs.

Nous sommes en 1767. Vincent vient d'être ordonné diacre par Mgr Aluffi, évêque de Bagnorea, qui le nomme recteur de son séminaire. A la veille de son ordination sacerdotale, vers la fin de la même année, il fait sa retraite à Monte Fogliano, chez les Passionnistes, où séjourne précisément le vénérable fondateur, saint Paul de la Croix.

Dès le premier contact, Vincent est pris — et pour toujours. Finis, les longs tâtonnements, les incertitudes — tout ce qui constitue une crise de vocation. Une paix céleste inonde son âme, il se sent, enfin, à sa place. Sa retraite sacerdotale se double d'une autre, qui le prépare au don définitif et au dépouillement total.

Ce qui l'attire à la nouvelle congrégation, débordante de vie et de jeunesse, c'est précisément ce qui effraie des âmes timorées : la pénitence, le jeûne, une grande austérité s'épanouissant en paix et en joie. Dans une lettre adressée au Vén. P. Dominique, Passioniste, qui l'avait reçu dans l'Église catholique, Newman écrit : « *The Passionists look peaceful*, les Passionistes rayonnent la paix. »

Saint Paul de la Croix, dévoré par la soif des âmes en mal de perdition, appliqua à la lettre et avec une sainte hardiesse l'ancien adage : *contemplata aliis tradere*. Sa règle, dictée mot à mot par une illumination intérieure qui lui donne une magnifique consistance et un audacieux équilibre, met à jamais ses fils à l'abri de la grande tentation de l'apôtre moderne qui s'appelle « activisme ».

Pour donner — dit en substance cet insigne contemplatif — il faut avoir, et pour avoir il faut prendre; car « qu'as-tu que tu n'aies reçu » ?

Saint Jean-Baptiste, tous les grands apôtres, le Christ lui-même se préparent à la vie d'apostolat dans la sainte solitude du désert. Vers les foules ignorantes de cette soif qui les dévore, la soif de Dieu, ils descendent du haut de la montagne, ils viennent tout rayonnants encore de colloques ineffables et chargés d'un message si lourd qu'ils ont hâte de le livrer en paroles impérissables, comme le trop-plein d'un vase qui déborde.

Les paroles qui donnent vie, enseigne saint Paul de la Croix,

ce ne sont pas celles qu'on apprend dans les livres, mais celles qui fleurissent dans le désert, nourries de pénitences, arrosées de larmes, avec des racines d'éternité. Celles-là seulement ca turent les âmes, et non point d'autres. Si tu veux être apôtre eh bien, mon fils, commence par le désert!

Voilà un langage qui sied mal au XVIII[e] siècle, épris de lu et prêchant le culte du corps! L'abbé à la perruque poudr préfère éviter des tête-à-tête compromettants avec sa propre co science. La solitude, le silence lui font peur. Pendant vingt an incompris, persécuté, dans les larmes et dans le sang, Paul d la Croix laboure et sème sur ce Monte Argentario qui est le be ceau de sa congrégation. La moisson se fait attendre, mais el pousse drue. Qui trouvera des paroles pour exprimer l'attrait irr sistible de la sainteté? Des jeunes, écœurés par ce qui passe, aff més « d'autre chose », entendent parler de l'étrange ermite, mo tent pour voir — et restent. Le Monte Argentario devient un a mant qui attire les plus belles vocations, de près et de loin! C'e que là-haut, planté en plein cœur de la solitude, pousse un arb dont il fut dit qu'il attirerait toutes choses à soi : la Croix av son « doux fardeau » aux bras grands ouverts, signe et preu du plus grand amour.

C'est à ses pieds que Paul médite nuit et jour. C'est elle qu propose à ses fils pour tout héritage. Ils seront voués à la Passi du Seigneur, revêtus d'une livrée de pénitence, cloués à ce bo de mort et de vie dans leur corps et dans leur âme, comblant p vœux et profession « ce qui manque » au prix de notre salu Passionistes, ils prêcheront la Croix tout d'abord en eux-même éprouvée et vécue. Loin de se « payer de mots », ils porteron témoignage. Leur prédication ne se limitera point aux heur passées en chaire. Ils prêcheront par toute leur vie. Venus d désert, ils retourneront en plein désert pour secouer la poussièr du monde, pour reprendre contact avec la Présence envahissant pour faire provision de nouvelles forces avant de redescend vers de nouvelles conquêtes.

Il est interdit aux Passionistes de s'établir en pleine ville. Le couvent s'appelle *ritiro* : retraite. Saint Paul de la Croix sait bie que l'âme humaine est plus affamée de beauté que de pain, il supplée à la dure pénitence par ce cantique de gloire q

chante la création partout où ses fils s'établissent et prient. Combien de pauvres citadins ignorent toute leur vie ce qu'un petit frère contemple tous les jours par la fenêtre de sa cellule, sur un Monte Argentario ou un Monte Fogliano ? Il sent des ailes pousser à son âme et s'associe spontanément à la muette adoration de la forêt et de la montagne, de l'oiseau qui chante et du ruisseau qui coule.

Vincent Strambi gravit la pente abrupte le 9 décembre 1767. Nous le verrons bientôt très sensible à la beauté de la nature : comment n'aurait-il pas été transporté par tant de lumière baignant un paysage magnifique ? C'est la paix de l'hiver et le grand silence. Il sent entre son âme et cette sainte montagne comme une harmonie préétablie, et se prépare à la grande rencontre. Car, naturellement, il a entendu parler du saint fondateur, alors âgé de soixante-treize ans, et qui avait même prêché dans sa ville natale, à Civitavecchia.

Quoi de plus beau qu'un « saint-dans-ma-vie » ? Quoi de plus apte à susciter une redoutable contagion ? Aucune confidence ne nous trahit les impressions du jeune Strambi au premier contact avec Paul de la Croix. A l'apogée de la sainteté, en pleine maturité d'âme, il irradiait cette chaleur et cette bonté qui lui valurent le nom de la *Mamma di Misericordia*. Son accueil était d'une douceur proverbiale, les glaces se fondaient au contact de son cœur brûlant d'amour, et il suffisait de son regard pénétrant pour dissiper tous les brouillards.

Un jour Vincent Strambi écrira la vie de son Père *à genoux*. Bien vite il lui demanda l'admission. Saint Paul de la Croix refusa net.

Les saints sont prudents. Avant de suivre les lumières d'en haut ils éprouvent les lumières naturelles et marchent à l'étoile sans éteindre leur lanterne. Or Vincent est chétif et gracile. Comment supportera-t-il les dures observances ? Lever de nuit, abstinence continuelle[1], pauvreté rigoureuse, n'est-ce point trop lui demander ?

1. Peu de temps après l'entrée de Vincent Strambi, et encore du vivant du fondateur, sur l'ordre du pape, la rigueur de cette abstinence fut mitigée. Actuellement elle n'est en vigueur que pendant l'Avent, le Carême et tous les mercredis, vendredis et samedis.

Dom Chapman, le fameux Abbé de Downside, déclare qu'une vocation est sûre lorsqu'elle ne laisse aucune autre alternative : suivre l'appel ou mourir.

Lorsque les Capucins lui avaient fermé la porte, Vincent Strambi n'insista point. Lorsque les Lazaristes le congédièrent, il ne revint point à l'assaut. Mais cette fois-ci c'est bien autre chose ! Être Passioniste ou mourir. Il insiste, il supplie et fait si bien que finalement le saint vieillard acquiesce. En principe et pour plus tard, car c'est le moment de descendre pour le grand jour de l'ordination.

Vincent Strambi est ordonné prêtre le 19 décembre 1767. Son cœur déborde de joie. Le voici fixé pour toujours, et là-haut on l'attend! A Noël il retourne auprès de sa famille et célèbre une de ses premières messes dans une chapelle de Civitavecchia, « si dévotement, dit le chroniqueur, que tous en furent édifiés et s'en allaient en disant : voilà notre *Santarello*. »

De sa vocation religieuse, son père ne veut rien entendre. Sa mère, sainte femme, pleure — et se résigne. Vincent temporise, patiente et prie. Après Pâques il part pour Rome et étudie saint Thomas auprès du fameux dominicain, le P. Mamacchi, à Sainte-Sabine. C'est de ce temps que datent son amour et sa vénération pour le Docteur Angélique. Des témoins dignes de foi n'assurent-ils pas qu'il portait toujours sur lui la *Somme théologique* et y recourait à chaque occasion ? Son dernier secrétaire, Mgr Catervo Serrani, déclare dans sa déposition : « Il ne serait point téméraire de croire qu'il savait par cœur toutes les œuvres de saint Thomas. »

Pendant son séjour à Rome, il se lie d'amitié avec Don Michele di Pietro, le futur cardinal, qui l'accompagne souvent en promenade, pieux prétexte pour visiter les églises où il y a exposition des Quarante Heures. Il se souviendra un jour dans ses dépositions que parfois « les genoux lui faisaient atrocement mal », car son saint ami perdait le sens du temps, s'éternisait devant le Saint-Sacrement exposé et priait d'une façon si angélique que lui, Michele, n'osait point l'interrompre et souffrait en silence.

Un jour, ils rencontrèrent dans la rue une pauvre femme en sanglots dont le fils avait été enlevé par les Turcs. Le prix du rachat était de cent cinquante sequins vénitiens : où le trouver ?

Vincent s'émut, se dépouilla de tout ce qu'il avait, mendia auprès de certains amis riches et obtint la somme. La sœur de l'ancien esclave racontera ce fait au procès de béatification.

Passioniste dans son cœur, il lui tardait de revêtir l'habit tant désiré, mais son père était inflexible. Le temps ne semblait pas devoir changer cette résistance farouche. Or, Dieu ne doit-il pas être « premier servi », à qui, s'il le faut, on sacrifie père et mère ? L'attente a assez duré. Il ne reste que la fuite.

La surveillance devait être stricte, puisque Don Vincent eut recours à une ruse. Les Servites de Tolfa, non loin de sa ville natale, lui demandèrent un sermon pour la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Il saisit ce prétexte pour partir — définitivement : le cœur déchiré, mais l'âme en fête.

Au lieu de rentrer à Civitavecchia, il se rendit chez les Passionistes de Capranica, où l'attendait une lettre de saint Paul de la Croix : la seule qui nous soit parvenue. Le vieux Père, chargé d'épreuves et de gloire, rappelle à celui qui veut être son fils le mot célèbre de saint Augustin au grand tournant de sa vie et face aux rigueurs que lui impose une vocation exigeante : « Si tant d'autres l'ont fait, pourquoi moi aussi ne le ferai-je, avec la grâce de Jésus-Christ ? »

Le vieux Père touchait juste. S'il y avait quelque chose qui aurait pu faire reculer Vincent Strambi, c'était bien la crainte qu'avec sa pauvre santé il ne fût pas à la hauteur des austères observances de la règle qu'il voulait embrasser. Bien de solides vocations sont tentées par là. Saint Paul de la Croix, qui pourtant avait, lui aussi, hésité à l'admettre, coupe maintenant court à toutes les difficultés. Sa clairvoyance a sondé l'âme ardente de ce chétif qui maîtrisera le corps comme un cavalier inexorable sa frêle monture. Toute sa vie il portera ce billet, comme une relique, sur son cœur, et il n'est point interdit de supposer qu'aux moments d'extrême lassitude il y portait la main.

Sa vêture eut lieu trois jours après son entrée. Cette infraction à la règle qui exige une plus longue probation ne s'explique que par le désir des supérieurs de mettre entre le jeune novice et sa famille le fait accompli. Car le père selon la chair ne désarmait pas et l'on s'attendait à de dures attaques.

La vêture, chez les Passionistes, ce sont les épousailles de la

croix. Voués par vocation à ce mystère, on peut dire qu'ils l'endossent. Après l'avoir revêtu de l'habit religieux, le célébrant posa sur les épaules de Vincent une lourde croix et sur sa tête une couronne d'épines. Ce rite émouvant ne signifie pas seulement la mort du vieil homme, mais, de plus, l'engagement solennel de vivre et de prêcher la Passion du Seigneur en « complétant » ce qui lui « manque » par toutes les épreuves du corps et de l'âme amoureusement exploitées. Vincent garda son nom de baptême qui l'apparentait à son grand patron (ne fut-il pas, lui aussi, « un père des pauvres » ?) et en assuma deux autres, les plus beaux qui existent. Dorénavant, il s'appellera Frère Vincent-Marie de Saint-Paul. Le choix de son nouveau patron est significatif. Il le met d'un coup sous la double protection de l'apôtre des Gentils, « passioniste » jusqu'à la moelle, et de son vénéré fondateur. Il les suit pas à pas et les traces se confondent.

En attendant, le vieux Joseph Strambi se désespérait de perdre son fils unique et tentait par tous les moyens de le ravoir. Il écrivit à saint Paul de la Croix une lettre dure et autoritaire : nous avons en main la belle réponse du saint qui n'a recours qu'à un seul argument : « Peut-on contrarier une si belle vocation ? Le père charnel a-t-il plus de droits sur son enfant que le Père qui est au ciel ? » Et il ajoute ce mot prophétique : « Le Seigneur a choisi votre fils *pour en faire un grand saint.* »

Joseph Strambi ne renonça pas pour autant à ce qu'il croyait être son droit. Il eut recours au cardinal Oddi et plaida si bien sa cause que celui-ci, ému, envoya un prêtre pour « éprouver » la vocation de Vincent et pour le ramener de force « si toutefois, dit le chroniqueur, il trouvait quelque motif pour le faire honnêtement ».

Ce n'était point connaître le jeune novice. Au lieu de se défendre, il monta à l'attaque et fit un tel panégyrique de sa vocation que le délégué du cardinal déguerpit au plus vite, « car — dit-il — encore un peu et moi aussi j'y serais resté ».

Le pauvre M. Strambi, qui n'était pas du tout un mauvais chrétien, se reconnut vaincu.

En ce temps-là, le noviciat des Passionistes, situé sur la pente du Monte Argentario, à l'endroit précis que la Sainte Vierge avait

montré à saint Paul de la Croix, tel un nid d'aigle fermé à la terre et vers le ciel ouvert, était une pépinière de saints. Que ne puis-je citer certains détails charmants que nous rapportent les anciens chroniqueurs et qui ont la saveur de la Légende dorée ? Tel ce novice qui demandait ce que cela veut dire : « avoir des distractions », puisque lui, il l'ignorait. Et cet autre, à tel point hanté par la divine Présence qu'il se plaignait doucement : « Que me veut donc le Seigneur ? Il ne me lâche jamais, jamais. » Et cet autre, entré à l'âge de cinquante-sept ans et subissant de tels transports d'amour divin qu'on le vit un jour comme hors de lui, avec un tison dans la main qu'il brandissait comme une torche et criant à pleins poumons : « *Amantem ama ! Amantem ama !* »

C'était une belle équipe, et frère Vincent-Marie se sentit tout de suite comme un poisson dans l'eau. Il était plus âgé, il était prêtre. Raison de plus pour mettre davantage à l'épreuve son humilité. S'il réussissait dans la sainte éloquence, ses prouesses culinaires laissaient à désirer, et c'était pour le Père Maître de bonnes occasions pour le reprendre. Il s'entendait en étoffe humaine et n'y allait pas de main morte : on taille le marbre avec un ciseau plus acéré que le plâtre.

Juste un an après sa vêture, le 24 septembre 1769, Frère Vincent-Marie de Saint-Paul prononça ses vœux perpétuels. Prosterné devant l'autel, il suivit de tout son cœur la lecture de la Passion selon saint Jean, se leva aux paroles : « *Tradidit spiritum...* » et s'engagea solennellement et pour toujours à porter et à prêcher la croix.

Il avait vingt-quatre ans. Cinquante-cinq ans durera l'épreuve de sa fidélité. Il sera évêque, comblé d'honneurs, mais pas un seul jour il ne cessera d'être Passioniste. Ne pouvant plus porter de jour sa chère livrée de fils de la Croix, du moins la portera-t-il de nuit. Au plus fort de ses travaux, il n'oubliera jamais les plus dures observances et se lèvera à minuit pour se joindre à ses frères lointains récitant matines et faisant oraison. Son admirable éloquence sera toujours au service du plus amer et du plus doux mystère de notre religion : tous les témoins sont unanimes à déclarer que, quoi qu'il prêchât, « il s'y prenait si adroitement » qu'au début, au milieu ou à la fin il faisait toujours men-

tion de la Croix, « comme par hasard, mais avec un ravissant à-propos ».

Dans sa très grande sagesse, saint Paul de la Croix recommande à ses fils de bien étudier la divine parole avant de la prêcher. « Plus on connaît, plus on aime », dit sainte Catherine de Sienne. Le verbalisme de certains prédicateurs ne vient-il pas d'un très pauvre bagage théologique ? La flamme qui monte a besoin de bois, et ce bois c'est la doctrine.

Pendant deux ans après sa profession le P. Vincent Strambi s'applique aux études avec une ferveur telle que tous ses confrères en sont édifiés. Il avouera lui-même un jour de quel pieux stratagème il éperonnait sa bonne volonté.

Voici qu'autour de sa table de travail une multitude d'âmes se pressent, affamées « comme de petits enfants qui attendent de leur père le pain de vie » : *parvuli petierunt panem*. Il se sent envahir d'une immense pitié pour ces fils de demain qu'enfantera sa parole et comprend peu à peu les splendeurs de la paternité spirituelle qui s'acquiert au prix de l'autre. Lorsque le poids du corps se fait par trop sentir, il lui suffit de regarder ces âmes qui l'attendent pour mater sa fatigue d'un coup de cravache en leur disant tout bas : « Patientez encore un peu : je vais venir, je vais venir! »

La « méthode » de Vincent Strambi fit école : depuis, tous les Passionistes étudient « face aux âmes affamées de la divine Parole ».

Il n'a point de temps à perdre et va droit aux nourritures substantielles. Les Pères grecs et latins (il manie les deux langues), mais surtout la Bible qu'il appellera « le livre par excellence du prêtre ». Sa prodigieuse mémoire retiendra sans faillir les plus beaux textes sacrés qui serviront de charpente à tous ses sermons, riches de doctrine. L'Esprit-Saint, qui nettoie l'intelligence et balaie les ombres, greffe sur cette nature splendidement docile le clair septenaire de ses dons. Il ne demande qu'une chose : servir — et le voici prêt.

Sa première mission date de 1771. Ce fut d'emblée un triomphe. N'oublions pas que la règle des Passionistes impose des freins sagement mortifiants à l'éloquence naturelle du missionnaire, qui doit éviter les prouesses oratoires et n'avoir en vue que

le bien des âmes. Un style « trop sublime et élégant risque d'être obscur pour un peuple peu instruit ». Or un apôtre doit se mettre à la portée des « tout petits » *parvuli* et leur « rompre le pain de la parole de Dieu en se servant d'une langue claire et intelligible » « afin que ses sermons » ne manquent pas d'efficace et portent des fruits abondants pour l'accroissement de la gloire de Dieu ».

Il faut connaître le style baroque et ampoulé de l'éloquence sacrée du XVIII[e] siècle pour apprécier à sa juste valeur l'opportunité de ces sages directives.

Le P. Vincent s'en allait en mission avec deux auxiliaires : la pénitence et l'oraison. Il faisait de longs trajets à pied et pieds nus, en n'importe quelle saison, par des chemins abrupts et sauvages : sans bâton, sans argent, avec une sacoche sous le bras qui contenait son bréviaire et quelques livres. Arrivé à l'endroit désigné, immédiatement il annonçait le sens de la mission et prononçait un sermon. Le programme — réparti entre trois missionnaires — comprenait l'exposition de la loi divine, la préparation aux sacrements de pénitence et de l'Eucharistie et « les maximes éternelles » destinées à émouvoir les âmes labourées par la Parole.

En vrai fils de la Croix, il ne tarissait pas sur le mystère de la Passion. Quoi de plus propre à toucher les âmes, si ce n'est la preuve du plus grand amour ? Louis de Blois compare le récit de la Passion à de la farine. On ne saurait y toucher sans en être imprégné. Le succès des missions prêchées par les Passionistes ne prouve que trop la justesse de la comparaison. Les foules, amenées par la curiosité, s'en allaient « retournées » et pleurant d'émotion.

Nous sommes en plein XVIII[e] siècle, en Italie, où le peuple est si friand de choses spectaculaires. Pour donner un coup de grâce aux pécheurs endurcis, voici que le missionnaire se flagelle jusqu'au sang, « en suppléance ». Il ne laisse pas respirer ses auditeurs en mal de ferme propos : séance tenante il faut se réconcilier avec l'adversaire et l'embrasser publiquement, pour donner l'exemple. Et le soir on sonne le glas pour les âmes « mortes à Dieu ».

Les Passionistes quittent le lieu de leur mission à l'aube, *mane diluculo*, pour que l'encens des louanges ne leur monte pas à la

tête et que leur saint recueillement ne souffre pas au contact de certaines ouailles trop bavardes. Là encore, le P. Vincent est d'une observance héroïque. « Je suis très fâché, — écrit l'évêque de Nepi au Père Général, — car il est parti par un temps de chien, comme s'il était dans un maquis et loin de tout refuge. »

Lancé en pleine brousse et en plein succès, le P. Vincent n'arrêtait plus, et ses missions se suivaient de près, avec de magnifiques moissons d'âmes. Ses supérieurs lui confiaient les tâches les plus dures et les plus ingrates — comme cette mission aux bagnards de Civitavecchia qu'il transforma en agneaux. Lorsque plus tard il prêcha sur la place publique de San Giovanni — aucune église de sa ville natale ne pouvant contenir les foules, — un vieil homme, une vieille femme laissaient doucement couler leurs larmes face à ce fils perdu, et si beau, retrouvé.

Nous sommes en 1773. Saint Paul de la Croix, qui suit attentivement les travaux et les succès du jeune missionnaire, lui donne l'ordre de le rejoindre à San Giovanni et Paolo, la basilique vénérable devenue depuis peu le fief sacré de la nouvelle congrégation.

En pleine Rome et en pleine solitude! Cela semble une gageure, et pourtant, même aujourd'hui, c'est vrai. Le touriste qui s'aventure sur le Monte Cœlio, si proche des artères bruyantes de la ville, se sent tout d'un coup transporté dans une zone de silence, dense de recueillement. La basilique est devenue un centre de rayonnement intense où les Frères martyrs et saints patrons s'allient aux fils de la Passion, qui mêlent aux anciennes leurs propres reliques : c'est là que reposent saint Paul de la Croix, saint Vincent Strambi.

La raison qui a déterminé le saint fondateur à faire venir le P. Vincent, c'est, dit savoureusement un chroniqueur, l'assurance que ses élèves progresseraient non seulement en doctrine, mais seraient, grâce à lui, comme « imbibés » d'amour de Dieu : *inzuppati*.

Ce qu'il fit. Nommé lecteur en théologie, il s'appliqua à faire progresser ses jeunes élèves non seulement en science sacrée, mais aussi dans la science des saints, qui ne s'apprend point dans les livres.

Ce ne sont pas les exemples qui lui manquaient. Dans la même

maison, à quelques pas de la salle d'étude, agonisait saint Paul de la Croix, au milieu d'atroces souffrances amoureusement embrassées. La muette prédication de ce malade embaume tout le couvent et donne des ailes aux bonnes volontés : le P. Vincent n'a qu'à récolter ce qui mûrit de ces semailles sanglantes en attendant qu'à son tour il serve de saint engrais.

Quelques jours avant sa mort, saint Paul de la Croix convoqua à son chevet le jeune lecteur, saisit sa main, la serra fortement, et, les yeux dans ses yeux : « *Padre Vincenzino*, — dit-il, — je vous recommande la pauvre congrégation. » Et il répéta les mêmes paroles à plusieurs reprises.

Lorsque le P. Vincent, interdit, demanda : « Mais que voulez-vous, Père, que je fasse? » le saint répondit : « Vous ferez de grandes choses! Vous ferez un grand bien! Je vous recommande cette pauvre congrégation. »

Il s'éteignit plusieurs jours après, le 18 octobre 1775, dans une extase qui déchira la toile ténue d'une longue vie consumée de croix et d'amour. Au chevet de son Père, Vincent apprit, en une magnifique leçon de choses, comment meurent les saints.

Loin d'arrêter l'essor de la congrégation, la mort du fondateur sembla y contribuer : preuve évidente que, là-haut, on ne chôme pas !

Le P. Vincent est investi de la lourde charge de recteur à S. Giovanni e Paolo. Il s'en acquitte avec tant de zèle et un esprit si surnaturel qu'au procès de béatification ses fils purent témoigner : « Tout le monde était content et personne ne se plaignait. » Qui connaît la pauvre nature humaine, même dans un couvent si rebelle à la grâce, si encline à « murmurer », doit bien reconnaître qu'il faut être saint, c'est-à-dire essentiellement exproprié, pour satisfaire tout le monde et ne point susciter de critiques. Et même les saints attitrés ne réalisent pas toujours ce tour de force!

Sur son lit de mort, saint Paul de la Croix avait dit : « Mes fils, conservez l'esprit de prière, de solitude et de pauvreté; si vous le faites, la congrégation brillera comme un soleil face à Dieu et face aux hommes. »

Toute la vie du P. Vincent est une réalisation de cette consigne, et ses biographes ne se lassent pas de répéter que le saint fonda-

teur lui a légué son âme. Obéissant comme un petit enfant, prenait à la lettre toutes les paroles et même les boutades de Père tant vénéré.

Un jour, saint Paul de la Croix lui avait confié une mont réveil qu'il rapporta abîmée. Humblement, il fit sa coulpe le saint lui dit en souriant : « Dorénavant vous ne toucherez p à une montre! » Ce n'était qu'une plaisanterie, mais le P. V cent le prit au sérieux. Jamais plus il ne toucha à une mont En mission, c'est un autre qui la portait. Évêque, conseiller papes et de cardinaux, il ne se crut pas pour autant dispensé l'ordre jadis reçu. A qui lui en demandait la raison, il répond invariablement et avec l'ingénuité d'un enfant : « Je ne pe pas toucher à une montre, Père Paul me l'a interdit! »

S'il fut fidèle en de si petites choses, combien plus dans grandes! On l'appelait : « règle vivante ». Bien plus que de pa les, il prêchait d'exemple et entraînait les volontés les plus la guissantes par la muette éloquence des faits. Supérieur inco parable, il s'imposait par la douceur et se sentait père des ân bien plus que chef. Même dans une juste réprimande il sav mettre tout son cœur. A un frère qui avait manqué à l'orais il disait avec tendresse : « Mon enfant, pourquoi vous pri d'un si grand bien? » Il plaignait « les pauvres coupables avant de les condamner! Le péché n'est-il point tout d'abord mal que je me fais à moi-même? Et comment résister à souffre de me voir si malheureux?

Ces vertus de chef — plus rares qu'on ne le croit — lui va rent des charges de plus en plus hautes. Le voici provincial, p consulteur général. Comment sut-il accorder le ministère de parole avec des tâches si écrasantes? Le fait est qu'il prêchait sa cesse : il n'y a point de diocèse en Italie centrale qui n'ait passer ce missionnaire brûlant comme une torche d'amour Dieu et de zèle pour les âmes. Lorsque ses forces le trahisse l'obéissance supplée. Le pape a sans cesse recours à ce prédi teur hors ligne qui sait manier les âmes comme de la gla vivante. Y a-t-il danger d'émeute? On invite le P. Vincent à c mer les esprits surexcités, comme en ce jour mémorable où, se sur la Piazza del Popolo, il harangue les foules prêtes à s'insu ger « et les renvoie tranquillement à la maison ».

Les églises sont trop petites pour contenir ses auditeurs. Il prêche sur les places publiques. Ceux qui ne l'entendent pas, étant trop loin de sa chaire improvisée, se convertissent rien qu'à le voir. « Avec son crucifix dans la main et sa parole enflammée, il obtient tout ce qu'il veut », déclare un témoin; et encore : « Les pécheurs les plus endurcis fondent comme de la cire à proximité de cette flamme. »

Quel est son secret? Un chroniqueur nous le dit : « Le P. Vincent ne vole pas sur des nuages, mais traite les fidèles de plain-pied, à tu et à toi. » Il ne prépare pas ses sermons — quand en aurait-il le temps? — mais s'adapte chaque fois à ses auditeurs en leur adressant la parole directement, comme son cœur le lui dicte. Or, ce cœur impressionnable a de fines antennes qui saisissent au vol les moindres remous et ces vagues de fond qui parfois, en plein sermon, surgissent. Point d'écran entre le prédicateur et le corps frémissant de la foule suspendue à ses lèvres. Sa parole ? Mais c'est le trop-plein qui déborde, son âme mise à nu. Il suffit de l'entendre pour se rendre compte que si le mal est contagieux, le bien l'est encore bien davantage : *bonum diffusivum sui*. « Dès qu'il monte en chaire — raconte un témoin — toutes les âmes sont à lui, comme s'il les tenait dans le creux de sa main. » Eh oui, il les *a* par ce qu'il *est*.

Le Maître confirme souvent par des charismes la parole de son serviteur, et le peuple romain, si avide de merveilleux, se passe de bouche en bouche tel fait extraordinaire, comme ce dard lumineux parti d'un tableau de la Vierge qui le transverbère, comme ces gros nuages qu'il disperse par un simple signe de la croix, comme ces prédictions que vérifie un proche avenir. S'il annonce la disette, personne ne doute que la récolte sera mauvaise. S'il pleure sur une ville, c'est qu'il voit descendre sur elle le bras de la Justice. Où prépare-t-il ses sermons? Lui-même nous l'avoue : au pied de la Croix. « Avant de prêcher — dit-il — demandons à Dieu de nous mettre dans la bouche ce dont son peuple a besoin. »

Les temps sont durs et Rome dans l'angoisse. Pie VI, octogénaire, meurt en exil après avoir bu jusqu'à la lie la coupe amère d'indicibles humiliations. Le Directoire et Bonaparte se croient débarrassés de l'ombre gigantesque qui pesait sur leurs lauriers.

On vient de décréter à Paris que Pie VI serait le dernier pape.

Bientôt Rome outragée guette le moment propice pour secouer le joug que lui impose le « libérateur ». En plein centre de la ville flotte cet « arbre de la liberté » que Berthier vient d'ériger, parodie sacrilège, et que les passants contemplent les poings serrés et la haine dans le cœur. Il suffira d'une étincelle pour faire éclater cette colère sous pression.

En attendant, les noviciats sont dissous, les religieux dispersés, les clôtures violées. Des soudards victorieux pillent les couvents et se gavent de butin. Le 2 mai, veille de l'Ascension, une bande d'énergumènes met à sac le Monte Argentario, berceau des Passionistes. Épouvantés, les religieux se réfugient dans les bois environnants : le P. Vincent en est!

Il a dû fuir Rome, mais son âme est en paix. Envers et contre toutes les apparences, il prédit la fin de la bourrasque et annonce un prompt retour aux novices qui partent en exil. Comme toujours, ses prévisions s'avèrent justes. A Venise, le 30 novembre 1798, après un bref conclave, Pie VII est élu.

Au milieu de toutes ces vicissitudes le P. Vincent poursuit son métier de missionnaire et de saint. On l'empêche de prêcher? Son confessionnal lui suffit.

Il y aurait tout un livre à écrire sur ce directeur incomparable, qui attirait comme un aimant toute la Rome mystique de son temps. Combien d'âmes lui doivent leurs ailes, trop longtemps ligotées! Quel cortège de saints suit son sillage!

« C'est vrai — dit une de ses pénitentes avec un brin de dépit, — avec un tel confesseur on se sanctifie *par force*! »

Insigne contemplatif, il sait discerner les âmes et ne demande pas aux passereaux ce qu'il commande aux aigles. Sa direction, à l'exemple de celle de saint François de Sales, est merveilleusement dilatante, pacifiante et virile. Point de clichés : chaque âme, unique, doit suivre sa voie qu'il lui aide à dégager au milieu des broussailles des péchés qui l'obnubilent. Il la délivre, puis la livre à l'Esprit, directeur souverain. Cet effacement devant plus grand que soi, au service des âmes, est peut-être ce qu'il y a de plus ardu — pierre de touche de l'humilité d'un saint qui consent à disparaître pour qu'un Autre à sa place grandisse.

Nous trouvons parmi ses pénitents le B^x^ Gaspar de Bufalo, fondateur de la Congrégation du Précieux-Sang. A la veille de son ordination, il fut assailli par une telle tempête de tentations et de doutes qu'il était sur le point de renoncer au sacerdoce lorsque le P. Vincent, averti, le confirma dans sa vocation. Il ne cessa depuis à l'encourager et dénomma son institut un « brise-glaces » de la Réforme. Le saint pénitent lui voua une profonde amitié et ne cessa de le donner à ses fils comme exemple de toute perfection. « Rions à la gloire de Dieu, comme le veut Mgr Strambi », avait-il l'habitude de dire.

Leur correspondance, inédite, contient des passages exquis de tendresse, de finesse et de grâce.

C'est le P. Vincent de Saint-Paul qui lança au grand large l'âme de la bienheureuse Anna Maria Taïgi, mère de famille comblée de grâces à tel point insignes que son confesseur, épouvanté, avait refusé de la diriger, redoutant quelque illusion infernale.

La grande contemplative que l'Esprit mena jusqu'aux cimes au milieu des plus humbles travaux domestiques, entre les chaudrons et le linge à repriser, ne fut pas en reste avec son saint confesseur, qui recourait souvent à son « soleil » dans les plus graves affaires de l'Église et ne fut jamais déçu. C'est lui qui confia cette âme douloureuse, vouée par choix et par vocation à tous les affres de l'agonie, au jeune abbé Natali, qui se fit son plus fidèle témoin et secrétaire, consignant jour par jour, avec une fidélité scrupuleuse, ce que ses yeux voyaient, ce que ses oreilles entendaient.

Parmi les âmes privilégiées qu'il dirigea, il est juste de mentionner la vénérable Marie-Louise Maurizi, qui a porté ce beau témoignage : « Après Dieu, c'est à vous que je dois tout le bien de mon âme. »

D'une riche correspondance, presque entièrement détruite, on conserve onze lettres du P. Vincent adressées à cette fille de prédilection, de vrais joyaux de style et de doctrine.

Admirable unanimité des grands mystiques, si doux et si exigeants à la fois, poursuivant jusqu'aux derniers replis la volonté propre, tellement lente à mourir, infatigables à prêcher le saint abandon! Si l'accent diffère, quelle convergence du fond!

« Tout ce qui fait grandir le saint amour — lisons-nous —,

tout ce qui détruit notre volonté propre afin qu'elle se perde amoureusement en celle de Dieu, n'est point sujet à l'erreur. » « Laissez-vous porter amoureusement par Dieu; laissez-vous consumer dans le feu de son amour et abandonnez les cendres au souffle du Saint-Esprit. » « Vous pouvez suivre aveuglément tout ce qui vous porte à l'amour de l'abjection, à l'anéantissement, à la très sainte humilité. »

Tout est bois pour ce feu dévorant, même, surtout, les défauts : « Nos infidélités ne devraient pas nous décourager, bien au contraire, elles devraient nous porter à une plus vive confiance en Dieu. Qui se sait imparfait est plus proche de la vraie perfection. »

Ces lettres de direction nous donnent par ricochet quelque lumière sur la vie profonde de saint Vincent. Car de lui-même il ne parle jamais. Pas une note de ses retraites spirituelles, aucun fragment de journal intime ou de communication à son directeur ne viennent nous éclairer sur ce point. Son âme ressemble à un bel arbre mystérieux que l'on ne connaît qu'à ses fruits.

Il suffit d'un rapide inventaire de ses fils, de ses filles, hardiment orientés vers les plus sublimes sommets, pour deviner le foyer intime de ce magnifique rayonnement. Au tournant du dernier siècle, Rome lui doit les plus belles fleurs de son jardin mystique.

Le P. Vincent de Saint-Paul espérait ardemment pouvoir mourir comme le plus humble de ses frères, oublié et caché dans quelque coin de cette « solitude chérie » qu'étaient ses couvents.

Mais Dieu avait sur lui d'autres vues et de tout temps l'acheminait vers la plénitude du sacerdoce. La vie de l'humble religieux n'est qu'un admirable noviciat à cette haute promotion : la Grâce, sage maîtresse, forge depuis des années en ce beau métal les vertus requises pour un évêque. Les voici trempées dans le sang et dans les larmes. Le P. Vincent de Saint-Paul est prêt.

La nouvelle l'atteint comme un coup de massue, le 5 juillet 1801. En vain cherche-t-il à s'y dérober. En vain implore-t-il le secours de ses amis. Le Saint-Père est inébranlable et lui donne le coup de grâce. « Sachez, mon fils, que telle est la volonté de Dieu. »

Parole magique qui soudain l'accorde à ce qui lui semblait eut à l'heure au-dessus de ses forces. Le P. Vincent pleure et equiesce.

Le voici évêque, et non point pour rire! A cette nouvelle charge l se donnera sans réserve, corps et âme, renonçant d'un coup à out ce qui lui était cher, épousant de tout son amour cette Église ui se voue à lui en de mystiques accordailles. Dur virage à cinuante-six ans, dépouillement suprême! Ce religieux exemplaire, « règle vivante » et gloire de sa congrégation, restera toujours 'assioniste dans son cœur, mais devra sacrifier ses plus chères bservances à de nouveaux devoirs, et le fera sans hésiter. D'une onséquence de fer, il tire toutes les conclusions des prémisses u'il accepte amoureusement, mais avec un cœur qui saigne.

Son premier acte, c'est de préparer, face à Dieu, sa première ettre pastorale. Un chef-d'œuvre dans son genre, où transparaisent ses plus belles qualités de chef. Il signe dorénavant de son om de famille : Strambi.

Tout de suite après sa consécration, il rejoint son diocèse de olentino et Macerata, où l'accueille un délire de joie.

Les chroniqueurs ont consigné ses premiers actes. Tout d'abord, il convoque les pauvres et leur distribue les sommes considérables que ses bienfaiteurs lui ont offertes à son départ de Rome.

Puis c'est le tour des malades. Il les visite un à un, s'enquiert le leurs désirs et de leurs besoins et laisse dans les hôpitaux une raînée de charité qui embaume. Dorénavant « nos seigneurs les alades » y seront autrement traités.

Son troisième souci est pour les prisonniers. Il descend dans eurs geôles, les bénit, les embrasse, les encourage, les aide. Et 'est comme de la lumière dans leurs ténèbres qui fait fleurir 'espérance.

Après ses « enfants malheureux » vient le tour des « enfants eureux », c'est-à-dire des âmes à Dieu consacrées. Il visite tous es monastères de son diocèse, qu'il appelle « ses paratonnerres », t cause en particulier avec toutes les supérieures.

Puis c'est le tour des chanoines — qui lui donneront beaucoup e fil à retorde — et des curés des différentes paroisses, à qui il end personnellement visite : acte de courtoisie, mais aussi de

vigilance pastorale! Il tient à connaître ses ouailles, et aussi s
brebis égarées.

Enfin il convoque ses confrères pour prêcher une belle missio
dont il attend « un vrai renouveau » et le printemps des âme
Lui-même, naturellement, met la main à la pâte et, appliquan
avant la lettre les consignes de l'Action catholique, organise d
exercices « spécialisés », suivant les différentes professions, « ca
dit-il, les avocats ont besoin d'autres instructions et d'autre
semonces que, par exemple, les marchands ou les médecins :
chacun sa ration de vérité! »

Après ces actes préliminaires qui établissent les contacts, l
voici bien orienté et à même de donner toute sa mesure. Ceu
qui s'attendaient à un religieux timide et gauche au gouvernai
de cette barque toujours rétive qu'est un diocèse vivant doiven
bien reconnaître qu'ils se sont trompés. Mgr Strambi est de l
race des plus grands évêques et dispose par nature et par grâce d
ce don si rare qu'est l'autorité. Il saura se faire obéir.

En attendant, sa vie privée ne diffère point de celle d'un Passio
niste. La même pauvreté, peut-être même plus stricte encore, qu
ressemblerait à de l'avarice si les « chers pauvres » n'en étaien
pas les bénéficiaires. Mgr Strambi se prive de tout afin de pou
voir se livrer à de plus grandes largesses. Ses commensaux s'en
plaignent ? Il leur signale le Droit canon : *Duo fercula*, dit-il en
souriant, deux plats nous suffisent! Et il ne démordra jamais d
ce régime spartiate.

Tout est à l'avenant : sa « salle » de réception avec deux sim
ples chaises en paille, son « appartement » privé avec la dur
paillasse. Mais il y a un luxe auquel il ne saurait renoncer, e
c'est la proximité du Saint-Sacrement. Il se prévaut de ses droits
fait percer une fenêtre dans un mur mitoyen qui sépare sa « cel
lule » de l'église de Notre-Dame-de-la-Miséricorde et se trouve
ainsi face au tabernacle et à la statue de la Sainte Vierge. C'est là
qu'il « prend conseil », demande lumière et expose les affaires
les plus graves de son diocèse. A genoux devant son *finestrino*
il dépouille sa correspondance. Dieu seul sait, et la Madone, com
bien d'heures il a passé dans ce « coin de délices » en d'amou
reux colloques. Fidèle à la règle lorsque celle-ci ne porte pa
ombrage à ses nouveaux devoirs, il observe jalousement l'oraison

nocturne, se fait réveiller à minuit par un Frère convers qui l'accompagne, et s'attarde souvent comme s'il ne pouvait pas s'arracher à ce tête-à-tête ravissant. Lorsqu'un jour il se plaignit à son confesseur « de ne point avoir de temps pour prier » et que celui-ci lui demanda prudemment ce que cela voulait dire : « Cinq petites heures, — gémit Mgr Strambi, — *cinque orette*, voilà tout ce que j'arrive à donner. »

Le tabernacle l'attirait comme un aimant irrésistible. Il usait de pieux stratagèmes pour s'y attarder et semblait insatiable de la présence eucharistique. Toute sa vie il combattit avec acharnement les tristes hérésies qui éloignent de la communion fréquente et s'attaqua au jansénisme sous toutes ses faces et dans tous ses travestis. L'Italie lui doit grandement de ne pas y avoir succombé!

La prière était son « ravitaillement spirituel » et le temps qui lui restait semblait se décupler. Chaque vie de saint nous est un nouvel exemple de ces « heures à rallonges » qui gagnent en profondeur et même en longueur en proportion exacte de tout ce qui a été donné comme juste dîme à Dieu.

Comment trouvait-il le temps de tant faire ? C'est le secret de ces heures au creux de son *finestrino*. Le fait est qu'*après* il abattait la besogne comme un rude bûcheron de grands arbres. Pendant des années, c'est lui-même, de sa main et plume, qui répond à toutes les lettres, avec ce style unique et personnel que ne saurait imiter le meilleur secrétaire.

Il a pour terminer des trouvailles exquises. « *Mille saluti di paradiso* », écrit-il à ses pénitentes, ou bien : « Je vous cache dans le cœur de Jésus. » Mgr Strambi était un grand dévot du B[x] Claude de la Colombière et ne se lassait pas de prêcher la dévotion au Sacré-Cœur, jaillie du flanc transpercé de Jésus-Christ et tellement dans la ligne des Passionistes!

Quant aux prêtres et aux religieux, il les salue *in osculo sancto* ou par quelque réminiscence de son grand patron.

Il trouvait de longues heures pour les études et répétait souvent qu'un évêque doit sans cesse approfondir l'Écriture, la Doctrine, le Droit canon. Mais le gros de son temps était destiné à son peuple.

Point d'étiquette au palais épiscopal! Entre qui veut, et les plus pauvres sont les premiers bienvenus. Avec saint Charles Borro-

mée, Mgr Strambi avait l'habitude de dire : « L'évêque est un serviteur des âmes, un esclave de Jésus-Christ, un ouvrier de Dieu. »

Il n'y avait même pas d'horaire fixe pour les audiences. Il se sentait père, et un père est toujours prêt à recevoir ses enfants. Au début, il avait interdit qu'on le dérangeât pendant l'oraison, mais bientôt cette réserve fut supprimée et il se laissa « manger » comme et quand on voulait : toujours affable, souriant et radieux, trouvant le mot juste pour encourager, consoler, diriger. Si parfois pendant une audience il se présentait un cas difficile ou douteux, il s'excusait pour un instant, s'en allait prendre conseil à son *finestrino* et revenait avec la réponse toute prête qui s'avérait toujours la plus juste et la plus opportune. Il excellait dans la réconciliation d'inimitiés invétérées et tranchait les cas les plus épineux avec une clairvoyance merveilleuse. Combien de procès et de litiges se sont ainsi liquidés à ses pieds, dans sa minable « salle d'audiences »!

Mais le plus beau de son affection et de sa sollicitude pastorale allait aux prêtres, « ses fils de prédilection ».

Au début de son épiscopat, certaines réformes s'imposaient d'urgence. A l'abri de la guerre et d'un long interrègne (son prédécesseur ayant dû fréquemment s'absenter), certains abus s'étaient glissés dans le diocèse, avaient pris racine et commençaient à foisonner. Pour en venir à bout, il fallait deux choses qui rarement vont ensemble : beaucoup de fermeté et beaucoup de douceur. Mgr Strambi sut panser les plaies avec une main de chirurgien, mais aussi avec un cœur de père.

Il s'attaqua au mal à sa racine et résuma son diagnostic en peu de paroles : « manque de vie intérieure ».

« Comment voulez-vous — disait-il à ses prêtres — qu'une lampe brûle s'il n'y a pas d'huile dedans ? Vos cœurs ressemblent à des lampes éteintes si vous ne les remplissez pas de l'huile de la sainte oraison. »

« Le salut d'un prêtre qui prie — disait-il encore — me semble assuré, même s'il a des défauts, mais malheur à celui qui ne trouve même plus une demi-heure pour sa méditation ! »

Manque de temps ? Allons donc! Certes, Mgr Strambi ne s'érigeait pas en exemple, mais combien de saints, géants d'efficience

parce que hommes d'oraison, corroborent sa thèse du « temps accordéon » qui s'étire dans la mesure exacte de « sa dîme consacrée à Dieu ».

Oui, « un prêtre qui ne prie point est sans excuses ». Il le doit non seulement à son âme, mais à son peuple! « Ce n'est pas le peuple qui est pour le prêtre, c'est le prêtre qui est pour le peuple! » Son office, son oraison sont toujours *pro populo* : ont un caractère public.

Pour faire entendre raison aux plus endurcis, il les envoyait tout simplement faire une retraite. C'était sa « méthode » préférée, ce tête-à-tête avec le Maître qui ne châtie que parce qu'il aime. Il était rare que les délinquants, après quelques jours de prière et de solitude, ne vinssent à résipiscence. Lorsqu'on lui reprochait la douceur de ses châtiments et la facilité de son pardon (au XVIII[e] siècle, en Italie, les peines ecclésiastiques étaient d'une autre taille!), Mgr Strambi répondait en souriant : « Que voulez-vous? Je ne vois pas leur cœur. Je m'en tiens à leur parole. S'ils me demandent pardon, comment refuser? »

C'est lui-même qui prêchait la plupart des retraites sacerdotales. Avec quelle ferveur n'exhortait-il pas ses prêtres à se sanctifier! « Ils étaient douze à convertir le monde — disait-il —, et maintenant nous, qui sommes tellement plus nombreux, nous n'arrivons pas à bout d'une paroisse. » Et pourquoi ? « Parce que nous ne sommes pas des saints. »

Il signalait deux sources de sainteté sacerdotale : la messe et le bréviaire. Et il ne se lassait pas d'insister sur l'importance de l'action de grâce, ce cœur-à-cœur avec le Christ, après la communion. « Si vous ne la faites pas, vous êtes pires que ces bourreaux qui descendaient du Calvaire en se frappant la poitrine. »

Il ne tolérait aucune négligence dans l'observance des rubriques et se donna beaucoup de mal pour inculquer à ses chanoines un grand respect de l'office publiquement récité.

C'est au manque d'instruction qu'il attribuait la plupart des abus et les déficiences du clergé. « La science sacrée — disait-il — est le huitième sacrement de la hiérarchie. » Qui la néglige s'expose aux plus graves erreurs et au lieu d'éclairer le peuple le plonge dans l'ignorance. « L'instruction insuffisante des prêtres

est à la base des mouvements athées, de l'indifférence religieus
et de beaucoup de vices. »

Il s'appliquait à remédier au mal en organisant des concour
dont dépendait toute promotion, soit à une cure, soit au Chap
tre. Point d'acception de personnes! Les recommandations n
faisaient que nuire à la cause des protégés. Il faisait sienne l
maxime de saint Bernard : « *Pro quo rogaris, sit tibi suspectus.*
Ce simple fait signifiait une vraie révolution dans les mœurs d
son temps — et lui valut d'innombrables ennuis. Pour éluder so
verdict impartial, les ambitieux recouraient à Rome et arrivaien
parfois à avoir gain de cause contre leur évêque, qui avait d
mal à déjouer certaines intrigues.

Mais c'est le choix des confesseurs qui lui donnait le plus d
souci. Il répétait souvent les paroles de Pie V : « La conversio
du monde dépend des confesseurs. » « Comment, ajoutait-il, gué
rir des malades s'ils ne jouissent pas eux-mêmes d'une robust
santé? Comment allumeront-ils dans les âmes le feu de la cha
rité si eux-mêmes n'en sont pas consumés? On ne donne que c
qu'on a ! »

D'une douceur proverbiale, Mgr Strambi savait être inflexibl
lorsqu'il s'agissait de l'honneur de Dieu et du bien des âmes. S'
accueillait les fils prodigues avec une tendresse paternelle, il lu
fallait des preuves de vrai repentir et de conversion totale avan
de leur confier ce qu'il y a au monde de plus précieux : la charg
des âmes.

Il est plus urgent de former que de réformer ! Mgr Stramb
vouait à ses séminaristes une sollicitude sans bornes et les appe
lait « la prunelle de ses yeux » et « l'espoir de son diocèse ».

A son arrivée à Macerata il n'y avait, au dire des témoin
qu' « un squelette de séminaire ». Mgr Strambi le restaura, a
matériel et au spirituel, et s'appliqua lui-même avec un soin j
loux à trier les vocations. « Je n'en veux pas beaucoup, mais de
sûres — disait-il —, ce n'est pas le nombre des prêtres qui sanc
tifie le peuple, mais leur esprit surnaturel. »

Il réussit à introduire, peu à peu, la communion quotidienn
et recommandait sans se lasser l'étude du chant grégorien -
deux réformes qui nous le montrent bien en avance sur son temp
épris de polyphonie et teinté de jansénisme.

Les chroniqueurs nous rapportent des traits charmants de sa charité paternelle qui n'admettait point de distances factices entre évêque et ses fils de prédilection. Lorsqu'un clerc mal avisé le traitait pompeusement de *Vossignoria illustrissima*, il l'interrompait en riant : « Quelle perte de temps, mon fils ! L'évêque est père, on lui dit « mon Père » tout court. » Et il les mettait en confiance avec une exquise simplicité.

Tout lui servait de leçons de choses pour porter leurs âmes vers Dieu. Ce grand ascète était un énamouré de la nature imprégnée de traces divines et disposée en un immense orchestre. « Voyez-vous ces hirondelles? disait-il, extasié. Savez-vous ce qu'elles font ? Elles louent Messire Dieu ! Comment donc nous autres, créatures raisonnables, ne ferions-nous pas comme elles ? »

Il détestait la mélancolie et disait souvent : « Riez, mes enfants! L'amour est joyeux! »

Aucun sacrifice ne lui paraissait trop grand pour seconder leurs études et il dota son séminaire d'une magnifique bibliothèque, qu'il ne cessait d'agrandir en quêtant des livres chez de riches amis. Pour entrer dans son séminaire il fallait une vocation sûre, mais pour mériter la grâce de l'ordination il fallait en plus une très solide formation philosophique et théologique « qui permette au prêtre de faire face aux erreurs de son temps ». Et c'était toujours le même refrain : telle est l'insigne grandeur du sacerdoce que la qualité doit toujours l'emporter sur la quantité.

Il tenait par-dessus tout à la beauté de la maison de Dieu et employait tout son zèle à lui redonner sa splendeur. En une époque tourmentée, ce n'était point chose facile. Mgr Strambi le savait bien et exigeait des sacrifices héroïques en payant tout d'abord de sa propre personne. Que lui importait de réduire sa *mensa* épiscopale au strict minimum et même de jeûner au pain et à l'eau si à ce prix il pouvait restaurer une église ? Entraîné par un tel exemple, les curés zélés de son diocèse se dépensaient, eux aussi, sans compter. Quant aux autres... Ah! les larmes qu'a pu verser le saint évêque pour obtenir leur conversion! Les jeûnes et les pénitences qu'il jeta en leur faveur dans la balance de la Justice outragée! Ces paroles enflammées qui essayaient de fondre des cœurs endurcis ! A bout d'arguments, lui, l'évêque, se

jetait aux pieds du coupable, le suppliait d'avoir pitié de sc âme.

Lorsque le père n'y pouvait rien, il fallait bien que le juge prononçât, et plus la patience avait été longue, plus le verdict faisait sévère. Les impénitents se voyaient rigoureusement élc gnés *a sacris*.

Mgr Strambi attribuait à l'ignorance religieuse la plupart d maux de son temps : comme l'avenir devait lui donner raison moissonnant l'ivraie amère de trop longues omissions! Après l séminaristes, la jeunesse bénéficia de sa plus tendre vigilance. multiplia les cours de catéchisme et de la doctrine chrétienne ne se lassait pas de rappeler aux parents qu'ils rendraient comp à Dieu de toute négligence dans l'instruction religieuse de leu enfants. Souvent il leur prêchait lui-même, avec une candeu exquise, se faisant petit avec les tout-petits. Sa plus grande jo était de leur conférer le sacrement de la confirmation, et aucu fatigue ne lui semblait trop grande lorsqu'il s'agissait de confi mer *in extremis* de petits moribonds. On l'a vu faire des kilom tres à pied, en pleine nuit, sous la pluie et dans la boue, lorsqu rapporte un chroniqueur, « un *vetturino* n'aurait pas mis son n dehors pour tout l'or du monde », afin de rejoindre un bébé ag nisant ; et lorsqu'il craignait d'arriver trop tard, les passan voyaient son beau visage tout baigné de larmes.

Nous aimons l'imaginer entouré d'enfants, lui qui avait a plus haut point cet esprit d'enfance qui est la clef du Royaum S'il les aimait « comme sa plus belle espérance », les enfants, sensibles à l'attrait mystérieux de la sainteté, le lui rendaie bien.

— Fra Giovanni Antonio — demanda-t-il un jour à un Frè Passioniste —, qu'est-ce qu'un évêque ?

Et le Frère Jean-Antoine, formé à l'école du saint, de répo dre :

— C'est le père des pauvres.

— Bien répondu — jubila Mgr Strambi —, mais ce n'est p tout. L'évêque est non seulement le père des pauvres, il est aus leur serviteur.

Et il avait l'habitude de dire, lorsqu'on s'étonnait à voir s

largesses : « Les pauvres sont mes maîtres. Je ne suis que leur intendant. Lorsqu'ils me demandent l'aumône, ils ne font que réclamer ce que je leur dois. »

Une longue et fidèle familiarité avec les Pères lui avait appris à bien connaître une doctrine trop oubliée au XVIII[e] siècle : celle du Corps mystique. Il voyait dans les pauvres les membres souffrants de Jésus-Christ, d'autant plus dignes d'amour que plus délaissés.

Son cœur se fendait de ne point pouvoir les secourir tous et il se faisait mendiant pour aider les mendiants. Gare au riche qui lui refusait son obole! Il avait pour stigmatiser l'avarice des paroles cinglantes! En temps de disette, la vision des affamés l'obsédait. « Entendez-vous — disait-il à son secrétaire — comme les pauvres *hurlent* de faim ? » C'était le grand silence de la nuit, mais son cœur de père percevait la lointaine clameur des miséreux.

Il donnait sans compter, sans penser au lendemain. Lorsqu'on lui faisait des objections, il répondait : « L'aumône est fruit de charité, et la charité n'a point de limites. *Dieu n'est pas pauvre!* »

Il se privait de tout, même du nécessaire. Malgré son âge et ses infirmités, il refusa jusqu'au bout d'aller en carrosse et ne sortait qu'à pied. Lorsqu'on lui en fit de respectueuses remontrances il répondit : « Mais voyons donc : si je dois entretenir un cocher, et des chevaux, et un carrosse, qu'est-ce qui me restera pour mes pauvres ? »

Faute de carrosse, un plus rare phénomène signalait ses sorties : ce cortège de pauvres, haillonneux et triomphal, qui lui faisait escorte. Il suffisait qu'il franchît la porte de son palais pour que soudain et de toutes parts surgissent des miséreux, plus affamés encore de bonnes paroles que de pain. Il leur disait parfois, tout contrit : « Mes enfants, je n'ai plus rien! » Ils n'en faisaient pas cas et le suivaient quand même.

Lorsqu'il était à bout de ressources, Mgr Strambi n'hésitait pas à vendre ou à mettre en gage les vases sacrés.

Naturellement il payait surtout de sa propre personne, et son vestiaire était à tel point miteux qu'on l'aurait pris pour le plus pauvre curé de campagne. Tout le linge dont tâchaient de le pourvoir de braves Philotées s'en allait illico vers ses « vrais

destinataires », les pauvres. Des amis surprirent plus d'une fois le saint évêque une aiguille à la main et reprisant ses chemises bonnes pour le rebut. Il souriait alors, et pour se donner une contenance : « Voyez-vous ? Je m'occupe un peu pour fuir l'oisiveté. »

A sa dernière maladie on ne trouva pas dans ses armoires une seule chemise de rechange. « Il mourut — dit le chroniqueur — dans une chemise qui n'était pas à lui, dans un lit emprunté et fut enseveli dans un tombeau étranger... »

Et pourtant cet humble, ce pauvre, ce doux de cœur savait porter très haut sa dignité éminente et fut d'un courage à toute épreuve.

« Mon ami — dit-il un jour à quelqu'un qui voulait l'intimider —, sachez que je ne crains personne au monde, sauf Dieu et le pape. »

Chaque saint est une *coincidentia oppositorum* et harmonise dans la lumière de l'Esprit ce qui semble inconciliable à nos courtes vues humaines. Mgr Strambi dérouta plus d'une fois ses adversaires qui tablaient sur sa douceur : « Dites tout ce que vous voulez contre Vincent Strambi, mais respectez l'évêque. » S'il accepta sa charge à contre-cœur et en tremblant, aucune puissance au monde ne put, dans la suite, l'induire au moindre compromis, à une ombre de démission. Et sa force fut soumise à des épreuves si rudes et de telle envergure que, sous leur poids, plus d'un évêque et non des moindres avait fléchi.

Il y aurait un beau livre à écrire sur la résistance spirituelle de Mgr Strambi face au dictateur; un livre instructif et d'une actualité poignante. Dans cet article où nous nous limitons à tracer la silhouette spirituelle du saint évêque, il ne nous est pas possible de reproduire les péripéties historiques où il fut engagé ni les événements qui réclamèrent son concours. Il suffit de rappeler — à vol d'oiseau — le grand duel qui, une fois de plus dans l'histoire, mit aux prises Pierre et César.

Lutte combien inégale sur le plan des armes visibles! Devant l'ombre gigantesque du grand Corse, toute l'Europe plie. Ivre de victoire, il croit pouvoir en finir avec ce blanc vieillard qui le nargue par son silence, par le fait même qu'il existe!

César commence toujours par vaincre. C'est dans les règles du
n. Les liens de Pierre conservés à Rome en sont un vivant sym-
ole!

Le Père humilié doit fuir. Ce n'est pas assez. Napoléon veut
voir plier devant lui, comme ce cortège de monarques rivés
son char triomphal. Et c'est le rapt du pape, les chemins amers
e l'exil, Fontainebleau. Le grand scandale du droit vaincu, la
roix une fois de plus haut dressée en signe de contradiction.

Avec le recul de l'histoire et le temps qui pacifie, il nous est
fficile d'imaginer l'effervescence des esprits en l'an 1810, apo-
ée de la gloire de l'Invincible. Le pape est en son pouvoir, c'est
i qui l'a couronné! En montrant son diadème, Napoléon s'é-
rie : « Dieu me l'a donné! Gare à qui le touche! » Et c'est la
éroute des faibles.

Au temps des grandes épreuves, il ne suffit pas d'être bon chré-
en. L'exemple de l'Italie au début du siècle dernier nous le mon-
e bien. Lorsque le vice-roi, résidant à Milan, essaie d'extorquer
ux évêques un serment de soumission, la plupart plient. Ne les
ccablons pas. Certaines apparences pouvaient faire croire que
était l'unique planche de salut. L'héroïsme ne s'improvise
as et il faut un long entraînement silencieux à l'école de l'Es-
rit pour pouvoir, le moment venu, faire face.

Mgr Strambi fait face et dit « non ». Comme tous les évêques
réfractaires », il est condamné à l'exil. Son cœur se fend de
evoir quitter son cher diocèse, il prévoit les ravages que cau-
era son absence, mais sa résolution est prise, il demeure in-
exible.

Butin déconcertant pour les seigneurs de l'heure qui ne savent
op que faire de ce pauvre intrépide qui quitte son évêché avec,
our tout bagage, son bréviaire et son crucifix dans la main.

— Où est votre carrosse, monseigneur?

— Je n'en ai pas, allons à pied.

« Alors, rapporte le chroniqueur, le préfet loua une voiture et
ut la payer de ses propres deniers », ce qui, certes, ne le réjouit
as, mais il craignait une émeute du peuple inconsolable, pressé
ur le chemin, et voulut aller vite.

L'exil, ou plutôt la déportation, pour employer un terme plus
à la page », dura cinq ans. Ce ne fut pas certes le martyre, au

grand regret du saint évêque! Il compléta par sa propre indust
ce que lui épargnèrent ses bourreaux, et mena chez de puissan
amis une vie à tel point mortifiée qu'on le soupçonna à jus
titre d'avoir offert sa vie en holocauste, pour l'Église, à la Justi
outragée.

Tout Milan, où il résida « en liberté surveillée », fut embaun
du parfum de ses vertus, de sa charité et de sa sagesse. La ma
sarde qu'il choisit pour logement devint le rendez-vous des pe
sonnages les plus éminents et des pauvrs les plus déshérités.
se tenait si tranquille, privé par décret de toute faculté d'ag
heureux de retomber, comme un poisson dans l'eau, dans
chère vie de Passioniste — et voici qu'une attraction invincib
oriente vers sa cachette ce qu'il y a de plus noble et de pl
douloureux à Milan. La sainteté est comme du miel qui attire l
mouches et se laisse bien volontiers dévorer! Adieu, chère so
tude! Le roide escalier du Palazzo Lita qui mène vers sa ma
sarde craque sans cesse sous le poids de pas précipités, et la sa
d'attente de Mgr Strambi, je veux dire cette petite pièce minab
avec deux escabeaux, ne désemplit pas. S'il espérait se repos
en exil, le voici détrompé.

Au milieu de l'effervescence générale il garde son calme. I
un mot d'amertume pour qui l'a condamné à quitter son diocè
Frère Camille, qui n'est pas un saint, lui en fera un jour grie
« Vous n'en dites pas du mal, dit-il, mais vous n'en dites p
non plus du bien. Or, il n'y a que le diable à qui vous ne tro
viez aucun bien. Par conséquent vous êtes bien de mon avis lo
que je dis tout haut ma pensée ! »

Mgr Strambi sourit et ne répondit pas.

C'est de l'époque milanaise que datent ses plus belles lettres
direction, qui mériteraient une publication spéciale tant elles so
riches de doctrine et bienfaisantes, surtout pour des âmes tin
rées. Car Mgr Strambi est le saint de la Belle Espérance. C'
sous ce vocable qu'il invoque Notre-Dame. C'est lui qu'il inc
que à qui l'approche, en des termes si enflammés qu'après
moment d'entretien le moindre doute en l'amour qui nous po
suit pour nous combler paraît un crime et un non-sens.

« Notre grand Dieu est si bon et ne tient pas compte de vétill
Ce qu'il faut, c'est suivre toujours, et sans se lasser, le chem

de l'amour. Il plaît tellement à Dieu que nous ayons une grande idée de sa bonté, laquelle est infinie. Brûlez dans le feu du saint amour les épines de toutes ces réflexions qui étouffent la paix de votre cœur. Traitez votre esprit *avec une grande courtoisie*; ne le condamnez pas, ne *l'avilissez pas*, faites-lui confiance. Confiance, confiance qui nous donne des ailes pour voler jusqu'à Dieu. Ne vous tourmentez aucunement de votre mauvaise humeur, de cet assaut de réflexions désagréables qui vous piquent comme autant d'épines et vous embrouillent l'esprit; méprisez tout cela hardiment et allez de l'avant avec une sainte liberté, comme si de rien n'était. »

Après saint François de Sales je ne vois personne, même parmi les saints, qui ait mis les âmes au large comme Mgr Strambi.

La chute de Napoléon, qui le 11 avril 1814 signa son abdication dans ce même palais de Fontainebleau où il avait tenu le pape prisonnier, mit fin à l'exil des évêques « réfractaires ».

Pendant tout le temps de son absence, Mgr Strambi avait maintenu avec son diocèse un contact clandestin et plein de sollicitude. Les lettres qu'il écrivait à son vicaire général sont un vrai *vade mecum* de confiance et d'abandon à la « très douce volonté de Dieu ». Point d'anticipations sur l'avenir : « Ne soyons pas impatients de connaître les desseins de la Providence, mais attendons dans le silence et l'espoir. » Et ailleurs, en vrai Passioniste : « Voyez le Christ, premier évêque de l'Église, cloué à la Croix. Voudrions-nous que l'on nous traite autrement ? A Dieu ne plaise! S'il y a quelque chose à souffrir, souffrons-le avec joie. »

Son retour fut une apothéose. Et il se mit aussitôt à relever « sa maison en ruines ». Ce qui veut dire que le palais épiscopal passa en dernier lieu et même ne passa pas du tout. Ayant appris le devis des réparations à faire, Mgr Strambi s'écria : « Dépenser tout cet argent ! Et pourquoi ? Pour tapisser des murs ? *Parietes non algent !* Les murs ne tremblent pas de froid. Or j'ai une foule de miséreux qui grelottent. »

Pour éviter des frais, il transféra sa résidence au séminaire et y vécut dans le dénuement.

Plus d'une fois encore, sa force d'âme fut mise à l'épreuve. Il nous plaît de le voir, tel un nouveau saint Léon, barrer le chemin à une armée en déroute, aux portes de sa ville, et faire face à

Joachim Murat, en pleine débâcle. « Il ne passeront pas », avait-il assuré. Eh oui, pour passer ils auraient dû fouler son corps.

Amis et ennemis étaient d'accord pour lui rendre hommage, et il n'y a rien d'aussi significatif que cette crainte révérentielle qu'il inspirait à ses adversaires.

Il se sentait père de son troupeau, surtout père, et ne cessait d'intercéder en sa faveur auprès des hommes et auprès de Dieu. Aux heures de danger, c'étaient de vrais corps à corps avec la Justice, jour et nuit, jusqu'à ce qu'il eut gain de cause. Comme tous les saints, il savait bien que Dieu aime qu'on l'importune, et même, parfois, qu'on le bouscule avec une violente insistance, à l'instar de ce voisin en pleine nuit réveillé et harcelé dont nous parle l'Évangile. Eh bien, lorsqu'il s'agit des siens, Mgr Strambi n'hésite pas à « harceler » Dieu, et il le fait si bien que Dieu l'écoute toujours. Alors, « le regard enflammé et le visage transfiguré », le voici qui parcourt les rues de sa ville pour rassurer le peuple : « Rentrez tranquillement dans vos maisons, bonnes gens : Dieu nous a exaucés, la Madone nous a obtenu cette grâce! » Et le peuple a tellement foi en sa parole qu'il se rassure soudain, tandis que, aux portes de la ville, la bataille fait rage.

Après la guerre, ce fut son cortège inévitable : l'épidémie et la disette, triple fléau dont Dieu se sert pour châtier les méchants, réveiller les âmes engourdies et obliger les saints à donner leur pleine mesure. Plus que jamais Mgr Strambi se fit tout à tous, et surtout aux miséreux. Ses ressources furent vite épuisées. Alors il en appela aux riches et fit si bien qu'à sa parole enflammée les bourses les plus sordides se desserraient. On avait beau murmurer avant chaque sermon, dénonçant ces nouvelles *strambalate*, comme on appelait les stratagèmes du saint évêque. Dès qu'il ouvrait la bouche pour plaider la cause de ses enfants malheureux, les plus endurcis éclataient en sanglots et accouraient avec leur offrande. Son éloquence — tous les témoignages concordent — était d'une force irrésistible.

L'Italie est en ébullition. Les sociétés secrètes pullulent. Macerata devient le théâtre de complots sinistres. Les *carbonari* préparent leur nuit de Saint-Barthéleiny.

Comment le saint déjoua-t-il ces plans ? Le fait est qu'il avertit

à temps les autorités publiques — et attribua le sauvetage à la Madone.

Naturellement il était le premier visé — et n'en avait cure. Jamais il ne consentit à sortir avec une garde du corps. Ses bons anges lui suffisaient. Un jour on lui tendit un guet-apens en l'appelant auprès d'un prétendu moribond qui avait reçu l'ordre de l'assassiner. Mgr Strambi s'y rendit en toute hâte, mais, chemin faisant, il s'arrêta soudain, soupira et dit à son compagnon interdit : « Trop tard! il vient d'expirer. » En effet, le traître venait d'être frappé d'une mort soudaine et mystérieuse.

A qui le mettait en garde, il répliquait en riant : « Pourquoi donc aurions-nous peur ? La Madone nous protège de tout mal. »

S'il eut à souffrir de ses ennemis, certains amis lui infligèrent des peines bien plus cruelles. Calomnies, médisances, insultes, outrages — tout y passe dans la liste douloureusement monotone de ses épreuves. Et on ne se lasse pas d'admirer ce vieillard qui laisse piétiner Vincent Strambi tant qu'on veut, à cœur joie, mais ne cède pas d'un pouce ses droits d'évêque et de pasteur, trop heureux de ressembler au Christ crucifié et chef comme lui jusque sur la croix.

Mgr Strambi a soixante-dix-huit ans. Depuis longtemps déjà il implore le pape de lui accorder sa démission. Pie VII est inflexible. Mais voici son successeur, Léon XII, qui lui concède, enfin, la faveur demandée, à une condition : qu'il s'installe au Quirinal et devienne son conseiller.

Pauvre Mgr Strambi, qui rêvait d'une retraite définitive dans quelque couvent de sa congrégation! Il a beau mettre en avant son indignité (lui qui signait *episcopellus*, tant il se sentait méprisable), sa décrépitude (par nature et par grâce il s'était maintenu très jeune d'esprit et sa belle intelligence n'était nullement ternie), le salut de sa « pauvre âme », — rien n'y fait. Le pape n'admet aucune objection, il faut obéir.

« Quelle lourde croix — gémit Mgr Strambi —, ce sont mes péchés qui me l'ont value. » Et il demande à son entourage de prier avec ferveur, afin que, à la Cour, « il ne se pervertisse ».

Macerata est inconsolable et son évêque l'est aussi. Mais Dieu,

qui réconforte les humbles, lui annonce son proche trépas. Dès qu'il est question de saint Sylvestre, jour de sa naissance, son visage se rassérène; il y fait lui-même de mystérieuses allusions, que l'on comprendra plus tard, lorsque sa bienheureuse mort coïncidera avec son anniversaire.

En attendant le voici au Quirinal, vivant comme un moine et plus que jamais jaloux de la sainte pauvreté. Chaque jour le pape le convoque, lui demande conseil et passe avec lui de longs moments.

Mgr Strambi ne se fie pas seulement à ses lumières. Il en appelle au « soleil » de son ancienne pénitente, l'exquise et douloureuse Anna Maria Taïgi, dont le P. Bessières nous a tracé un si émouvant portrait.

Cette femme illettrée, mère de famille et dont le mari n'est pas encore transformé en agneau, a reçu le don de voir l'avenir comme on lit dans un livre. Il suffit qu'elle fixe son divin soleil pour savoir exactement ce qui se passera en tel endroit, tel jour. Terrible présence de l'avenir qui lui est une lente agonie! L'Église en profite : chaque soir son confesseur et secrétaire — l'abbé Natali, à qui Mgr Strambi l'avait jadis confiée — se rend en secret au Quirinal, prend note des affaires importantes qui furent à l'ordre du jour et les soumet à la voyante. Puis il rapporte au saint évêque les réponses de l'humble femme, et le Saint-Père — qui est du complot — les suit fidèlement.

Jamais il n'y eut de plus sages conseils couronnés de plus heureux effets! Les actes de béatification d'Annette Taïgi l'attestent, sous la foi du serment d'innombrables témoins, pour la plupart bénéficiaires de ces avis. Et il nous plaît d'évoquer l'exquise complicité d'un grand pape, d'un saint évêque et d'une pauvre femme à qui Dieu manifeste de préférence ses plans et ses vouloirs. Ce va-et-vient du Quirinal à l'humble taudis où habite Annette avec sa tribu, l'abbé Natali, tout affairé et portant au Saint-Père la révélation d'un nouveau complot qui sera maintenant facile à déjouer, Annette levant les yeux du linge qu'elle reprise sur son soleil qui ne ment jamais... quel beau sujet de roman, si ce n'était strictement vrai !

Cependant Mgr Strambi a hâte de prendre congé. Il sait son départ proche et attend l'heure de la Providence.

Cette heure sonne lorsque Léon XII, gravement malade, semble la mort. Convoqué en pleine nuit, Mgr Strambi demande l'autorisation de célébrer la sainte messe pour la guérison de l'auguste agonisant. Puis, le visage rayonnant : « Courage, Saint-Père, je connais quelqu'un qui a offert sa vie pour vous. »

Il n'a pas terminé son action de grâces lorsqu'on lui annonce que le pape est guéri. Une soudaine amélioration s'était produite pendant la messe. La fièvre est tombée d'un seul coup, les douleurs ont disparu.

Mgr Strambi lève les yeux au ciel et dit à voix basse : « Mon Dieu, merci d'avoir accepté le sacrifice; Sainte Vierge, merci de m'avoir exaucé! »

Il ne fit jamais de confidences plus explicites, mais les faits sont assez transparents pour ne laisser aucun doute. C'est lui-même qui avait offert sa vie pour le pape.

La guérison miraculeuse s'était produite la nuit de la veille de Noël. Le 28 décembre, à table, Mgr Strambi fut frappé d'apoplexie.

Il demeura lucide, mais complètement paralysé et incapable de desserrer les dents, lui qui désirait tant partir muni du Viatique!

L'abbé Natali courut chez Annette. Elle reprisait des bas, et, ayant entendu la triste nouvelle, mit sa tête entre les mains, pria un instant, puis leva les yeux vers le ciel et dit : « Avertissez ceux qui assistent Monseigneur que demain à l'aurore, dès le début de la sainte messe, il aura l'esprit lucide et libre, qu'il pourra communier et même faire son action de grâces; puis de nouveau il perdra connaissance et passera ainsi à l'éternité. »

Ce qui se vérifia à la lettre. Le dernier regard et la dernière pensée du saint évêque furent pour sa croix de Passioniste qu'il avait tant aimée, sans cesse prêchée et contemplée de tout son amour. C'était le 1er janvier 1824.

Il fut enseveli dans la basilique des SS. Giovanni e Paolo, tout près du tombeau de son saint fondateur. Et ce fut une pluie de miracles. Depuis longtemps la voix du peuple l'avait proclamé saint et chaque jour semblait manifester davantage la puissance de son intercession. Combien de détails savoureux dans la liste interminable des guérisons qui lui sont attribuées! Ainsi cette

brave mourante de Civitavecchia qui se trouva encore assez
force pour le mettre au pied du mur : « C'est le moment de mo
trer, Monseigneur, que vous êtes vraiment un saint. »
Elle guérit instantanément. Les saints, eux aussi, aiment p
fois qu'on les bouscule!

Aujourd'hui, c'est l'apothéose définitive. Et Dieu, qui f
toutes choses « avec poids et mesures », nous adresse certain
ment, par l'entremise de saint Vincent Strambi, quelques leço
de puissante actualité. Je l'ai suggéré au début de cet article,
le répète pour finir : il est « nôtre » parce que saint évêque
parce que Passioniste.
A une époque troublée et pleine de douloureux désarrois,
propose le clair exemple des plus hautes vertus pastorales et d
plus nettes fidélités. « Où est Pierre, là est l'Église » : hélas! a
jourd'hui comme de son vivant, de tristes hérésies essaient
battre en brèche ce roc où s'enracine tout l'édifice de l'Égli
L'autorité du Saint-Père, sa mission et sa personne sont visé
comme jamais encore dans l'histoire. L'épiscopat devient chaq
jour davantage un appel au martyre, et il y a des pays où l'uni
avec Rome se paie au prix du sang.
C'est l'heure des évêques et il est bon que se multiplient leu
saints modèles et patrons. La longue et belle vie de Mgr Stram
se prête à des méditations fécondes et peut devenir une école
magnifiques entraînements. D'autant plus que ce vieillard no
apparaît tenant par la main « la petite fille Espérance ». Il a f
confiance à Dieu et à l'histoire qui n'a qu'un sens : le sens
Dieu. Au plus noir des événements, il n'a jamais vu noir. Que
leçon pour nos courtes fidélités et pour ces tiédeurs que Di
vomit !
S'il a fait face, toujours et partout, c'est qu'il ne cessa
méditer la Croix. Et voici la deuxième leçon qu'il nous propos
sa leçon de Passioniste. Nous avons beau faire, rien n'y pe
changer : nous sommes nés, nous vivons en une époque *cru
fiée.* Trop de chrétiens essaient d'éluder la question en cacha
comme l'autruche la tête dans le sable. Le vent de l'histoire r
que d'emporter tous les abris; tôt ou tard, chacun de nous se
confronté avec la croix toute nue. Ce scandale. Ce signe de co

tradiction. Cet arbre de salut. Car *la croix est à la fois tout cela*, selon qu'on l'accepte ou qu'on la refuse, qu'on l'embrasse ou que l'on crache dessus. Mieux vaut ne pas attendre l'heure de la suprême confrontation pour apprendre à l'épeler. Or, dit saint Vincent Strambi, la Croix signifie Amour. Ce bois est à jamais le lit nuptial d'un Dieu étreignant d'amour toute douleur humaine. Il la fait sienne, il l'étreint — pour la transfigurer. La croix est à la lettre « mort de la mort » et rédemption de toute souffrance. Loin de boucher l'horizon — comme pensent tant de nos contemporains et pas mal de chrétiens —, elle ouvre toutes grandes les perspectives sur la gloire du troisième jour. Dans le grand rythme de l'œuvre salvifique, le *Lama sabachtani* débouche en plein *Alleluia*. A la trace de saint Paul, son patron en religion, saint Vincent Strambi ne se lasse pas d'enseigner qu'il suffit de « savoir Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » pour faire foi à Dieu et à l'homme et pour devenir un grand, un très grand saint.

C'est là son message de Passioniste et la leçon que l'Église, aux écoutes de l'Esprit, maître de l'histoire, propose à notre époque.

Maria Winowska.

Chroniques

L'ÉGLISE, ÉDUCATRICE DE LA CHARITÉ

Le LXV^e^ Congrès des Œuvres s'est tenu à Lyon, du 11 au 15 avril, autour de ce thème : « L'Église, éducatrice de la charité. »

Le sujet était magnifique et opportun : l'un des symptômes les plus typiques du travail qui se fait actuellement dans l'Église de France est cette redécouverte du commandement du Seigneur. C'est là le fruit sans doute d'une lecture plus directe et plus fréquente du Nouveau Testament, d'un effort d'authenticité du travail apostolique, mais aussi du dialogue des chrétiens avec les courants d'idées du moment : existentialisme (qui met l'accent sur le rôle du prochain dans l'éveil et la structure du moi), communisme (par l'importance qu'il donne à la vie communautaire), personnalisme (par le respect sacré qu'il donne à la personne humaine).

Le Congrès des Œuvres avait donc devant lui une tâche magnifique, mais écrasante. Peut-être était-il même trop tôt pour l'aborder dans un congrès : le travail qui se fait actuellement dans l'Église sur ce point étant encore confus et localisé à quelques équipes.

Malgré la richesse des rapports et à mesure que le congrès se déroulait, j'étais de plus en plus enclin à penser — et pourquoi ne l'avouerais-je pas ici ? — que les quelque mille deux cents prêtres et séminaristes, les cinq cents religieuses et les deux cents laïcs présents ne savaient pas exactement de quoi il était question. Cela apparaissait surtout dans les carrefours, rencontres et discussions. Ce qu'on entendait par charité me paraissait bien vague, les conceptions qu'on s'en faisait semblaient même divergentes. Beaucoup pensaient d'abord à un devoir, à une pratique, à des œuvres. D'autres — c'étaient les jeunes — semblaient la confondre avec tout amour un peu noble et gratuit, et j'ai entendu avec horreur parler de « charité

naturelle », expression infidèle au Nouveau Testament et lourde d'équivoques.

Si nous ne savons pas exactement ce qu'est la charité fraternelle, la faute en est aux théologiens qui, malgré plusieurs travaux récents, ne nous ont pas encore donné, à ma connaissance, une théologie biblique et systématique de ce commandement qui résume cependant la Loi et les Prophètes. Un congrès des œuvres n'est pas un congrès de théologie : il n'avait donc pas à élaborer cette théologie de l'amour du prochain. Il reste que les organisateurs du Congrès, les rapporteurs, et les participants plus encore, m'ont paru souffrir de cette grave lacune de l'enseignement théologique.

Il reste que, malgré cela, ce LXV^e^ Congrès des Œuvres aura été utile : les rapports et les carrefours auront eu le mérite de mettre la charité fraternelle à l'ordre du jour du souci pastoral, ils auront aussi apporté de la lumière sur plus d'un point de ce traité théologique en jachère depuis trop longtemps. S. Exc. Mgr Garonne, notamment, a touché au sublime et fait passer sur nous le souffle de l'Esprit-Saint en commentant le verset de saint Paul : *la charité ne passe pas.* S. Exc. Mgr Ancel nous a donné une description des qualités évangéliques de la charité digne du P. Chevrier. Le P. Féret, malheureusement difficile à suivre pour la plupart des congressistes, a donné des aperçus nouveaux et fort riches sur les rapports de la vérité et de la charité, etc.

Ces trois rapports nous aurons appris ou rappelé quelques-uns des traits essentiels de la charité. Les voici tels que je les ai notés pendant le Congrès :

Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés : notre charité fraternelle procède de l'amour du Christ pour nous.

La charité du Christ, comme celle des chrétiens, est divine et humaine. Divine : *Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous aime*; humaine : le Christ nous a aimés avec tout son cœur d'homme.

La charité est désintéressée et pure; tout en souffrant de l'ingratitude et de l'indifférence.

La charité est universelle : elle s'étend à tous les hommes; ce qui ne l'empêche pas d'avoir des préférences.

La charité est personnelle : elle s'adresse à chacun d'entre nous en particulier.

La charité s'étend à l'homme tout entier : âme et corps.

La charité s'identifie par amour à celui qu'elle aime : *Ce que vous avez fait à l'un des miens, c'est à moi que vous l'avez fait.*

La charité est un ferment de vie éternelle : elle ne passera pas.

La charité est une participation au mystère de la communion parfaite des Personnes divines entre elles.

Mais nous n'aurons pas fait seulement, pendant ce congrès, que d'agiter des idées : le souci des applications pastorales apparaissait dans plusieurs rapports et les carrefours. Nous l'aurons même vécue intensément pendant la très belle « célébration » organisée, le jeudi soir, par M. le chanoine Rhodain, dans la primatiale Saint-Jean.

Souhaitons que, appuyée si des travaux théologiques que cet note serait heureuse de suscite l'Union des Œuvres reprenn dans cinq ou dix ans ce thèm éternel et nous montre combie non seulement l'Église est éduc trice de la charité, mais que charité est sa loi même et so essence.

fr. A. Plé, O. P.

A travers les revues

CRISE DE LA CONFESSION

Dans un numéro consacré à la pastorale de l'enfance et de la jeunesse, la revue belge ÉVANGÉLISER (mars 1950) publie les résultats d'une enquête faite auprès de trois cents jeunes filles de seize à dix-huit ans, pour la plupart élèves des écoles libres de Bruxelles et de la Wallonie. Les réponses abondantes et présentées par le R. P. Oger, O. P., sont très révélatrices de la crise de la confession qui se manifeste actuellement chez les Jeunes. Ces constatations rejoignent pour l'essentiel celles que, dans le milieu étudiants et étudiantes de Paris, M. l'abbé Joly a exposées aux récentes Journées sacerdotales de la Direction des œuvres de Paris et que publie la SEMAINE RELIGIEUSE DE PARIS (29 avril 1950).

Parmi les causes de cette désaffection du sacrement de pénitence, M. l'abbé Joly signale très justement une diminution du sens du péché et de la liberté :

> Si le péché est une désobéissance à la loi de Dieu, le sens du péché suppose que l'on croit à des lois divines et qu'on se sent libre de leur obéir ou de leur désobéir.
>
> 1° Or, pour les Jeunes, aucune loi ne s'impose sous l'aspect d'un absolu, parce qu'aucune autorité ne s'impose à eux catégoriquement. Les Jeunes ont eu sous les yeux trop d'autorités illégitimes, on leur a trop appris que désobéir était souvent un devoir pour qu'ils obéissent à un chef simplement parce qu'il assume une fonction. On obéit à un homme que l'on estime, non à des galons. Les Jeunes ne reconnaissent à aucune autorité — fût-ce celle de l'Église — le pouvoir de leur commander au nom de Dieu.
>
> A quelle morale obéissent-ils ? Il semble que, consciemment ou plus souvent inconsciemment, les Jeunes obéissent à deux lois :

a) La loi du groupe et de l'efficacité (marxisme). Ceux qui ont le moins de personnalité vivent dans une civilisation de nécessité et de conformisme. Il leur semble impossible, et même contraire à la solidarité, de ne pas se conformer à ce qui se fait : « faire la perruque », resquiller, adopter le ton d'un *tonus* d'étudiants en médecine, etc.

Des Jeunes qui ont plus de personnalité considèrent comme un devoir ce qui est efficace pour la société, ce qui va dans le sens de l'histoire. Un acte est moral ou immoral suivant qu'il a des répercussions sociales bonnes ou mauvaises.

Il y a dans ces attitudes des éléments que nous aurons à retenir. Elles attirent au moins notre attention sur le fait que nous vivons dans une socialisation de plus en plus poussée, dans un monde à tendance collectiviste ou communautaire.

b) La morale de l'engagement (existentialisme). Puisque toutes les lois humaines sont suspectes, puisqu'il n'y a pas de loi extrinsèque à l'homme, l'homme est ce qu'il se fait et le monde est ce que l'homme le fait. Nous sommes « en situation créatrice ».

Ces deux morales semblent s'opposer. Elles se rejoignent par plus d'un point : toutes deux font confiance à l'homme; toutes deux — dans leur attitude la plus noble — font appel à l'engagement de l'homme pour une marche en avant.

2° Nous avons dit que le sens du péché suppose d'une part une loi qui s'impose à l'homme comme venant de Dieu, et d'autre part la liberté de l'homme.

Or, pensent les Jeunes, que nou subissions la loi du groupe, qu nous nous conformions au mouv ment de l'histoire ou que nou croyions nous engager de la façoi la plus personnelle, nous ne son mes jamais libres. Au moment o nous croyons agir le plus libr ment nous ne faisons que subir l tendances de notre inconscient o la poussée du milieu où nous v vons. La psychologie a découver que l'inconscient est l'humus o germent nos tendances, et que ce tendances inconscientes sont le re sort de notre conduite, l'expl quent. Parmi les tendances incor scientes, celles qui proviennent d milieu où nous vivons ne sont pa les moins fortes ni les moins dé terminantes (cf. article du R. P. R maud : « Les Psychologues contr la Morale », dans *Études*, octobr 1949).

Ni loi ni vraie liberté. Donc pa de péché (cf. pp. 395-396).

M. l'abbé Joly n'a pas de ma ayant ainsi jeté de la lumière su les causes de cette crise, d'en pr poser les remèdes qui rejoigner et complètent ceux que suggèr le R. P. Oger. Ce dernier, apr quelques conseils au confesseu préconise une meilleure connai sance de la confession. Ne po vant tout citer, signalons cepe dant les plus importantes de s suggestions :

1. Par un certain côté, la confe sion peut prêter au reproche d'êt artificielle et par là rebuter les Je nes.

On s'efforcera d'établir *ses fo dements naturels*. La confession

pond à des besoins profondément humains.

Besoin de loyauté. La confession nous permet d'être vrai, à l'égard de Dieu et de nous-même.

Besoin de justice. Toute injustice demande réparation. Le péché est une injustice envers Dieu. L'accuser est la première réparation.

2. Ne pas donner seulement du sacrement une conception juridique (une absolution), mais *une conception théologique* (une grâce).

3. *Insister sur une vue de foi.* Les fidèles estimeront le sacrement de pénitence dans la mesure où ils retrouveront le sens du péché, mais le péché n'est compris qu'en face de Dieu. Rendre aux âmes « le sens de Dieu », de sa transcendance et de ses droits, de sa justice et de son amour. Les remettre en face du Christ (p. 563).

Il termine très heureusement en invitant le confesseur à former le jugement moral du pénitent. Tout est là, en effet. Et cela suppose bien souvent que le confesseur lui-même commence par refaire sa théologie morale. « Nous avons fait de la morale une province du droit, il faut en refaire davantage une conséquence de la foi », écrit M. l'abbé Joly. Nous ajouterions volontiers : une conséquence de la charité, « lien de la perfection ».

Un grand travail est à faire sur ce point, déjà amorcé par des études récentes comme celles du Cahier de la Vie Spirituelle sur *L'Église et le pécheur*, les articles si judicieux de M. l'abbé Achard dans les Cahiers du clergé rural (mars et mai 1948, mars 1950), l'article du R. P. Dantine, O. P., sur *Le prêtre au confessionnal* (Évangéliser, juillet 1949), et les courtes études parues récemment dans le Bulletin de la communauté chrétienne de Saint-Séverin (janv.-févr. et mars-avril 1950).

RENAISSANCE DE LA PAROISSE

Nous avons signalé, dans le Supplément de la Vie Spirituelle du 15 février 1949, l'initiative si intéressante de cette équipe de fils de saint Benoît à qui Mgr Suhard venait de confier la paroisse de l'Hay-les-Roses, dans la banlieue parisienne.

Le P. de Féligonde, son curé, expose les grandes lignes de cet effort dans les Témoignages de la Pierre-qui-vire (avril 1950) :

> Une communauté sacerdotale quasi monastique, quant à l'esprit, autour de laquelle graviterait la communauté ou famille paroissiale formée de vrais chrétiens militants avec lesquels nous serions en symbiose aussi parfaitement que possible, tandis que les sympathi-

sants venus de l'indifférence ou du paganisme formeraient, dans le rayonnement bienfaisant et apostolique de cette double communauté, une sorte de catéchuménat, telle est la façon dont nous concevons la paroisse (p. 164).

C'est bien en effet retrouver la vérité première de la paroisse que d'en faire une « fraternité » et une « charité », pour employer le vocabulaire de saint Ignace d'Antioche. Vivre dans une telle fraternité, c'est vivre en Dieu.

Que représentera du reste pour le chrétien (surtout pour le nouveau converti) la fraternité universelle, s'il ne la voit pas vécue, incarnée, dans la fraternité visible d'une communauté locale, particulière, proche de sa vie de tous les jours et de celle de ses compagnons d'existence ?... Mais où trouvera-t-il cette communauté chrétienne qui soit comme de plain-pied avec sa vie quotidienne, si ce n'est dans sa communauté ou famille paroissiale ?... Cette fraternité universelle se traduira pour lui de la manière la plus vivante et la plus concrète dans le fait que, où qu'il aille, son titre de chrétien lui fait ouvrir comme à un frère aimé les portes de la communauté chrétienne ou de l'église locale.

Cette église locale a l'avantage de surnaturaliser une communauté naturelle : « Dans la communauté humaine qu'est le village, la commune, la ville, ou le quartier, la paroisse crée la communauté religieuse qui veut rassembler la communauté humaine pour la sanctifier et la mener à Dieu. »

Il nous a semblé que, dans ce retour nécessaire au sens de l'unité de l'Église, dans cette reconstruction de la société chrétienne, dans cette restauration de la paroisse, nous aurions beaucoup à demander à la tradition et à l'esprit de l'institution monastique (p. 163).

L'esprit monastique a notamment l'avantage de faciliter l'éducation du sens de Dieu, qui manque tellement à nos contemporains :

Pour rendre à nos fidèles le sens de Dieu nous comptons d'abord sur la vertu de l'exemple. N'est-ce point par leur vie de prière publique, communautaire, que les moines ont donné aux populations du moyen âge, au milieu desquelles ils vivaient, ce sens religieux si profond, ce *timor Dei* de la Règle bénédictine dont nos églises resteront l'exemple séculaire ?

A l'Hay-les-Roses, l'office est donc récité en commun par les religieux à l'église paroissiale, et annoncé par la sonnerie des cloches afin que nos chrétiens de tous les quartiers puissent s'unir d'intention à la prière de leurs moines et que toute la paroisse s'en trouve comme « innervée ».

Peu à peu nous essayons du reste d'initier nos fidèles à cette prière de louange admirative que sont les psaumes.

Nous comptons aussi, pour créer cet esprit religieux, sur la lecture fréquente de l'Écriture sainte. Il suffit de voir le recueillement et le silence qui règnent dans nos assemblées, lorsqu'on y lit avec conviction et en le vivant le texte sacré,

pour se rendre compte de toute sa *vertu* religieuse.

Ce sens du souverain respect dû à la Majesté divine, nous cherchons à l'inculquer encore à nos paroissiens en leur faisant comprendre que l'on ne « badine pas » avec Dieu, que l'on ne se moque pas de lui. Nous combattons à outrance tout ce qui sentirait le libéralisme ou le formalisme religieux. « Si vous n'y croyez pas vraiment, ne vous mariez pas à l'église, ne faites pas votre communion, ne recevez pas le baptême. Toutes ces singeries sacrilèges ne pourraient que vous attirer les malédictions de Dieu » (pp. 167-168).

C'est très justement par de telles exigences de vérité que le P. de Féligonde entreprend la rééducation de ses paroissiens :

La Vérité fait vivre nos gens dans le vrai, c'est bien là aussi un de nos objectifs principaux. Nous avons déjà dit comment notre manière de présenter la religion plaçait toute la vie de nos gens sous le signe de la vérité. Nous n'admettons pas un rite qui ne serait qu'un rite, ou qui, inintelligible pour nos gens, perdrait sa vérité de signe. D'où les explications qui accompagnent l'administration de tous les sacrements, d'où l'emploi du français dans toute la mesure où il est autorisé.

Pas de signe qui ne signifie rien : ainsi le geste de poser la main sur l'épaule de l'enfant au jour de la confirmation doit signifier quelque chose, donc exclusion systématique de tout parrain qui ne serait pas à même de remplir son rôle; on se chargera du reste de rappeler périodiquement ce rôle à ceux qui l'auront assumé. Pas d'engagement qui n'engage pas, pas de parole d'honneur que l'on puisse trahir sans être déshonoré : vous avez promis librement devant la communauté chrétienne, et vos parents ont promis à votre suite, au soir de votre communion solennelle, que vous seriez fidèles; si vous manquez à cette fidélité, vous serez donc publiquement rayés du tableau de fidélité, témoin de votre promesse, et dénoncés devant cette communauté.

Nous tâchons également que tous nos gestes à l'autel soient hiératiques, mais aussi expressifs, et nous l'expliquons à nos gens; de même que lorsque nous nous échauffons en parlant, nous soulignons nos paroles par des gestes appropriés, de même le prêtre priant avec ferveur souligne par des gestes sa prière (p. 172).

Cette communauté monastique ne demeure pas isolée de la paroisse : rassemblés autour du même autel et du même sacrifice eucharistique, clergé et fidèles construisent la même « charité », la même église-de-Dieu-qui-est-à-l'Hay-les-Roses.

Ravivé pendant le saint sacrifice, autour de l'autel unique de l'église, cet esprit de charité imprégnera tous les actes concrets d'entr'aide paroissiale. Nos équipes apostoliques sont spécialement chargées de diffuser dans la paroisse cet esprit d'entr'aide. Il y a auprès de l'église une « permanence » à laquelle peut s'adresser quiconque, chrétien ou non, a besoin d'un coup de main

et à laquelle nos fidèles signalent le temps et les compétences qu'ils peuvent mettre au service de cette entr'aide fraternelle. Nous-mêmes, nous faisons notre possible pour entraîner tous nos gens en leur rendant à tous, sans distinction d'opinion, tous les menus services qui sont en notre pouvoir, les aidant au besoin dans leur travail : « *Vere monachi sunt si labore manuum suarum vivunt* », dit saint Benoît de ses moines.

Nous considérons du reste tous nos paroissiens comme faisant partie de notre famille monastique (les plus fervents y seront rattachés par l'oblature); pour nous, les murs de notre clôture, ce sont les limites de la paroisse. Puisqu'ils nous soutiennent au point de vue matériel, nous tenons à ce que nos paroissiens se sentent chez eux à notre table et puissent s'y inviter eu mêmes, c'est la table de famill Nous voudrions du reste vivre symbiose aussi parfaite que possib avec eux, épouser toutes leurs di ficultés, aussi bien matérielles qu morales, et faire l'impossible pou les en tirer. Afin d'être mieux même de les comprendre plus tar nos postulants peuvent être envoy pendant le temps de leur postul et même dans la suite travailler e usine (pp. 170-171).

Ce bel effort nous paraît mon trer le chemin vers une rénova tion de la paroisse qui doit red venir le foyer irremplaçable de l vie spirituelle des fidèles comm du clergé.

A. P.

Les Livres

MARIOLOGIE

H.-M. MANTEAU-BONAMY, O. P. : *Maternité divine et incarnation. Étude historique et doctrinale de saint Thomas à nos jours.* Préface du P. Poupon. Coll. « Bibl. thomiste », XXVII, Paris, Vrin, 1949; XIV-256 pp.

On connaît le problème qui opposa jadis les écoles théologiques d'Antioche et d'Alexandrie : doit-on dire que le Christ a deux filiations (Antioche) ou une seule (Alexandrie) ? Si l'on dit que le Christ n'a qu'une seule filiation, la filiation éternelle, il est difficile de ne pas conclure que Marie est mère de la Divinité. Si l'on dit au contraire qu'il y a deux filiations en Jésus-Christ, comment peut-on conserver à Marie son titre de Mère de Dieu ? Or rien n'est plus enraciné dans la tradition de l'Église, en ce qui concerne Marie, que ce titre de *Mère de Dieu (Theotokos)* qui n'a pas eu besoin d'une définition conciliaire pour apparaître dans la foi des chrétiens. Contre certains théologiens qui parfois revendiquent sur ce titre la paternité du Concile d'Ephèse, le P. Manteau-Bonamy fait justement remarquer que ce concile n'avait pas à définir la *Theotokos*, mais que, bien au contraire, il a pris argument d'une indiscutable tradition selon laquelle les chrétiens vénéraient Marie comme *Theotokos* pour affirmer contre Nestorius la réalité de l'unité dans le Christ. En fait, Marie était déjà invoquée par les fidèles sous le vocable de *Theotokos* dans la plus ancienne prière à la Vierge que nous connaissions, le Υπό την σκέπην, notre *Sub tuum* (sous la forme simple, conservée au rite dominicain) qui remonte au moins au IIIe siècle.

Marie est donc indiscutablement *Mère de Dieu.* Il s'agit de comprendre cette formule, et c'est tout le sens du beau livre du P. Manteau-Bonamy. Par quelle voie s'acheminer à l'intelligence de ce dogme ? Dans les décisions dogmatiques, remarque l'auteur, « le culte traditionnel rendu à la Mère de Dieu permit d'affirmer la vérité sur le Christ » (p. 13), dans les précisions théologiques au contraire, puisque seule l'étude de la filiation dans le Christ peut éclairer la vraie nature de la maternité divine, la foi explicite au Christ sera la lumière déterminante pour saisir la vérité sur la maternité de Marie.

L'auteur se place alors dans le contexte de la théologie du XIIIe siècle et prend pour guide saint Thomas. Il distingue aussitôt deux synthèses ma-

jeures assez différentes : celle des Sentences, dépendante de Pierre Lombard et des prédécesseurs ou contemporains de saint Thomas; celle de la Somme, où l'Auteur angélique, après une longue réflexion, se place résolument dans la ligne d'argumentation des Pères grecs de l'École d'Alexandrie, non sans d'ailleurs la préciser et la prolonger. Comparant l'une et l'autre de ces œuvres théologiques, on ne peut mieux les caractériser que par les deux *méthodes* d'explication qui y président et dont saint Thomas dit dans sa Somme : « Il faut considérer l'Incarnation avant tout comme une *descente* de la divine plénitude dans la nature humaine, plutôt que comme une *montée* progressive de la nature humaine vers Dieu, comme si cette nature préexistait. » Dans l'explication par la montée, ou explication génétique (Sentences), on considère l'Incarnation comme une génération qui commence en Marie et qui se prolonge en quelque sorte jusqu'à l'Éternel engendré — sans toutefois, bien entendu, poser une nature humaine préexistante. Dans l'explication de la Somme, au contraire, on part du *fait* accompli : le Verbe incarné. C'est le point de vue *in facto esse* et non *in fieri*. L'étude de la génération de Marie ne vient plus alors qu'en second (elle n'arrive qu'à la 27e question) et elle prend argument sur le *fait* de l'assomption de la nature humaine par le Verbe de Dieu dans le sein de Marie.

On voit toutes les conséquences de cette doctrine. Marie n'a rien à donner à son Fils. C'est son Fils qui a l'initiative et qui prend en elle la chair qu'il unit à sa divine Personne. Ou du moins, si Marie donne cette nature humaine, ce n'est, pour ainsi parler, qu'en second : c'est le Fils de Dieu qui lui en a d'abord communiqué le pouvoir. Marie ne donne pas le jour à un nouvel être ou à une nouvelle personne. C'est le Fils de Dieu qui descend vers Marie et l'associe étroitement à sa personne, en lui communiquant, non pas certes un nouvel être, mais une relatio toute nouvelle à son être divin, plus haute intimité que Dieu puis offrir à une créature : celle qui e incluse dans la relation de materni divine.

Je ne peux en ces pages limité développer les caractères de cette *m ternité divine* ni suivre l'auteur dar son intéressante critique des théolo giens postérieurs à saint Thomas. J voudrais simplement relever deu conclusions intéressantes dans l'étud du P. Manteau-Bonamy.

D'abord le fameux *prius mer quam caro*. Dans la maternité divin de Marie, écrit l'auteur, qui suit fid lement saint Thomas, il y a « un proximité plus grande, si l'on peu dire, de la part de son âme spir tuelle que de son corps. Et c'est pou quoi, déclarait saint Augustin « Marie fut plus heureuse en conce vant la foi au Christ qu'en conce vant la chair du Christ »; et encore « La proximité de son Fils n'aurai été utile en rien à Marie si elle n'avai pas porté le Christ avec plus de bon heur en son cœur que dans s chair. »

Une autre conclusion notable es celle de la maternité de Marie pa rapport à nous. En présentant la ma ternité divine de Marie avec tout so réalisme ontologique et en n'ou bliant pas d'ordonner l'Incarnatio non point d'abord à l'exaltation d l'humanité dans le Christ, mais à l Rédemption, le rôle de la Vierge dan l'économie de notre salut se trouv considérablement relevé et anobli « Ce n'est pas simplement sa prièr maternelle qui nous relie à Dieu » *tout l'être* de la Vierge uni, à titr maternel, au Christ, est une vivant intercession.

La théologie mariale ne saurait dé sormais ignorer la thèse soutenu par le P. Manteau-Bonamy, et l'on t rera toujours beaucoup de fruits à revenir. Peut-on seulement regrette que le style en soit parfois si pe aisé ?

A.-M. Henry.

JEAN-FRANÇOIS BONNEFOY, O. F. M. : *Le Mystère de Marie selon le Protévangile et l'Apocalypse*. Vrin, Paris, 1949; 183 pp.

L'auteur analyse deux textes : Gen., 3, 15, et Apoc., ch. 12, qu'il éclaire l'un par l'autre. Le rapprochement n'est pas nouveau, mais on tente ici de pousser le parallèle jusqu'à identifier les deux « femmes » qui sont la clef de l'énigme. Tandis que certains auteurs modernes refusent d'y voir une mention mariale, le P. Bonnefoy se prononce résolument pour l'identification de « la femme », dans le Protévangile et l'Apocalypse, avec la mère du Sauveur.

L'étude est exégético-théologique. Très fouillée, très documentée, toujours pénétrante, minutieuse parfois (comme lorsqu'on détaille jusqu'à vingt le nombre des « inimitiés » annoncées par Gen., 3, 15), elle est suivie d'une abondante bibliographie où tous les auteurs ayant écrit sur la question ont leur place, les petits et les grands.

Pour le Protévangile, l'auteur admet un double sens littéral. Le serpent, par exemple, désigne à la fois le « serpent-animal » et le « serpent-infernal ». Le premier de ces sens littéraux est par rapport à l'autre symbolique et secondaire. Aussi bien est-ce Marie en personne qui est littéralement désignée comme la femme qui doit mener la lutte contre le serpent-infernal et sa descendance. De même, la femme de l'Apocalypse est, au sens littéral, « Marie et elle seule » (p. 101).

Dans le dédale des opinions différentes de la sienne, l'auteur procède avec clarté toujours, hardiesse parfois, bonhomie souvent et non sans quelque rondeur dans l'autorité qu'il met à bousculer ses devanciers. Le ton résolu de ses affirmations suffira-t-il à entraîner tous les exégètes et tous les mariologues ? Rien n'impose, ce me semble, du point de vue grammatical, de traduire, par exemple, *'âšît* par le présent (*pono*) de préférence au futur (*ponam*, Vulg.). Il est également aventureux de faire fond sur ce verbe banal pour en tirer avec insistance l'idée de « constituer », « prédestiner », et nous dire que « ce simple mot nous livre la clef de ces inimitiés » (p. 56).

J'ai dit que l'auteur était pénétrant. On s'en rendra compte à la lecture. C'est un livre qui force à la réflexion; il est le fruit d'une patiente étude. J'ai le devoir de signaler par où cette acuité perce le texte et s'en évade. Au passage, on reconnaît la mentalité maximiste : « La Genèse peut fort bien n'avoir pas tout dit. Mais pour nous qui bénéficions des révélations postérieures... » (p. 58), le champ est ouvert ! Et les « déductions » vont leur train. Non seulement le fait de la collaboration de Marie à la victoire de son Fils sur Satan « peut se déduire du début de la célèbre prophétie », mais « le mode de la corédemption peut également se lire dans le Protévangile » (p. 74). Qu'à la prière de Marie s'ajoutera « le mérite de la souffrance, non celle du corps, mais celle de l'âme, cela aussi on peut le déduire du Protévangile » (p. 75). L'Immaculée Conception : « le glorieux privilège peut se déduire de chacun de nos deux textes » (p. 138), du Protévangile, à la condition qu'il soit « lu dans son texte original » (p. 139), et de l'Apocalypse, il « peut se déduire aussi » (p. 140). A y bien regarder, on s'aperçoit que Gen., 3, 15 « insinue que Marie ne se mêlera pas aux agitations de la vie active » (p. 74).

De l'aveu de l'auteur, « l'apport le plus net de cette étude se trouve probablement dans le fait d'avoir interprété le chapitre 12 de l'Apocalypse non comme une prophétie concernant l'Église, mais comme un récit historique, l'histoire de l'épreuve des anges » (p. 153). C'est tout profit pour l'exégèse mariologique. Mais faut-il pour autant exclure l'exégèse ecclésiologique et penser que le P. Allo « s'est laissé conduire sur ce point, peut-être à son insu, par ses préju-

gés thomistes » ? (p. 154). Le thomisme !... qualifié ailleurs tacitement d' « hamartiocentrisme » (p. 81); en vertu de quel préjugé, mainte allusion au motif de l'Incarnation l'indique suffisamment.

En somme, dans ce brillant exposé où l'on étudie, centrée sur deux textes qui sont aux pôles de l'Écriture, la mariologie presque tout entière, il eût fallu distinguer plus nettement la méthode qui convient pour étudier ce que Dieu dit (« théologie ») et celle par où l'on établit ce que l'auteur humain signifie (« exégèse »), vu le contexte très particulier où il écrit. Telle quelle, la lecture de cet essai s'avère enrichissante. L'auteur a raison de secouer le joug de l'unilittéralisme trop étroit : il est assez pénétrant pour prendre à plusieurs reprises tels ou tels adversaires du polysémisme en flagrant délit de contradiction avec leur système, et ne manque pas l'occasion d'exercer sa verve contre la terminologie touffue des appellations-ersatz qui portent l'équivoque inscrite sur leur acte de naissance, et comme les mauvaises herbes se multiplient : « Sens plénier,... générique et spécifique, sens conséquent, sens littéral explicite et implicite, sens superlittéral ou supralittéral, ou éminent » (p. 12).

L.-M. Gaboriau.

Maurice Becque, C.SS.R. : *Marie Médiatrice*. Casterman, Paris, 1950; 63 pp.

Désirant mettre le public au courant « des récents et considérables progrès de la théologie en ce qui concerne la Médiation de la Sainte Vierge », l'auteur n'oublie jamais son dessein qui est de faire « œuvre de haute vulgarisation ». Toujours accessible, alerte et clair, l'exposé ne s'embarrasse pas de complications pseudo-théologiques. De suggestives comparaisons valent mieux que des raisons : elles nous font entendre « raison », en tout cas, de la plus agréable façon.

Cinq courts chapitres se partage l'ouvrage : Médiation, Materni Activité, Mérite et Intercession Marie. Ils sont partagés eux-mêm en divisions fort succinctes, du gen de « Mériter », « La part humaine « Incarnation », « Objections »... soupçonne à tout cela une origi marginale. Le fait est que l'ouvra se lit mieux d'un trait, sans recevo grande lumière de ce qui n'est plus souvent qu'une pure aérati matérielle.

L'exposé doctrinal s'en tient aux s lutions des « bons théologiens sans se refuser, pour la joie des le teurs, à y mêler quelques considér tions personnelles, et sans cacher s préférences. « Toute l'excellence Marie provient de sa Maternité d vine. » « Sa première médiatio c'est sa maternité elle-même (pp. 17-18). « Cette manière de ra sonner et d'inférer toutes les gra deurs de Marie de sa maternité d vine est bien ancienne : elle possè l'âge du christianisme. L'ange l'Annonciation lui-même semble l' voir inaugurée » (p. 55). Il se pr nonce pour la causalité dite « phys que » de la Vierge sur le Corps my tique et insiste à bon droit sur présence qui en résulte dans l'âm des chrétiens : « Nous jouissons de présence dans la grâce. Trop lon temps, cet aspect de l'interventi mariale a été presque négligé (p. 30).

Lorsque l'auteur s'explique av beaucoup d'ingéniosité sur la « R demption objective » et la « Rédem tion subjective », on ne peut lui r procher l'insatisfaction où nous la sent les essais dont il enregistre l plus sûres acquisitions. Mais la r sent-il lui-même ? Il faudrait mo trer, non pas seulement que la m diation « découle » de la materni mais qu'elle s'y identifie. Alors se lement, on se pourra croire en séc rité » sur la route que trace l'h toire et qui aboutira un jour dogme de la Médiation de Marie (p. 58).

En attendant, l'auteur a posé un ion optimiste. Le style lui-même -t de la fête. Il se propose bien d'é- iter « la rhétorique pieuse et reuse », mais se risque à filer des étaphores imprudentes : « Les prê- res ont au bout de leurs lèvres et de eurs doigts des coulées de grâce »; a rosée, sur quelque marguerite, a our effet de manifester, « sous l'é- noi des pétales blancs, l'amour fer- ile de son cœur jaune ». Il y a du récieux à dire de Marie que « ses ctes ravissent les yeux de Dieu et ravissent son Royaume pour nous »; t de l'équivoque, à parler de l'en- ant qui est « fait pour renouer les ils du tissu conjugal ».

Ces effets de style ne sont que l'en- vers accidentel d'une langue soi- gneuse d'elle-même. Par contre, rien ne compense certains anthropomor- phismes : par exemple, celui du pé- hé considéré comme « un mal fait à Dieu » (p. 8), lequel se voit par le ait « déclarer la guerre ». « Le mal bsolu »... n'existe pas.

Ces remarques ne vont pas à dépa- er l'ensemble. On ferme la brochure n se félicitant de l'avoir lue, et l'au- eur de l'avoir conçue.

L.-M. Gaboriau.

XIII^e Congrès eucharistique national, 2-6 juillet 1947.

Le secrétariat de l'évêché de Nan- es (C.C.P. 100.99 Nantes) tient à la isposition des amateurs le compte endu officiel du congrès (1.500 fr.). eau souvenir pour les congressistes e 1947, cette présentation des rap- orts, des sermons, des discours et érémonies, qui déjà sont d' « avant- ier » (après Nantes il y eut Nancy), era utile à ceux qui observent dans Église la marche des choses et des ourants spirituels. Dans la citation 'un des rapports du congrès (p. 272), n lit cette phrase : « Je ne suis pas rès sûr que pour beaucoup de chré- ens, avant-guerre, le mot « Eucha- stie » eût le moindre rapport avec la messe; et il me semble même que les congrès dits eucharistiques étaient presque exclusivement centrés sur l'i- dée de communion et d'adoration de la présence. » S'il en fut vraiment ainsi, il faut se réjouir du chemin parcouru. Des rapports aussi pleins que ceux du P. de Broglie ou du P. Féret auront assuré à l'ensemble du congrès des perspectives tellement mieux équilibrées ! Et désormais on saura où trouver ces textes dont plu- sieurs dépassent nettement l'intérêt de la circonstance qui les a produits.

M. OLIVER, O. Cist. R. : *Fair as the moon, Mary purest of the creatures.* Dublin, Gill and Son, 1949; 235 pp.

Avec l'ouvrage du P. Oliver, on quitte le terrain de la pure théolo- gie pour celui d'une libre réflexion sur la vie de Marie en général. Pour bien écrire de la Vierge, il faut, estime-t-on, « l'inspiration du poète, la puissance du voyant et le sang- froid d'un membre du Saint-Office ». Le P. Oliver réunit toutes ces qua- lités et y ajoute un grain d'humour.

Marie fut la « mère de Dieu », c'est bien sûr. Mais tout ce qu'elle reçoit d'en haut ne doit pas faire ou- blier ce qu'elle est ici-bas, provident- iellement : une créature de chair et de sang, avec un élan dans le vouloir et des conceptions dans la pensée qui font d'elle l'un des êtres les plus hautement doués de la création, mais avec tous les sentiments du cœur et les émotions de la sensibilité qu'é- prouve normalement la femme. Les divines prérogatives qui sont venues l'élever à la hauteur de sa mission ne doivent pas nous faire omettre de considérer la constitution charnelle qui en a fourni le tissu de base.

Le propos du P. Oliver est, dans cet esprit, de tenir l'équilibre dans le portrait qu'il veut réussir de la mère de Dieu, entre l'humain et le divin. Il s'y emploie avec un réalisme très sage, en mesurant l'être de la Vierge sur l'idée que Dieu se fait de la femme : très charnelle et très spiri-

tuelle. Ce parti pris réaliste de la médiation est peut-être ce qui frapperait le plus dans une traduction littérale : l'auteur insiste par exemple sur la beauté, le sourire, la voix, etc., de la jeune fille qu'était Marie parmi ses compagnes (pp. 80 ss.).

Ce poète est théologien, et il dit avec beaucoup de justesse comment l'enfant fut préservée du péché originel, et quelles conséquences en résultèrent pour cette jeune fille dans le concret de l'existence. Un très bel exposé sur « la mère des prêtres » montre dans quels sentiments d'union avec la mère de Jésus le prêtre doit accomplir les gestes de son ministère, notamment à la messe. Le titre du dernier chapitre : *Assumpta est*, résume bien le dessein de tout l'ouvrage qui était de montrer l'élévation d'une chair féminine à la dignité suprême de mère de Dieu. Quant au titre général du livre, *Belle comme la lune*, le choix de ce texte fut occasionné par la découverte que fit l'auteur un matin de fête de la Sainte Vierge, lorsque dans l'obscurité d'une grotte éclairée par le seul clair de lune il aperçut, baignant dans les rayons de l'astre, une statue de Marie : « Belle comme la lune », en cette nuit où nul autre reflet que celui de sa douceur n'effleurait terre.

A. D. et L.-M. G

La Vie Spirituelle a rendu comp dans son numéro de février, du li de M. le chanoine Monin sur les fa de Beauraing. Elle l'a fait d'une çon assez précise et circonstanciée laquelle elle ne revient pas. Par inadvertance, dont elle s'excuse près de ses lecteurs, elle a égaleme inséré dans son numéro de mars compte rendu trop élogieux du li de Hellé intitulé *Les miracles*, da lequel les faits de Beauraing sont é qués et jugés avec trop de légère On le sait, nous avons le souci n'accorder aux apparitions et révé tions privées qu'une place seconde côté des sources premières de la foi de la dévotion des chrétiens. M cette attitude ne peut énerver no adhésion lorsque la hiérarchie s' prononcée en faveur d'interventio surnaturelles privées. Aussi bien, *Vie Spirituelle* s'est-elle référée, da son numéro de février, aux actes l'évêché de Namur qui ont appo la lumière sur les faits de Beaurai Elle continue de le faire, comme un premier jugement prudentiel, seul vraiment qualifié.

DOCTRINE ET SPIRITUALITÉ

Romano GUARDINI : *L'essence du christianisme*. Alsatia; 89 pp.

Le traducteur du présent essai nous le donne comme une « introduction » à deux importants ouvrages du même auteur : *Le Seigneur*, seul actuellement paru en traduction française, et *La figure de Jésus le Christ dans le Nouveau Testament*, qui nous est seulement annoncé. Selon le traducteur encore, notre opuscule « développe, pour ainsi parler, le concept central » des autres travaux. C'est parler, de fait, avec beaucoup d'imprécision. Plutôt que de « développer », l'effort de Gu dini en ces pages tout à fait rem quables est de mettre en relief, dégager, de situer en une position centre, au point d'y voir constitu l'essence du christianisme, la p sonne même du Seigneur. Plu qu'un « concept », ce qu'il s'ap que à mettre en lumière, c'est le r la place tenue par le Sauveur. Il s git très précisément de montrer, partir du Nouveau Testament, que christianisme ne se situe au nive ni d'un système de pensée ni de qu que catégorie morale, et que t effort pour le ranger en ceci ou

cela est nécessairement vain. Le christianisme, c'est une personne, le Verbe incarné, Celui en qui se complaît le regard du Père, en qui se nouent tous les siècles créés, en qui et par qui tout ce qui est chrétien prend existence.

Cette publication confirmera les amis de Romano Guardini dans la conviction qu'il est un des penseurs et des spirituels dont ce siècle attend le plus et qui répondent le mieux à ses exigences. Si *Le Seigneur* a fait découvrir à beaucoup, dans le Jésus des Évangiles, le rôle unique du Fils unique, le présent opuscule n'ajoute rien à cela, mais le met dans un relief très saisissant. Ce thème sera orchestré de mille façons, plus attachantes les unes que les autres, dans les abondants écrits que celui-ci introduit.

Guardini a écrit : « C'est bien vrai ce qu'on prêche parfois d'une manière si inadéquate : le cœur de Jésus est le commencement et la fin de toutes choses » (*Le Seigneur*, t. II, p. 113). Et je relève en notre opuscule (p. 62) une allusion à saint Paul « fondateur de la théologie du Sacré-Cœur ». Le splendide contexte auquel Guardini ajoute cette simple note fait désirer de lui quelque travail qui expliciterait en ce sens la dévotion moderne et « permettrait de vaincre les sentimentalités qui la déforment » (*ibid.*). Parmi tous les services qu'il nous rend, pouvons-nous attendre celui-là, qui ne serait pas modique ?

A quelle catégorie de lecteurs faut-il conseiller *L'essence du christianisme* ? Nourriture forte, mal accessible à des chrétiens de peu de culture, elle sera d'un immense profit aux religieux et religieuses, aux prêtres, à tout chrétien réfléchi qui veut pénétrer dans la profondeur du mystère révélé.

J. Bonduelle.

Paul GALTIER, S. J. : *L'habitation en nous des trois Personnes.* Édition revue et augmentée, Université grégorienne, Rome, 1950; XIII-249 pp.

Puisque les conclusions de l'auteur n'ont pas varié, il suffit de rappeler d'un mot l'intérêt de l'ouvrage. Nul n'ignore le service rendu par le R. P. Galtier à la théologie positive en rétablissant, contre Petau et ceux qui l'avaient suivi trop aveuglément sur ce point, la véritable doctrine des Pères grecs sur l'habitation divine : cette habitation n'est pas propre au Saint-Esprit, mais commune aux trois Personnes. C'était, dès 1928, l'objet de la première partie du présent livre, en attendant *Le Saint-Esprit en nous d'après les Pères grecs*, de 1946. La seconde partie de notre livre, puisqu'elle n'apporte rien de nouveau, laissera ouvert le débat théologique sur le *mode* de l'inhabitation : faut-il voir cette « présence spéciale » de Dieu-Trinité au *principe* (infus), ou seulement au *terme* pleinement actualisé de la connaissance et de l'amour rendus possibles à l'âme juste par la grâce sanctifiante ? Sans doute le P. Galtier n'aperçoit-il pas toute la portée de la *présence par mode d'objet* telle que l'entend la tradition thomiste (voir *La Vie Spirituelle*, t. XIX, 1928, pp. 156-158 du *Supplément*). Mais on n'a pas à rouvrir ici la controverse.

Reste à recommander, s'il est besoin, la lecture de livres comme celui-ci à tous les prêtres soucieux d'approfondir leur théologie spirituelle.

On regrettera l'absence de bibliographie systématique. Un certain nombre d'erreurs de lecture dans l'orthographe, l'accentuation ou la ponctuation ont échappé aux imprimeurs italiens et à la correction des épreuves.

M.-A. Clerc.

Mary STARKEY-GRIEG : *Le creuset de l'amour, le purgatoire.* Trad. de l'anglais par Marie René-Bazin. Préf.

du P. Lebreton, S. J. Édit. Spes, Paris, 1950; 251 pp.; 270 fr.

L'auteur de ce livre est une Auxiliatrice du Purgatoire, morte en 1937.

Après deux chapitres consacrés à l'éveil de l'âme lors de la mort et à son état au purgatoire, il montre comment, demeurant encore dans la foi, mais ayant une connaissance beaucoup plus vive de Dieu que sur terre, cette âme est préparée par l'action purifiante de Dieu à la vision de Celui qui est la sainteté même. Sa connaissance de Dieu et sa certitude de ne plus pouvoir l'offenser et de le posséder un jour lui sont une joie inconcevable, mais la privation actuelle de cette possession et la vue de ses propres péchés lui causent un tourment indescriptible.

L'auteur applique successivement ces principes à la description de l'action sur cette âme de la justice, de la patience, de la sainteté infinie, de sa plénitude d'être de Dieu, de son caractère caché et ineffable, de son immensité, de son silence, de sa Trinité et de son unité.

Usant d'un rapprochement suggestif : « Au purgatoire nous serons tous des mystiques » (p. 40), Mary Starkey-Grieg trouve un appui à ses analyses dans les descriptions de mystiques, dont elle cite de nombreux passages.

Comme les souffrances du purgatoire ne peuvent être purifiantes que dans le Christ, elle expose comment les grandeurs de Dieu ont été pour le Christ source d'une joie immense et les péchés des hommes source d'une souffrance allant jusqu'à l'agonie.

Elle montre comment la Vierge a eu part à ces joies et à ces souffrances et comment nous pouvons dès ici-bas, par l'Eucharistie, en recevoir le fruit.

Mary Starkey-Grieg est une artiste et une mystique. Son livre, développement du songe de Gerontius, a de l'élan, de la chaleur et de la poésie. Il éclaire un peu le mystère du purgatoire et met en relief la gravité du péché, la sainteté infinie de Dieu et plus encore, peut-être, l'amour immense de Dieu pour chacune des âmes qu'il a créées.

Une remarque cependant, relative aux souffrances du Christ. A aucun moment de sa Passion le Christ n'a cessé de jouir de la vision béatifique. « Ni cette jouissance ne diminuait sa passion, ni la passion n'empêchait sa jouissance » (saint Thomas, *Compendium theologiae*, ch. 232, *in fine*; cf. aussi *Sum. theol.*, IIIª P., q. 46, a. 8). Il ne faut pas supprimer cette mystérieuse coexistence, qui tient au mystère même du Christ. De ce point de vue, l'exposé de Marie Starkey-Grieg sur « Notre-Seigneur et la privation de Dieu » (pp. 122-125) manque par endroits d'exactitude.

La vraie référence de la note de la page 40 est : Iª P., q. 89, a. 1, et non q. 59, a. 1.

J. P.

Fr. M. Eugène BOYLAN, O. C. R. : *The mystical body and the spiritual life. The foundation of the spiritual life.* The Mercier Press, Cork, 1947; 130 pp.; 5/.

A une documentation puisée aux meilleurs ouvrages sur la matière, ce petit livre fervent ajoute l'accent savoureux de l'expérience personnelle. Et cette expérience baigne dans l'atmosphère traditionnelle des fils de saint Bernard. Aussi perçoit-on sous-jacents les grands thèmes de la spiritualité cistercienne, depuis le « sacrifice intérieur » jusqu'à l'insatiable aspiration à l'union fruitive... Et qu'ainsi arrive pour le Corps mystique la consommation, alors qu'il n'y aura plus — selon le mot de saint Augustin, souvent cité — « qu'un seul Christ s'aimant lui-même ».

M. F.-D.

M. PHILIPON, O. P. : *Le sens de l'éternel.* Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1949; 144 pp.

Notre monde est obsédé par le

« temporel ». A tous ceux qui n'ont pas d'autre but, l'auteur offre ces quelques conférences pour faire comprendre que « vivre, c'est aller vers Dieu », et que la grâce du baptême a déposé en l'homme une semence d'éternité. Vivre c'est croire, c'est aimer, c'est agir; c'est aussi passer par la souffrance et la mort, mais une mort qui n'est pas sans espérance et qui débouche sur l'infini. Suggestions souvent plutôt qu'étude approfondie; l'auteur reconnaît lui-même que chacun des problèmes fondamentaux évoqués dans ces pages appellerait des développements immenses. Telles quelles, ces lignes feront penser, et l'on s'arrêtera surtout au chapitre sur l'action et aux pages consacrées à la souffrance.

M.-L. T.

Pierre DUVIGNAU, S. C. R. : *La doctrine spirituelle de saint Michel Garicoïts*. Paris, Beauchesne, 1949; 390 pp.

Lire des extraits d'une œuvre est souvent chose décevante : des phrases détachées du contexte ne permettent guère d'apprécier la vigueur d'une pensée, pas plus que la beauté de la langue. Aussi sommes-nous agréablement surpris en lisant les pages qu'un prêtre de la Société du Sacré-Cœur de Bétharram consacre au fondateur de son Institut. Après un bref chapitre d'introduction, il laisse parler le saint : lettres, extraits de ses conférences aux novices ou à la communauté, summarium des dépositions au procès de béatification ont été grandement exploités. Nous pouvons suivre ainsi le développement de cette doctrine, largement influencée par saint Ignace de Loyola, mais aussi très personnelle. L'ardente dévotion de Michel Garicoïts envers le Sacré-Cœur se concrétise dans l'oblation totale de l'*Ecce venio* : désirer en tout la conformité de cœur avec le Christ, pour faire la volonté du Père, mais aussi pour vivre dans des sentiments d'abandon aimant en sa Providence; cela dans l'humilité, dans l'anéantissement absolu de nous-mêmes. Cette doctrine solide, qui visait à « conduire, sans s'arrêter jamais, à la plus haute perfection », s'exprime en un style direct, débarrassé de toute fioriture, mais très savoureux, où les mots du terroir et les formules nettement frappées abondent. On ne lira pas ce livre d'un trait, mais on y reviendra souvent et toujours avec profit.

M.-L. T.

Regards sur la liberté. Paris, Édit. franciscaines, 1948; 128 pp.; 90 fr. *Lumières d'Assise*, n° 5.

Ces articles, qui s'attachent aux différents aspects de la liberté dans l'Évangile, dans les recherches théologiques, chez saint François d'Assise et ses disciples, dans la vie de tous les jours, sont suivis par une bonne bibliographie des ouvrages français parus sur saint François. Ils s'adressent aux laïcs cultivés qu'attire l'idéal franciscain. A côté de pages plus spéculatives et qui ont leur valeur, signalons spécialement le témoignage émouvant et si riche psychologiquement de Jean-François Léonard sur la liberté du prisonnier.

M.-L. T.

LIVRES REÇUS

Angel (Mgr. A.) : *Les ouvriers et la religion*. Coll. « Pour comprendre », n° 3. Édit. L'Essor, 4, rue Mi-Carême, Saint-Étienne, 1950; 128 pp.; 60 fr.

Arès (Richard, S. J.) : *L'Église catholique et l'organisation de la société internationale contemporaine (1939-1949)*. Coll. « Studia collegii Maximi Immaculatae Conceptionis », n° VII. Montréal, 1949; 265 pp.

Belorgey (Dom Godefroid) : *Sous le regard de Dieu, initiation à la vie intérieure.* 3e édit. Édit. du Cerf, Paris, 1950; 153 pp.; 200 fr.

Boulogne (Ch.-D.) : *L'argent.* 3e édit. Lardanchet, Lyon, 1949; 182 pp.; 210 fr.

Bousquet (Jean, O. P.) : *Les tribulations du curé de Saint-Tristan.* Édit. du Lévrier, Montréal, 1950; 197 pp.

Éducation et sexualité. Contribution à l'étude des aspects actuels du problème. Édit. Alsatia, Paris, 1950; 83 pp.

Face à l'avenir. Feuillets pour le Cérémonial de Profession de Foi. — Cérémonial complet de Profession de Foi solennelle et de Promesse de Fidélité. Édit. Fleurus, Paris, 1950; 47 et 92 pp.

Guntrip (H.) : *Psychology for Ministers and social Workers.* Independent Press, London; 298 pp., 1 vol. cart. 8/6.

Hoenraet (Jules, O. S. B.) : *Le Cantique des cantiques.* Édit. Abbaye Saint-Maurice-et-Saint-Maur, Clervaux, Luxembourg, 1950; 30 pp.

Hostachy (Victor) : *Les heures d'une vie prodigieuse, Mlle Blondiau, fondatrice du Carmel-Zélateur du Sacré-Cœur.* Préface du chanoine J. Leclercq. Édit. Carmel-Zélateur du Sacré-Cœur, Walhain-Saint-Paul, Belgique, 1950; 348 pp.

Hugueny (E., O. P.) et Roguet (A.-M., O. P.) : *Le Bréviaire romain.* Nouv. édit. Labergerie, Paris, 1950.

Jouvenel (Marcelle de) : *Quand les sources chantent : Au diapason du ciel.* II. Édit. La Colombe, Paris, 1950; 230 pp.; 335 fr.

Lekeux (Martial, O. F. M.) : *Le secret de l'apostolat dans la vie de l'abbé Edouard Poppe.* Desclée de Brouwer, Bruges, 1950; 62 pp.; 18 fr. belges.

Maury (Jean) et Percheron (René) : *Itinéraires romains.* Lethielleux, Paris, 1950; 657 pp., 2 cartes.

Monnier (R. P. André) : *L'oraison.* 3e édit. Édit. Fleurus, Paris, 1950; 83 pp.

Pfister (Oskar) : *Das christentum und die angst.* Artemis-Verlag, Zürich, 1 vol. cart., 530 pp.

Pihan (Abbé Jean) : *Disponibilité « Toujours prêts ! ».* Édit. Fleurus, Paris, 1950; 48 pp.; 40 fr.

Quinard (Claude) : *Message de saint François de Sales pour notre temps.* Casterman, Paris, 1950.

Robin (Joseph, F. M. I.) : *L'enseignement spirituel du vénérable Louis-Marie Baudouin d'après sa vie et ses écrits. La piété dans la vie spirituelle.* Vrin, Paris, 1948; 402 pp.

Sauvageot (Abbé Paul) et Jacquin (Abbé Gabriel) : *Retraite de communion solennelle et de Profession de Foi.* Édit. Fleurus, Paris, 1950; 146 pp.

Schamoni (Wilhelm) : *Das Wahre Gesicht Der Heiligen.* Im Kösel-Verlag, Munich, 1949; 1 vol. cart., 347 pp.

Sciences ecclésiastiques. Vol. III, 1950. Édit. Fac. Théologie et de Philosophie de la Compagnie de Jésus, Montréal; 250 pp.

Suzanne Cobut, 1914-1943. De l'Action catholique au cloître. Desclée de Brouwer, Bruges; 190 pp.

Valentine (Ferdinand, O. P.) : *The Lord we serve.* Blackfriars, Oxford, 1950; 1 vol. cart., 224 pp. 7/6.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1950. — Impr., n° 529.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXXII

JANVIER-JUIN 1950

A. AMARGIER. — Le Père Marie-Bernard Geoffroy 158
L. BEDDA. — Les revues italiennes 79
M. CARROUGES. — Les grands courants de la mystique juive..... 534
Y. CONGAR. — L'appel œcuménique et l'œuvre du Saint-Esprit 5
— L'Eucharistie et l'Église de la nouvelle alliance 347
J. DELAMARE. — Lorsque saint Augustin expliquait les psaumes..... 115
H. DUESBERG. — Le vieillard dans l'Ancien Testament 237
C.-J. DUMONT. — Le baptême dans le rite byzantin 584
— Sacramentalisme et vénération des icones dans l'Orient chrétien. 13
P. EVDOKIMOV. — L'icone 24
S. FOUCHÉ. — Brûlée 419
M. GLANNDOUR. — Le signe de la table 373
Mgr GRABMANN. — Le Christ et la vie intérieure de saint Thomas..... 296
A. GRAIL. — La place du baptême dans la doctrine de saint Paul..... 563
Saint GRÉGOIRE LE GRAND. — Homélie XXXe sur la Pentecôte 467
M.-L. GUÉRARD DES LAURIERS. — Virgo fidelis 65
A.-M. HENRY. — La théologie et les laïcs 192
CH.-V. HÉRIS. — La perfection de la charité 395
E. JARRAUD. — Sainte Jeanne de France 504
J. KALLIN. — Islam et chrétienté 422
C.-J. KEARNS. — La vie intérieure à l'école de l'Ecclésiastique..... 137
M. MAHN. — Rome chrétienne 487
A. MARQUISET. — Les petits frères des pauvres 290
A. MASSON. — La vieillesse est un Avent 283
H. MULLER. — Quelques données préalables sur le problème du vieillissement 227
J. PÉRINELLE. — Conseils pour la vieillesse 263
J.-M. PERRIN. — L'expérience mystique de Simone Weil et son témoignage 529
— Spiritualité d'Église 170
A. PLÉ. — L'Église, éducatrice de la charité 650
P. RÉGAMEY. — Le Père Lyonnet, S. J. 307
A. ROSE. — La bénédiction des Rameaux 339
Dom ROUSSEAU. — Unité, Église et charité 451
Une adaptation moderne de la vie religieuse : le Carmel Saint-Joseph.. 186
A. VIARD. — Le Livre des Juges 513
V. VILLEFEAU. — Chances, risques et privilèges de l'art sacré 74
Dom WINANDY. — La contemplation à l'école des Pères : Ambroise Autpert 147
M. WINOWSKA. — Don Vincent Pallotti 38
— Saint Vincent-Marie Strambi, Passioniste 610
M. ZUNDEL. — Le respect des passions 595

LES LIVRES

Mgr ANCEL. — La vraie dévotion à la Sainte Vierge 219
Mère ANGÉLIQUE ARNAUD. — Relation écrite sur Port-Royal 546
L'apport des femmes chrétiennes à la communauté humaine 107
Assomption de Marie 216
Abbé BAILLY. — Allocutions de fêtes 105
Le baptême des enfants 213
Chan. G. BARDY. — Les religions non chrétiennes 446
R. P. BARRAL. — La médiation de Marie 218
M. BECQUE. — Marie Médiatrice 662

Bénédictins d'Hautecombe. — Missel dominical 323
Benoît. — Les Épîtres de saint Paul aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens, aux Éphésiens 440
B. Benzing. — Benedictus, Vater der Moenche 103
Bernadot et Roguet. — Petit Office de la Sainte Vierge 324
E. Bernimont. — Nourritures terrestres et libertés chrétiennes 330
Bertem-Boutoux. — Saint Pierre Fourier 105
Abbé Bessodes. — Notre-Dame et la France (t. XIII), Mois de Marie et du saint Rosaire 219
J. Billing. — Caritas 332
J.-F. Bonnefoy. — Le Mystère de Marie selon le Protévangile et l'Apocalypse 661
P. Bourguet. — Protestantisme et catholicisme 103
Dom Boval. — Les litanies de la Sainte Vierge 443
Chan. Boyer. — Bible des tout-petits, Méthode pour le catéchisme maternel et le jardin d'enfants 110
M.-E. Boylan. — The mystical body and the spiritual life. The foundation of the spiritual life 666
Les Cahiers Eudistes nº 2 : le saint Cœur de Marie dans la spiritualité eudiste 217
Dr Carrel. — Le voyage de Lourdes suivi de fragments de Journal et de Méditations 334
J. Castiello. — Une psychologie humaine de l'éducation 221
Chan. E. Charles et Religieuses du Cénacle. — En marche vers le Sauveur, Histoire sainte 219
H. Chirat. — L'assemblée chrétienne à l'âge apostolique 442
Le clergé diocésain face à son idéal 332
Abbé Combes. — L'amour de Jésus chez sainte Thérèse de Lisieux 545
XIIIe Congrès eucharistique national, 2-6 juillet 1947 663
J. Coppens. — Les harmonies des deux Testaments 441
Chan. Cordonnier. — Le cardinal Amette, archevêque de Paris, t. I 548
P. Croidys. — Pas à pas avec Marie, Mère du Christ 218
Daniel-Rops, Lanza del Vasto, etc. — Les saints de tous les jours 550
De la terre à Dieu, Missel des dimanches et des fêtes 323
G. Delcuve et A. de Marneffe. — Jésus-Christ, lumière du monde 107
Delepierre et Honnay. — Valeurs de vie et livres d'aujourd'hui 109
Abbé Doisy. — Un grand curé de Paris sous la Restauration : M. Joseph Bernet 549
R. Draguet. — Les Pères du Désert 212
H. Duclos. — Jésus parmi nous 333
J. Duhr. — La glorieuse Assomption de la Mère de Dieu 217
P. Duvignau. — La doctrine spirituelle de saint Michel Garicoïts 667
Études mariales : Sainteté de Marie 553
E. Fleg. — Nous de l'espérance 213
La foi des jeunes, la foi des étudiants et leur formation religieuse 108
E. Froidure. — Les sanctions en éducation. Récompenses et châtiments. 220
L. Frolla. — L'évolution de la pensée philosophique à travers les âges. 446
P. Galtier. — L'habitation en nous des trois Personnes 665
A. Garreau. — Histoire mariale de la France 551
Abbé Genevois. — Mère, Médiatrice et Reine des Cœurs 218
St.-M. Gillet. — Thomas d'Aquin 547
Chan. Glorieux. — Introduction à l'étude du dogme 439
Chan. Goossens. — L'Église, Corps du Christ, d'après saint Paul 210
H. C. Graef. — The way of the mystics 440
Abbé Grimaud. — Le psautier pour tous 212
R. Guardini. — L'essence du christianisme 664

Dom Guéranger. — L'année liturgique 98
J. Guitton. — La Vierge Marie 321
J. Hamer. — Karl Barth. L'occasionnalisme théologique de Karl Barth. Étude sur sa méthode dogmatique 553
A. Hamman. — La Rédemption et l'histoire du monde 330
G. Hardy. — Un apôtre d'aujourd'hui : le Père Aupiais 549
J. Helle. — Les miracles 333
E. Hocedez. — Histoire de la théologie au XIXe siècle : Décadence et réveil de la Théologie 439
The Holy Bible (trad. Knox) 211
Hugueny et Besson. — Le livre d'heures du tertiaire de Saint-Dominique. 324
R. de Juvigny. — Sainte Thérèse de Jésus à l'école du Christ 546
Abbé Ladame. — Manuel de la dévotion au Cœur douloureux et immaculé de Marie 215
Lambert et Grisard. — Vers une vie nouvelle 445
R. Latu. — L'Église derrière le rideau de fer 557
E. Laveille. — Un semeur de joie, Adolphe Petit 551
P. Le Brun. — Explication de la messe 322
Dom Leclercq. — Saint Bernard mystique 328
L. Lefrançois-Pillon. — Maîtres d'œuvres et tailleurs de pierres des cathédrales 334
J. Leloux. — Pour mieux prier les psaumes 101
M. Lepin. — Actes des Apôtres, Épîtres, Apocalypse 442
Mgr de Llobet. — Lettres et pages inédites de Mgr Gerbet 548
A. Louis. — Le renouveau catholique en France 330
Chan. Mahieu. — La sainteté dans la vie du prêtre 105
Manuale Rituum 213
H.-M. Manteau-Bonamy. — Maternité divine et incarnation. Étude historique et doctrinale de saint Thomas à nos jours 659
É. Marcotte. — La nature de la théologie d'après Melchior Cano 438
M. Maresch. — Katharina von Siena 328
Marianum (fasc. II-III) 552
Marie Corédemptrice : Ve Congrès marial national 1946 551
P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus. — Je veux voir Dieu 327
J. Massin. — Christophe, poèmes 557
— Le rire et la Croix 557
S. Maynard. — Rose d'Amérique 107
Th. Merton. — The seven Storey Mountain 325
— The waters of Siloë 325
R. Mialhe. — Le charme de Dieu 333
The Missal in latin and english 211
Chan. A. Monin. — Notre-Dame de Beauraing 214
Y. de Montcheuil. — Aspects de l'Église 102
— Leçons sur le Christ 437
P. Nautin. — Hippolyte contre les hérésies 439
C. Noppel. — Aedificatio Corporis Christi. Aufriss der Pastoral 331
M. Oliver. — Fair as the moon, Mary purest of the creatures 663
P. Ouspensky. — Fragments d'un enseignement inconnu 551
Paul of Tarsu 211
J. Périnelle. — Les Psaumes, prière du Christ et la tienne 444
M. Philipon. — Le sens de l'éternel 666
Chan. Phillipp. — La Sainte Trinité et la vie du chrétien 330
R. P. Piat. — Jules Zirnheld, président de la C.F.T.C. 551
J. Pirot. — Paraboles et allégories évangéliques 90
P. Pirot, M. Melot, etc. — Le mystère de la messe et l'enfant 108
Abbé Poelman. — La Grande Semaine 212

Abbé Pointeau. — Servante de Jésus-Prêtre : Thérèse Pointeau..... 106
Dom Poulet. — Histoire du christianisme (fas. XXVIII) 331
Regards sur le Christ 110
Regards sur la liberté 667
H. Rondet. — Mère de la divine Grâce 218
M. Sahler. — Les grands Ordres monastiques des origines à 1949. T. I : Les Abbayes de France 105
L. Saint-Martin. — Enfants de Dieu. Initiation à la religion catholique. 221
Saint Vincent de Paul. — Œuvres 326
Dom Schmitt. — Les plus belles prières de la Bible 444
V. Soloviev. — Les fondements spirituels de la vie 437
L. Soubigou. — Lumières sur le sacerdoce de Jésus-Christ, prêtre selon l'ordre de Melchisédech 105
— Marie, notre aimable Reine 218
— Prière d'homme et louange dominicale 213
R. Speaight. — Thomas Becket, le saint assassiné 550
M. Starkey-Grieg. — Le creuset de l'amour, le purgatoire 665
J. Stienon du Pré. — Sainte Catherine de Bologne 106
G. Thils. — Théologie des réalités terrestres. II : Théologie de l'histoire. 330
Chan. Tiberghien. — L'Action catholique. Précisions nouvelles 444
R. Tournay. — Les Psaumes 443
P. Tremblay. — Une âme canadienne extraordinairement ordinaire, Marie-Claire Tremblay, 1916-1939 551
Mgr Trochu. — Le Bx Pierre-Julien Eymard 550
J. Vallentin. — La foi des chrétiens 222
L. van den Bruwaene. — L'Église vivante, Manuel de religion..... 110
G. Vann. — The two trees 440
F. van Roy. — Toi qui deviens femme, déjà 107
Chan. Venard. — Saint Jean vous parle 441
Vers le dogme de l'Assomption 552
Mgr Villepelet. — L'esprit d'Ozanam 333
J. Vilnet. — Bible et mystique chez saint Jean de la Croix 544
J. de Vincennes et Cl. Olivier. — La mèche qui fume encore 551
M. Wauthier. — Une victime d'amour 545
Abbé Wehrle. — Primogenita 218
M. Zundel. — Recherche du Dieu inconnu 436

A TRAVERS LES REVUES

The American Benedictine Review (427). — The American Ecclesiastical Review (92). — Anima (207). — Blackfriars (538). — Bulletin de la communauté chrétienne de Saint-Séverin (653). — Bulletin d'études et de recherches caractérologiques (538). — Bulletin de la fraternité Charles de Foucauld (427). — Bulletin de la fraternité Notre-Dame de la Merci (196). — Cahiers Charles de Foucauld (311). — Cahiers du Clergé rural (653). — Cahiers Laënnec (538). — Cahiers sioniens (196). — Catéchistes (427). — La Croix (196). — Der Gottesfreund (427). — Dieu vivant (92). — Dublin review (311). — Esprit (538). — Esprit et vie (92). — Évangéliser (207, 653). — Fêtes et Saisons (538). — Frankfurter (203). — The Furrow (427). — Heiligkeit und Gesundheit (538). — Irenikon (196). — La main dans la main (538). — Masses Ouvrières (538). — Nouvelle revue théologique (92). — Orate Fratres (311). — Orbis Catholicus (311). — Osservatore Romano (196). — Revue diocésaine de Tournai (92). — La Revue Nouvelle (196). — La Semaine religieuse de Paris (427 et 635). — Le Semeur (427). — Témoignage chrétien (196, 538). — Témoignages de la Pierre-qui-Vire (653). — Theological studies (538). — Verbum Caro (196). — Vers l'unité chrétienne (196). — La Vie Intellectuelle (92).

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

La Vie Spirituelle
v.82
1950:1

333386

v.82
1950:1

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

GTU Library
3 2400 00330 6580